

Les morts commandent

Blasco Ibáñez

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Jaime Febrer se leva à neuf heures du matin. Mado Antonia[A], qui l'avait vu naître, servante pleine de respect pour son illustre famille, se contentait d'aller et de venir depuis une heure dans la chambre, pour tâcher de l'éveiller. Jugeant insuffisante la lumière qui pénétrait par l'imposte d'une large fenêtre, elle ouvrit les vantaux de bois vermoulu où les vitres manquaient. Puis elle tira les rideaux de damas rouge, galonné d'or, qui, en forme de tente, enveloppaient le vaste lit, antique et majestueux, où avaient vu le jour, s'étaient reproduites et éteintes, plusieurs générations de Febrer.

[A] Mado en dialecte majorquin est une abréviation de Madona, et s'emploie parmi les gens du peuple, comme en français le mot «mère».

La veille, en rentrant du cercle, Jaime avait instamment recommandé à Mado Antonia de le réveiller de bonne heure, car il était invité à déjeuner à Valldemosa. Allons, debout!

C'était une splendide matinée de printemps. Dans le jardin, les oiseaux pépiaient en choeur, sur les branches fleuries, balancées par brise, qui venait de la mer voisine, par-dessus le mur.

La domestique, voyant que monsieur s'était enfin décidé à quitter le lit, se dirigea vers la cuisine. Jaime Febrer se mit à circuler dans la pièce, devant la fenêtre ouverte, que partageait en deux parties une mince colonnette.

Il s'était endormi tard, inquiet et nerveux, en songeant à l'importance de la démarche qu'il allait entreprendre le lendemain matin. Pour secouer la torpeur que laisse un sommeil trop court, il rechercha avidement la réconfortante caresse de l'eau froide. En se lavant dans sa pauvre petite cuvette d'étudiant, Febrer jeta sur elle un regard plein de tristesse. Quelle misère! Il manquait des commodités les plus rudimentaires, dans cette demeure seigneuriale. La pauvreté se manifestait à chaque pas dans ces salons, dont l'aspect rappelait à Jaime les splendides décors qu'il avait vus dans certains théâtres, au cours de ses voyages à travers l'Europe.

Comme s'il était un étranger, entrant pour la première fois dans sa chambre à coucher, Febrer admira cette pièce monumentale au plafond élevé. Ses puissants aïeux avaient construit pour des géants. Chacune des salles était aussi vaste qu'une maison moderne. Toutes les baies de l'édifice manquaient de vitres, et l'on était contraint, cet hiver, de tenir tous les vantaux fermés, ce qui ne permettait à la lumière de pénétrer que par les impostes, dont les carreaux fendus étaient obscurcis par le temps. L'absence de tapis laissait à découvert le carrelage en pierre siliceuse et tendre de Majorque, découpée en fins rectangles, comme des lames de parquet.

Les plafonds laissaient encore apercevoir l'antique splendeur des caissons, les uns de bois sombre, ingénieusement assemblés, les autres de vieil or mat, où se détachaient les armoiries de la famille. Les murs, très hauts, simplement blanchis à la chaux, disparaissaient dans certaines pièces, sous des files de tableaux anciens, ou sous les plis de somptueuses tentures aux vives couleurs, que le temps ne pouvait effacer.

La chambre à coucher de Jaime était ornée de huit grandes tapisseries, représentant des jardins, de longues allées bordées d'arbres au feuillage automnal, aboutissant à des ronds-points, où gambadaient des biches, où l'eau tombait goutte à goutte dans de triples vasques. Au-dessus des portes étaient accrochés de vieux tableaux italiens d'une mièvrerie fade, où des enfants aux chairs ambrées, jouaient avec des agneaux.

L'arcade qui séparait l'alcôve de la chambre avait grand air, avec ses colonnes cannelées, soutenant un plein cintre de feuillage sculpté, d'un or pâle et discret, comme les ornements d'un autel. Sur une table du XVIIIe siècle, on voyait une statuette polychrome de saint Georges à cheval, piétinant les Maures. Plus loin, le lit, vénérable monument de famille. Quelques fauteuils anciens aux bras incurvés, dont le velours rouge, éraillé et pelé, laissait voir la blancheur de la trame, voisinaient avec des chaises de paille et un lavabo de pauvre. «Ah! la misère!» pensa derechef l'héritier des Febrer, possesseur du majorat. La demeure ancestrale, avec ses belles fenêtres sans vitres, ses salons, tendus de haute lice et dépourvus de tapis, ses précieuses antiquités mêlées aux meubles les plus misérables, lui faisait l'effet d'un prince ruiné, se parant encore d'un manteau somptueux et d'une couronne glorieuse, mais n'ayant plus ni linge ni chaussures.

Lui-même n'était-il pas semblable à ce palais, enveloppe imposante et vide, sous laquelle brillaient jadis la gloire et la richesse de ses aïeux? Les Febrer, marchands ou soldats, avaient tous été navigateurs. Leurs armes avaient ondulé sous la brise, brodées sur les flammes ou les pavillons de plus de cinquante voiliers, les plus rapides de la marine Majorquine, qui allaient vendre l'huile des Baléares à Alexandrie, embarquaient des

épices, des soies et des parfums d'Orient aux Echelles du Levant, trafiquaient avec Venise, Pise et Gênes, ou, franchissant les Colonnes d'Hercule, s'enfonçaient dans les brumeuses mers du Nord, pour porter dans les Flandres et les Républiques hanséatiques, les faïences des Morisques valenciens, nommées Maïoliques par les étrangers, parce qu'elles provenaient de Majorque. Ces perpétuelles randonnées à travers des mers infestées de pirates, avaient fait de cette famille de riches marchands, une tribu de vaillants soldats.

Les Febrer avaient parfois livré bataille aux corsaires turcs, grecs et algériens, ou, contractant avec eux des alliances, avaient escorté leurs flottes jusque dans les mers du Nord, pour affronter les pirates anglais. Une fois même, ils avaient attaqué, à l'entrée du Bosphore, les galères génoises qui monopolisaient le commerce de Byzance.

Plus tard, cette dynastie de marins batailleurs, renonçant à la navigation commerciale, avait donné son sang pour défendre des royaumes chrétiens, et fait entrer quelques-uns de ses fils dans la sainte milice des Chevaliers de Malte.

Du jour où ils recevaient l'eau du baptême, les cadets portaient, cousue à leurs langes, la croix blanche à huit pointes, qui symbolise les huit Béatitudes. Quand ils avaient l'âge d'homme, ils commandaient les galères de cet ordre belliqueux et finissaient leurs jours dans de riches Commanderies, où ils contaient leurs prouesses à leurs petits-neveux et faisaient soigner leurs infirmités et panser leurs blessures par des esclaves musulmanes avec lesquelles ils vivaient, en dépit de leur voeu de chasteté. Des monarques fameux, passant par Majorque, avaient quitté l'Alcazar d'Almudaina, pour visiter les Febrer dans leur palais.

Quelques-uns avaient été amiraux des flottes royales, d'autres gouverneurs de possessions lointaines; certains d'entre eux dormaient leur éternel sommeil sous les dalles de la cathédrale de La Valette, près d'autres Majorquins illustres, et Jaime avait pu contempler leurs tombes, quand il avait visité Malte.

La Bourse de Palma, élégant édifice gothique, proche de la mer, avait été, durant plusieurs siècles, un fief de ses aïeux. Toutes les marchandises déchargées sur le môle voisin étaient pour les Febrer; et, dans l'immense salle hypostyle de la Bourse, près des colonnes torses qui se perdaient dans la pénombre des voûtes, les ancêtres de Jaime recevaient avec un faste royal, les navigateurs d'Orient, vêtus de l'ample culotte plissée, les patrons génois et provençaux au petit manteau surmonté d'un capuce, et les vaillants capitaines de l'île, portant le rouge bonnet catalan. Les marchands vénitiens envoyaient des meubles d'ébène, ornés de menues incrustations d'ivoire et de lapis-lazuli, ou, dans leur cadre de cristal, de grandes glaces aux reflets azurés. Les navigateurs, qui revenaient d'Afrique, apportaient des poignées de plumes d'autruche, des défenses d'éléphant, et ces trésors, avec beaucoup d'autres, allaient enrichir les salles du palais, parfumées de mystérieuses essences, présents des correspondants asiatiques.

Durant des siècles, les Febrer avaient été les intermédiaires entre l'Orient et l'Occident, et avaient fait de Majorque un dépôt de produits exotiques, que leurs vaisseaux allaient ensuite porter çà et là en Espagne, en France, en Hollande. Les richesses affluaient chez eux avec une abondance fabuleuse. Il leur arriva même de prêter à des rois. Et pourtant, Jaime, le dernier de leur race, la nuit précédente, après avoir perdu au cercle les cent der-

nières pesetas qu'il possédait, n'en avait pas moins été forcé, pour aller le lendemain à Valldemosa, d'emprunter de l'argent à Toni Clapès, le contrebandier, un homme grossier, mais d'une vive intelligence, au demeurant, le plus fidèle et le plus désintéressé de ses amis.

En se peignant, Jaime se regarda dans une glace ancienne, rayée et trouble. A trente-six ans, il était assez bien conservé. Il était laid, mais d'une laideur superbe, suivant le mot d'une femme, qui avait exercé sur sa vie une certaine influence. Ce genre de laideur lui avait même valu quelques succès. Miss Mary Gordon, une blonde anglaise, sentimentale, fille du gouverneur d'un archipel océanien, avait rencontré Jaime dans un hôtel de Munich. Frappée par sa ressemblance avec Wagner, dont il était le vivant portrait, assurait-elle, miss Mary avait fait elle-même les premiers pas. Charmé de ce souvenir, Febrer souriait en contemplant dans la glace son front bombé, dont le poids semblait écraser ses yeux, impérieux et moqueurs, ombragés d'épais sourcils. Son nez, aquilin et mince, était celui de tous les Febrer, ces oiseaux de proie des solitudes marines. Sa bouche se crispait, dédaigneuse sous une fine moustache; son menton saillant était couvert d'une barbe clairsemée et soyeuse.

Délicieuse miss Mary! Leurs joyeuses pérégrinations à travers l'Europe avaient duré près d'un an. Jaime se les rappelait encore avec une émotion voilée de regret, mais c'était un passé déjà lointain. A quoi bon le faire revivre dans son imagination d'homme blasé et las? Ah! les femmes! s'écria-t-il dédaigneusement, en redressant son corps robuste, au dos un peu voûté, tant sa taille était haute. Les femmes! depuis bien longtemps, elles avaient cessé de l'intéresser. Et puis, il se sentait vieillir, en dépit des ap-

parences. Quelques fils d'argent dans sa barbe, et des rides légères aux coins des yeux révélaient la fatigue d'une vie «menée à toute vapeur», suivant sa propre expression.

Cependant, tel qu'il était, il plaisait encore, et c'était l'amour qui allait le sauver.

Sa toilette terminée, Jaime quitta sa chambre à coucher et traversa un vaste salon, vivement éclairé par le rayon du soleil qui pénétrait par l'imposte des fenêtres aux volets clos. Le plancher restait encore dans la pénombre, tandis que les murs, couverts d'immenses tapisseries, brillaient comme des jardins aux vives couleurs, où se déroulaient des scènes mythologiques et bibliques.

Febrer, en passant devant ces richesses, héritées des ancêtres, leur jeta un ironique regard. Aujourd'hui, plus rien de tout cela ne lui appartenait. Il y avait déjà plus d'un an que toutes les tapisseries étaient devenues la propriété de certains usuriers de Palma, qui toutefois avaient consenti à les laisser pour quelque temps encore, accrochées à leur place. Elles y attendaient la venue de quelque riche amateur, qui les paierait plus largement en croyant les acheter à leur propriétaire. Jaime n'en était plus que le dépositaire, menacé de la prison, s'il s'en montrait infidèle gardien.

En arrivant au milieu du salon, il se détourna quelque peu par habitude; mais il se mit à rire, en voyant que rien ne lui barrait le chemin. Un mois auparavant, il y avait encore là une table italienne, faite de divers marbres précieux, rapportée d'une de ses expéditions de corsaire par le fameux Commandeur don Priamo Febrer.

Poursuivant son chemin, il ne rencontra que le vide, là où il voyait d'ordinaire un énorme brasero d'argent repoussé. Hélas! il l'avait vendu au poids du métal. L'absence de cet objet précieux le fit souvenir d'une chaîne d'or, présent de Charles-Quint à l'un de ses ancêtres, chaîne qu'il avait également vendue à Madrid, quelques années auparavant, au poids du métal, avec un supplément de deux onces d'or, pour la beauté du travail. Jaime avait appris que cette chaîne avait été revendue cent mille francs à Paris...

En se livrant à ces pénibles pensées, il se dirigea vers la vaste cuisine où se préparaient jadis les banquets célèbres, donnés par les Febrer aux parasites dont ils étaient entourés. Mado Antonia paraissait plus petite encore, dans cette immense pièce au plafond élevé. Elle était assise auprès de la grande cheminée dont l'âtre pouvait contenir des troncs d'arbre. La glaciale propreté de cette pièce prouvait qu'elle n'était plus utilisée. Aux murs, de nombreux crochets vides dénonçaient l'absence des brillants ustensiles de cuivre, qui avaient orné cette cuisine, digne d'un couvent. Maintenant, la vieille servante préparait ses ragoûts sur un tout petit fourneau, placé à côté du pétrin.

D'une voix forte, Jaime appela Mado Antonia, et pénétra dans la petite salle à manger où les derniers des Febrer prenaient leurs repas. Mais là aussi, la misère avait laissé sa trace. La longue table était recouverte d'une toile cirée toute fendillée; les dressoirs étaient presque vides; les anciennes faïences, à mesure qu'elles étaient cassées, avaient été remplacées par des assiettes et des pots de fabrication grossière.

Au fond, deux fenêtres ouvertes encadraient deux rectangles de mer d'un bleu intense et mobile, palpitant sous les feux du so-

leil. Près de ces fenêtres, quelques palmiers balançaient mollement leurs éventails. A l'horizon se détachaient les ailes blanches d'une goélette se dirigeant vers Palma, avec la lenteur d'une mouette fatiguée.

En entrant, Mado Antonia posa sur la table une grande tasse de café au lait, avec une tartine de pain beurrée. Jaime se mit à déjeuner de grand appétit, cependant il fit la grimace en goûtant son pain:

--Il est bien dur, n'est-ce pas? dit la servante en majorquin; il ne vaut pas les petits pains que monsieur mange au cercle; mais ce n'est pas ma faute. Je voulais pétrir la pâte hier, mais je n'avais plus de farine, et j'attendais le fermier de Son Febrer qui devait apporter sa redevance... Ah! les gens sont bien ingrats et bien oublieux!

Et la vieille servante exprima longuement son mépris pour le fermier de Son Febrer, la dernière terre qui restât à Jaime.

A cette évocation, celui-ci songeait que ce domaine ne lui appartenait plus, bien qu'il en fût officiellement le propriétaire. Cette terre, la plus fertile, la plus riche de son héritage, qui portait le nom de sa famille, il l'avait hypothéquée, et il allait la perdre d'un moment à l'autre. Le modique revenu qu'il en tirait, conformément aux usages du pays, lui servait uniquement à payer les intérêts des divers emprunts qu'il avait contractés, mais en partie seulement, et comme ses dettes ne faisaient que s'accroître, il ne lui restait plus que les redevances en nature. A Noël et à Pâques, il recevait une couple d'agneaux avec une douzaine de volailles; en automne, deux porcs bien engraissés, des oeufs et une certaine quantité de farine, sans compter les fruits de saison.

De ces produits Mado Antonia faisait deux parts: l'une pour la consommer, l'autre pour la vendre. C'était ainsi que Jaime et sa servante vivaient dans la solitude du palais, à l'abri de la curiosité publique, comme deux naufragés dans un îlot.

Mais depuis quelque temps, les redevances se faisaient de plus en plus attendre. Le fermier, avec cet égoïsme de paysan, qui lui fait abandonner les malheureux, ne s'empressait guère de tenir ses engagements. Il savait que l'héritier du majorat n'était plus le véritable propriétaire de Son Febrer, et maintes fois, en entrant dans la ville avec ses provisions, il se détournait pour les déposer chez les créanciers de Jaime, redoutables personnages qu'il tenait à ménager.

Le dernier des Febrer regarda tristement sa servante, qui demeurait debout devant lui. C'était une paysanne qui avait toujours conservé le costume de son village: casaquin foncé, garni aux manches d'une double rangée de boutons, jupe claire à ramages, guimpe blanche sous laquelle pendait une grosse tresse postiche, très noire, serrée à son extrémité par un long noeud de ruban de velours.

--Quelle misère, Mado Antonia! dit Jaime en parlant majorquin, lui aussi. Tout le monde fuit les pauvres, et, un de ces jours, si ce coquin ne nous apporte pas ce qu'il nous doit, nous en serons réduits à nous manger, comme des naufragés.

La vieille sourit... Monsieur était toujours gai. A cet égard, il était bien le vivant portrait de son grand-père, don Horacio, qui, malgré sa physionomie grave, disait des choses si drôles!...

--Il faut que cela finisse, poursuivit Jaime, et cela finira aujourd'hui même. Sache-le, avant que la nouvelle coure les rues: je

me marie!

La servante joignit les mains pour exprimer son étonnement; puis, levant les yeux au plafond:

--Sang du Christ! il était temps... il y a beaux jours que Monsieur aurait dû y penser. La maison serait dans un autre état.

Et, sa curiosité de campagnarde s'éveillant, elle questionna:

--Est-elle riche?

Le signe d'assentiment de son maître ne la surprit point. Seule, une femme apportant en dot une grosse fortune, pouvait prétendre épouser un Febrer.

--Elle est jeune, sans doute? affirma la vieille, pour obtenir de plus amples renseignements.

--Oui, jeune, beaucoup plus jeune que moi, trop jeune. Vingt-deux ans environ. Je pourrais presque être son père.

Mado fit un geste de protestation. Don Jaime était le plus bel homme de l'île; elle le proclamait bien haut, elle qui l'admirait, depuis que, tout enfant, elle le menait par la main en promenade, au bois de pins voisin du château de Bellver.

--Et elle est de bonne maison? demanda-t-elle encore, pour vaincre le laconisme de son maître.

Jaime demeura quelques instants perplexe; il pâlit un peu, puis il dit, d'un ton énergique et rude, destiné à cacher son trouble:

--C'est une _chueta_!

De nouveau, Antonia joignit ses mains en invoquant le sang du Christ, si vénéré à Palma; mais tout à coup, les rides de son visage brun se détendirent, et, la réflexion venant, elle se mit à rire.

--Que monsieur était drôle! Comme son grand-père, il disait les choses les plus stupéfiantes, les plus incroyables, avec une gravité qui trompait les gens. Et elle, la pauvre sotte, elle avait pris cette farce au sérieux...

--Mado, c'est bien vrai, je me marie avec une Chueta... la fille de don Benito Valls: C'est pour cela que je vais aujourd'hui à Valldemosa...

La voix éteinte de Jaime, son accent timide dissipèrent tous les doutes de la servante. Elle resta bouche béante, les bras tombant, sans trouver la force de lever les mains et les yeux... une juive...

--Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

Il lui était impossible de dire autre chose. Elle croyait avoir rêvé que le tonnerre avait ébranlé la vieille maison, qu'un gros nuage venait de cacher le soleil, que la mer se plombait et qu'elle allait lancer ses vagues houleuses contre la muraille. Puis elle vit que rien n'était changé, et qu'elle avait été troublée par cette étonnante nouvelle.

--Mon Dieu!... mon Dieu!... mon Dieu!

Et, saisissant la tasse vide et le reste du pain, elle se mit à courir, pour se réfugier au plus vite dans la cuisine. Arrivée là, elle eut peur. Quelqu'un devait marcher là-haut, dans les salons vénérables, quelqu'un dont elle ne pouvait s'expliquer la nature, mais qui se réveillait après un sommeil séculaire. Ce vieux palais

avait assurément une âme. D'habitude, elle entendait les meubles craquer, les tapisseries s'agiter et bruire, la harpe dorée de l'aïeule de don Jaime vibrer, et elle n'en éprouvait nulle crainte, car elle savait que les Febrer avaient toujours été d'honnêtes gens, simples et bons pour les humbles... Mais maintenant, après une pareille déclaration!... Elle songeait avec inquiétude aux portraits qui ornaient la salle de réception. Quelle expression devaient avoir les visages des ancêtres, s'ils avaient entendu les paroles que venait de prononcer leur descendant!

Mado Antonia finit par se rasséréner, en buvant le reste du café préparé pour son maître. Elle n'avait plus peur, mais elle ressentait une tristesse profonde, en songeant à la destinée de don Jaime, comme si elle l'eût vu en danger de mort.

Un peu de mépris vint dominer momentanément sa vieille tendresse. Quelle honte éprouverait la tante de Jaime, qui était la dame la plus noble et la plus pieuse de l'île, celle que beaucoup nommaient la Papesse, par ironie ou par respect.

--Au revoir, Mado! Je serai de retour à la tombée de la nuit.

La vieille se voyant seule, leva les bras vers le ciel pour invoquer le sang du Christ, la Vierge de Lhuch, patronne de l'île, et enfin le grand saint Vincent Ferrer, qui avait fait tant de miracles, lorsqu'il était venu prêcher à Majorque. Qu'il en fît un de plus, pour empêcher de se réaliser le monstrueux projet de don Jaime! Qu'un énorme quartier de roche se détachât de la montagne, pour couper la route de Valldemosa! Que la voiture versât, et que l'on rapportât don Jaime sur un brancard!... Tout plutôt que cette honte!

Febrer, ayant traversé l'antichambre, commença de descendre les marches de l'escalier. Comme tous les nobles de l'île, ses pères avaient élevé des constructions grandioses. Le vestibule occupait un tiers du rez-de-chaussée. Une sorte de loggia à l'italienne, formée de cinq arcades, soutenue par de fines colonnettes, s'étendait en haut de l'escalier et donnait accès, par deux portes, aux deux ailes de l'édifice, plus élevées que le corps principal du logis. Au centre de la balustrade, en face de la porte-cochère, se trouvait l'écusson en pierre des Febrer, avec une lanterne en fer forgé.

En descendant, Jaime heurtait sa canne contre les marches de pierre, ou en frappait les hautes amphores vernissées qui ornaient les paliers, amphores qui, sous le choc, rendaient un son de cloche. La rampe de fer, oxydée par les ans, s'effritait en écailles rouillées, et tremblait au bruit des pas, comme si elle allait se desceller.

Arrivé à la cour d'honneur, Febrer s'arrêta. En songeant à la grave résolution qu'il avait prise, il jeta un long regard sur ce vieux palais que, d'ordinaire, il considérait avec indifférence. La cour, vaste comme une place publique, pouvait recevoir plus de douze carrosses et tout un escadron de cavaliers. Douze colonnes massives, en marbre veiné de l'île, soutenaient les arcades de pierre simplement taillée, sur lesquelles reposait un plafond aux poutres noircies par le temps. Le pavé était formé d'un cailloutage, verdi de mousse. Une fraîcheur de ruines régnait dans cette cour immense et déserte. Un chat la traversa, sortant des anciennes écuries par la chatière d'une porte vermoulue, et disparut bientôt par l'orifice des souterrains abandonnés, où l'on conservait autrefois les récoltes.

La rue était solitaire. A son extrémité, bordée par le mur du jardin des Febrer, on apercevait les remparts, percés d'une grande porte, armée au cintre d'une herse de bois, dont les dents semblaient être d'un poisson gigantesque. A travers cette ouverture, les eaux de la baie, vertes et lumineuses, tremblaient de reflets d'or.

Jaime fit quelques pas sur le pavé bleuâtre de la rue, dépourvue de trottoirs, puis s'arrêta encore, pour contempler sa demeure. Ce n'était plus qu'un faible reste du passé. L'antique palais des Febrer avait occupé un vaste espace, mais avec le temps et la gêne de la famille, il avait peu à peu diminué d'étendue. Une partie de ce palais était devenue un couvent de religieuses, tandis que d'autres avaient été acquises par de riches Majorquins, qui, en surchargeant l'édifice de balcons modernes, en avaient détruit l'unité primitive, visible encore dans la ligne des auvents et des toits. Quant aux Febrer, ils avaient dû, pour accroître leurs revenus, se réfugier dans la partie du palais donnant sur les jardins et sur la mer, tandis qu'ils louaient les rez-de-chaussée à des boutiquiers et à de petits industriels. Tout à côté de la grande porte seigneuriale, une vitrine laissait voir des jeunes filles qui repassaient du linge. Elles saluèrent don Jaime d'un sourire respectueux. Celui-ci demeurait immobile, et continuait à contempler la demeure de ses ancêtres.

Elle avait grand air, toute mutilée et vieille qu'elle était! La pierre du soubassement, effritée et creusée par le frôlement des piétons et le heurt des voitures, était coupée à ras du sol par de nombreux soupiraux grillés. A partir de l'entresol, loué à un droguiste, la majesté de la façade commençait à se déployer. Au niveau de l'arcade, dominant la porte-cochère, trois fenêtres, divi-

sées par des colonnes géminées, montraient leurs encadrements de marbre noir, finement travaillé. Des chardons de pierre montaient le long des colonnes qui soutenaient les corniches, surmontées de trois grands médaillons. Dans celui du centre, était sculpté le buste de l'empereur, avec cette inscription: _Dominus Carolus Imperator 1541_, rappelant le passage de Charles-Quint à Majorque, lors de la malheureuse expédition d'Alger. Ceux des côtés figuraient les armes de Febrer, soutenues par des poissons à têtes d'hommes barbus. Au premier étage, ornant les montants et les corniches des larges fenêtres, des rinceaux, formés d'ancres et de dauphins, rappelaient les gloires de cette lignée de navigateurs. A chaque extrémité s'ouvrait une énorme conque. Dans la partie la plus haute de la façade, s'alignait une file compacte de fénestrelles gothiques: les unes murées, d'autres ouvertes, pour donner de l'air et de la lumière aux mansardes; enfin couronnant le tout, l'auvent monumental, l'auvent grandiose, comme on n'en voit qu'à Majorque, projetait jusqu'au milieu de la rue son magnifique assemblage de chevrons sculptés, noircis par le temps et soutenus par de massives gargouilles.

Jaime parut satisfait de son examen. Le palais de ses ancêtres était beau encore, malgré les fenêtres sans vitres, malgré la poussière et les toiles d'araignées amoncelées dans les brèches des murailles. Après son mariage, lorsque la fortune du vieux Valls aurait passé dans ses mains, tous s'émerveilleraient de voir la splendide résurrection des Febrer. Et il y avait des gens qui se scandalisaient de sa résolution! Et lui-même avait des scrupules!... Allons, courage! En avant!

Il se dirigea vers le Borne, large avenue au centre de Palma, autrefois lit d'un torrent qui partageait la cité en deux villes enne-

mies: Can Amunt et Can Avall. Il y trouverait une voiture pour le conduire à Valldemosa.

Au moment où il s'engageait dans l'avenue, son attention fut attirée par un groupe de promeneurs qui, à l'ombre d'arbres touffus, regardaient trois campagnards en arrêt devant l'étalage d'une boutique. Febrer reconnut leurs costumes, très différents de ceux des paysans marjorquins. C'étaient des gens d'Iviça. Le nom de cette île évoquait en lui le souvenir, déjà lointain, d'une année passée là-bas, pendant son adolescence. En apercevant ces gens dont la vue amusait les Majorquins, Jaime se mit à sourire et à considérer avec intérêt leur accoutrement et leur physionomie.

Sans aucun doute, c'était un père avec son fils et sa fille. Le père était chaussé d'espadrilles blanches sur lesquelles tombait un ample pantalon de panne bleue. Sa veste était retenue sur la poitrine par une agrafe et laissait voir la chemise et la ceinture. Une mante de couleur foncée était posée comme un châle sur ses épaules, et, pour compléter ce costume à moitié féminin qui contrastait avec la rudesse de son brun visage de Maure, il portait sous son chapeau un foulard noué au menton, dont les pointes retombaient sur le dos. Le fils, d'environ quatorze ans, était vêtu de la même façon. Il avait un pantalon également large d'en haut, et rétréci à la jambe, mais il ne portait ni mante ni foulard. Un ruban rose, noué au cou, flottait sur sa poitrine, en guise de cravate; il avait un petit bouquet d'herbes posé sur l'oreille, et son chapeau, orné d'un galon à fleurs, était rejeté en arrière, laissant en liberté un flot de cheveux frisés, qui tombaient sur son front. Son visage malicieux, maigre et brun, était animé par l'éclat de deux yeux africains, d'un noir intense.

Mais c'était la jeune fille qui attirait le plus l'attention. Elle portait une jupe verte à petits plis, sous laquelle se devinaient d'autres jupes superposées, le tout formant un ballon, qui faisait paraître encore plus menus ses pieds fins et mignons, dans leurs blanches espadrilles. Le relief de sa poitrine se dissimulait sous un fichu jaunâtre, parsemé de fleurs rouges. Les manches de velours, d'une couleur autre que celle de son corsage, étaient ornées d'une double rangée de boutons en filigrane, oeuvre des orfèvres juifs. Une triple chaîne d'or d'où pendait une croix, brillait sur sa poitrine; les mailles en étaient si grosses que, si elles n'avaient été creuses, elles auraient accablé la jeune fille de leur poids. Sa chevelure, noire et brillante, séparée en deux bandeaux sur le front, était cachée sous un foulard blanc attaché sous son menton, puis reparaissait sur sa nuque en une longue tresse, ornée de rubans multicolores, qui descendaient jusqu'au bas de sa jupe.

La jeune fille, un petit panier passé à son bras, demeurait immobile sur le bord du trottoir, regardant fixement tous les curieux, ou admirant les hautes maisons et les terrasses des cafés. Blanche et rose, elle n'avait pas les traits rudes et le teint cuivré des campagnardes. Son visage rappelait, par sa pâleur nacrée, celui d'une religieuse noble et élégante, et sous le foulard semblable à une guimpe de nonne, était éclairé par le reflet lumineux de ses dents et par l'éclat de ses yeux timides.

Poussé par une curiosité instinctive, Jaime s'approcha des deux hommes qui, tournant le dos à la jeune fille, étaient en contemplation devant une vitrine d'armurier. Ils examinaient, une à une, les armes exposées, avec des yeux ardents et une mine de dévots, comme s'ils adoraient des idoles. Le jeune homme

avançait sa tête de Maure, comme s'il eût voulu l'enfoncer dans la vitrine.

--Des pistolets!... Père, des pistolets! s'écriait-il avec la surprise joyeuse de celui qui se trouve inopinément en présence d'un ami.

L'admiration des deux jeunes Ivicins allait surtout aux armes inconnues, qui leur semblaient de merveilleuses oeuvres d'art: fusil à percussion centrale, carabines à répétition, et surtout ces revolvers qui peuvent tirer plusieurs coups de suite.

L'image de Febrer, se reflétant dans la vitre, fit retourner vivement le père:

--Don Jaime! ah! don Jaime!

Sa surprise et sa joie furent si vives que peu s'en fallut qu'en étreignant les mains de Febrer, il ne se jetât à ses genoux.

--Nous nous amusions, dit-il d'une voix tremblante, à regarder les magasins, en attendant l'heure de nous présenter chez vous... Avancez, les enfants! et regardez bien. C'est don Jaime! c'est le maître! Il y a bien dix ans que je ne l'ai vu, mais je l'aurais tout de même reconnu entre mille.

Febrer, surpris, ne parvenait pas à coordonner ses souvenirs.

--Vraiment, vous ne me reconnaissez pas, señor? Voyons, Pép Arabi, d'Iviça...

Ce nom même ne disait pas grand'chose à Febrer; car, à Iviça, il n'y a que six ou sept noms de famille, et un quart des habitants s'appelle Arabi. Pour plus de clarté, l'homme ajouta:

--Je suis Pép Arabi, de Can Mallorquí.

Febrer sourit. Ah! Can Mallorquí! il se rappelait ce modeste domaine où il avait passé une année, dans son enfance. C'était l'unique bien qu'il eût hérité de sa mère. Mais, depuis douze ans bientôt, Can Mallorquí ne lui appartenait plus. Il l'avait vendu à Pép, qui en était le fermier, comme l'avaient été son père et son aïeul. Jaime avait alors quelque fortune, pourtant, mais à quoi lui servait cette propriété, située dans une île écartée, où il ne retournerait jamais? Aussi d'un geste généreux de grand seigneur, l'avait-il cédée à Pép, pour un prix fort peu élevé, calculé d'après le montant du fermage, en lui accordant de longs délais pour le paiement. Depuis quelques années déjà, Pép avait fini d'acquitter sa dette; cependant ces braves gens l'appelaient toujours «le maître».

Pép Arabi présenta ses enfants: la jeune fille était l'aînée; elle se nommait Margalida; une véritable petite femme, bien qu'elle n'eût que dix-sept ans. Le garçon n'en avait que quatorze: il voulait être cultivateur, comme son père et ses aïeux, mais Pép le destinait au séminaire d'Iviça, parce qu'il avait une belle écriture. Ses terres iraient au garçon honnête et travailleur qui épouserait Margalida. Elle avait déjà plusieurs prétendants; dès son retour, allait commencer la saison des _festeigs_, ces traditionnelles cours d'amour, et elle choisirait un mari. Quant à Pépet, il était appelé à de plus hautes destinées; il serait prêtre, et quand il aurait dit sa première messe, il deviendrait aumônier militaire, ou il s'embarquerait pour l'Amérique, comme l'avaient fait d'autres jeunes gens d'Iviça, qui gagnaient beaucoup d'argent là-bas et en envoyaient à leurs parents pour l'achat de terres, dans leur île natale. Ah! comme le temps passait! Pép avait vu don Jaime

presque enfant, quand celui-ci était venu à Can Mallorquí avec sa mère.

C'était Pép qui, le premier, lui avait appris à manier un fusil et à chasser les oiseaux. Il n'était pas marié, et ses parents vivaient encore... Puis, ils ne s'étaient revus qu'une fois à Palma, quand don Jaime lui avait vendu le domaine (grande faveur dont il lui était toujours reconnaissant)--et aujourd'hui qu'il revenait le voir, il était presque vieux avec deux enfants presque aussi grands que son maître!

Pép conta ensuite son voyage, en montrant dans un sourire d'une malice ingénue, sa solide denture de paysan. Ils avaient eu dix heures de navigation avec une mer magnifique. La fille portait leur dîner dans le panier. Ils repartiraient le lendemain, au petit jour, mais auparavant, il devait s'entretenir avec le maître. Il avait à lui parler d'affaires.

Jaime, surpris, prêta plus d'attention aux paroles de Pép. Celui-ci s'exprimait avec une certaine timidité, et s'embrouillait dans ses explications: «Les amandiers faisaient la principale richesse de Can Mallorquí. L'année précédente, la récolte avait été bonne, et cette année, elle promettait de n'être pas mauvaise. On vendait les amandes un bon prix aux patrons de barques, qui les transportaient à Palma et à Barcelone. Il avait planté d'amandiers presque toute sa propriété; maintenant il songeait à défricher et à épierrer certaines terres appartenant à don Jaime, pour y faire pousser du blé, ce qu'il fallait pour sa famille, pas davantage.

Febrer ne cacha point son étonnement. Quelles pouvaient bien être ces terres-là?... Il possédait donc encore quelque chose

à Iviça?...

Pép sourit. Ce n'étaient pas précisément des terres, mais il y avait un promontoire rocheux, avançant sur la mer, et l'on pouvait fort bien l'utiliser, du côté opposé, en construisant sur la pente des terrasses en étage, pour la culture. C'était au sommet de cette falaise que se trouvait la tour du Pirate. Le señor devait certainement se la rappeler... Une tour fortifiée, datant de l'époque des corsaires. Tout gamin, don Jaime y avait grimpé plus d'une fois, proférant des cris de guerre, et lançant à l'assaut une armée imaginaire.

Febrer qui, un instant, avait cru faire la découverte d'une propriété oubliée, sourit tristement. Ah! la tour du Pirate! Il s'en souvenait bien. Elle s'élevait sur un rocher calcaire, une saillie de la côte, où, dans les interstices de la pierre, poussaient des plantes sauvages. Le vieux fortin n'était qu'une ruine qui lentement s'émiettait sous l'action du temps et les assauts des vents marins. Les pierres se détachaient et tombaient; les créneaux étaient ébréchés.

Lorsqu'on avait rédigé l'acte de vente de Can Mallorquí, la tour n'avait pas été mentionnée, peut-être par oubli, tant elle ne pouvait servir à rien. Pép pouvait donc en faire ce que bon lui semblait, car lui, il ne retournerait jamais dans ces lieux, depuis longtemps oubliés. Comme le paysan parlait de l'indemniser, don Jaime l'arrêta d'un geste de grand seigneur. Puis il se mit à regarder la jeune fille. Elle était vraiment bien. On eût dit une demoiselle déguisée en paysanne. Là-bas, à Iviça, tous les jeunes gens devaient en être amoureux. Le père souriait, satisfait...

--Allons, petite, salue le señor... Comment dit-on?

Il lui parlait comme à une gamine. Elle, les yeux baissés, le sang au visage, saisit d'une main l'un des coins de son tablier, et murmura d'une voix tremblante:

--Votre servante, señor!...

Febrer mit un terme à l'entrevue en invitant Pép et ses enfants à se rendre chez lui. Il y avait longtemps que le paysan connaissait Mado Antonia. Elle serait heureuse de les voir. Ils prendraient leur repas avec elle, à la fortune du pot. Lui les reverrait le soir, à son retour de Valldemosa.

--Au revoir, Pép! au revoir, mes enfants!

Et de sa canne, il fit signe à un cocher, assis sur le siège d'une de ces voitures qu'on voit seulement à Majorque, véhicule très léger à quatre roues, égayé d'un dais de toile blanche.

II

Dès qu'il fut hors de Palma, dans la campagne où souriait le printemps, Febrer se reprocha la vie qu'il menait. Il y avait un an qu'il n'était pas sorti de la ville. Il passait ses après-midi dans les cafés du Borne, et ses soirées dans la salle de jeu du cercle.

Dire qu'il n'avait jamais l'idée de mettre le nez hors de Palma, pour contempler ces champs d'un vert tendre, où l'on entendait bruire les canaux d'irrigation; ce ciel d'un bleu si doux où flottaient de blancs nuages; ces collines d'un vert sombre, avec leurs petits moulins à vent, gesticulant au faîte; ces abruptes sierras couleur de rose, qui fermaient l'horizon; tout ce riant paysage qui

avait valu à Majorque le nom d'Ile Fortunée, que lui décerna l'admiration des anciens navigateurs! Ah! il se promettait bien, lorsque son prochain mariage l'aurait enrichi, de racheter le beau domaine de Son Febrer, et d'y passer une partie de l'année, comme le faisaient ses pères, pour y mener à son tour la vie simple d'un gentilhomme, généreux et respecté!

Au grand trot de ses deux chevaux, la voiture frôlait au passage et laissait derrière elle de nombreux paysans, revenant de la ville; de sveltes femmes brunes, avec de larges chapeaux de paille enrubannés et ornés de fleurs sauvages; des hommes, vêtus de ce coutil rayé qu'on nomme toile de Majorque, et coiffés de feutres rejetés en arrière, qui entouraient comme d'une auréole, noire ou grise, leurs faces rasées.

Febrer reconnaissait sur la route les moindres plis de terrain, bien qu'il ne fût point passé par la depuis quelques années. Bientôt il arriva à une bifurcation: un chemin conduisait à Valldemosa, l'autre à Soller.

Soller! ces deux syllabes firent soudain revivre en lui toute son enfance. Chaque année, dans une voiture semblable, la famille de Febrer allait jadis à Soller, où elle possédait un vieux manoir, «la Casa de la Luna», ainsi nommé parce que la grande porte d'entrée était surmontée d'une demi-sphère de pierre, avec des yeux et un nez, qui représentait la lune.

C'était toujours vers le mois de mai que se faisait le voyage. Quand la voiture traversait un col, le petit Febrer poussait des cris de joie en voyant à ses pieds la vallée de Soller, ce jardin des Hespérides. Les montagnes, couvertes de sombres forêts de pins, et parsemées de maisonnettes blanches, étaient couronnées d'un

turban de brumes. En bas, entourant la ville et se prolongeant jusqu'au rivage, d'immenses bois d'orangers parfumaient l'air. De tous les environs accouraient à la fête de Soller, des familles de paysans. La dulzaine, cette sorte de clarinette moresque, invitait la jeunesse à la danse. De main en main circulaient les verres qu'emplissait la douce eau-de-vie de l'île ou le vin de Bañalbufar. C'étaient les réjouissances en l'honneur de la paix, après dix siècles de guerre et de piraterie.

Les pêcheurs, pour commémorer la victoire remportée par leurs ancêtres, au XVIe siècle, sur les corsaires turcs, se déguisaient en musulmans ou en guerriers chrétiens, et, tromblons ou épées en mains, simulaient dans le port un combat naval sur leurs humbles barques, ou ils se poursuivaient les uns les autres le long des chemins voisins de la côte.

Quand les fêtes de Soller avaient pris fin et que le village avait recouvré sa tranquillité coutumière, le petit Jaime passait ses journées à courir par les orangers avec Antonia, aujourd'hui la vieille Mado Antonia qui alors était une fraîche gaillarde aux dents blanches, à la poitrine rebondie, à la démarche lourde. Elle accompagnait le petit Jaime jusqu'au port, sorte de lac paisible et solitaire, dont l'entrée était rendue presque invisible par les remous des flots entre les rochers.

Hélas! maintenant la Casa de la Luna n'était plus à lui; et depuis plus de vingt ans, il n'avait pas revu ce pays qui lui rappelait de si doux souvenirs....

A l'endroit où la route bifurquait, la voiture prit le chemin qui conduisait à Valldemosa; mais ici, il ne retrouvait plus aucune trace de ses jeunes années. Il n'avait suivi cette route que deux

fois, quand il avait déjà l'âge d'homme, en allant visiter avec quelques amis, les cellules de la Chartreuse. Il se rappelait seulement les oliviers qui la bordaient, les fameux oliviers séculaires aux formes tourmentées et fantastiques, qui avaient servi de modèles à tant de paysagistes, et il penchait la tête au dehors pour les mieux voir. A droite et à gauche s'étendaient les terrains pierreux et desséchés où commençaient les escarpements de la montagne. Le chemin serpentait en montant entre des massifs d'arbres. Les premiers oliviers défilaient déjà devant les fenêtres de sa voiture.

Febrer les connaissait, ces oliviers étranges; il en avait souvent parlé, et pourtant il éprouva la sensation que donne un spectacle extraordinaire, comme s'il le voyait pour la première fois. C'étaient des arbres énormes, au feuillage clairsemé, aux troncs noirs, noueux et crevassés, bossués par de grandes excroissances, si vieux que la sève ne pouvant monter jusqu'à la ramure, était absorbée par la partie inférieure, qui grossissait sans cesse. La campagne avait l'air d'un atelier de sculpture abandonné, avec des milliers d'ébauches informes et monstrueuses, éparpillées sur le sol, au milieu d'un tapis de verdure, émaillé de pâquerettes et de campanules.

Le calme régnait dans cette solitude: les oiseaux chantaient, les fleurs des champs se pressaient jusqu'au pied des troncs vermoulus, et les fourmis allaient et venaient en longs chapelets, creusant des galeries au coeur même des plus vieilles racines. On racontait que Gustave Doré avait dessiné ses plus fantastiques compositions sous ces oliviers séculaires, et Jaime, en pensant à cet artiste, se rappela bientôt d'autres personnages plus célèbres

qui étaient passés par ce même chemin, qui avaient vécu et souffert à Valldemosa.

S'il était allé deux fois visiter la Chartreuse, ç'avait été seulement pour voir de près ces lieux immortalisés par l'amour. Maintes fois, son grand-père lui avait conté l'histoire de «la française» de Valldemosa et de son compagnon «le musicien».

Un jour de l'année 1838, les Majorquins et les Espagnols, qui s'étaient réfugiés dans l'île, pour fuir les horreurs de la guerre civile, avaient vu débarquer un étranger, accompagné d'une femme, d'un petit garçon et d'une fillette. Lorsqu'on déposa à terre les bagages, les insulaires admirèrent, stupéfaits, un piano monumental, un Erard, comme on en voyait peu alors. Pendant quelques jours, l'instrument dut attendre à la Douane que les inquiétudes de l'administration fussent calmées, et les voyageurs allèrent loger dans une auberge qu'ils quittèrent bientôt, pour louer, tout près de Palma, la villa de _Son Vent_. L'homme paraissait malade. Il était plus jeune que sa compagne, mais son visage, amaigri par la souffrance, était pâle et transparent comme une hostie; ses yeux brillaient de fièvre, et sa poitrine étroite était constamment déchirée par une toux rauque. Une barbe très fine voilait ses joues; une chevelure léonine couronnait son front et tombait sur sa nuque en boucles épaisses. La femme avait des allures masculines. Elle s'occupait activement de tout dans la maison; elle jouait avec ses enfants, comme si elle avait eu leur âge. Mais on pressentait dans cette famille errante quelque chose d'irrégulier, une sorte de protestation et de révolte contre les lois humaines. L'étrangère portait des toilettes quelque peu fantaisistes, avec un poignard d'argent dans les cheveux, ornement romantique qui scandalisait les dévotes de Majorque. En outre, elle

n'allait pas à la messe et ne faisait point de visites. Elle ne quittait sa maison que pour jouer avec ses enfants ou pour mettre au soleil le pauvre phtisique, en lui donnant le bras. Les enfants étaient aussi singuliers que leur mère. La fille était habillée en garçon pour courir plus à l'aise à travers champs.

Bientôt la curiosité des insulaires découvrit les noms de ces étrangers suspects. «Elle» était française, femme de lettres, et se nommait Aurore Dupin, ex-baronne, séparée de son mari. Elle était universellement célèbre par ses romans qu'elle signait George Sand, pseudonyme formé d'un prénom masculin et du nom d'un criminel politique. «Lui», était un musicien polonais, de complexion délicate, qui semblait laisser un lambeau de sa vie dans chacune de ses oeuvres, et, à vingt-neuf ans, se sentait près de la mort. Il s'appelait Frédéric Chopin. Le petit garçon et la fillette étaient les enfants de la romancière, qui était déjà dans sa trente-cinquième année.

La société majorquine, enfermée dans ses préjugés traditionnels, s'indigna d'un pareil scandale. Ces gens n'étaient pas mariés!... Et la femme écrivait des romans dont la hardiesse épouvantait les honnêtes gens! Cependant les femmes furent curieuses de les lire, mais à Majorque, nul autre que don Horacio Febrer, le grand-père de Jaime, ne recevait de livres. Il consentit a prêter «Indiana» et «Lelia», qui circulèrent de main en main sans que personne y comprît grand'chose, d'ailleurs. En tout cas, celle qui les avait écrits devint un objet d'horreur; cependant doña Elvira, la grand'mère de Jaime, une Mexicaine dont il avait tant de fois contemplé le portrait, et qu'il se représentait toujours, vêtue de blanc, les yeux au ciel, tenant une harpe dorée entre ses genoux, alla voir plusieurs fois la solitaire de _Son

Vent_; mais ce fut un tel scandale, que don Horacio dut intervenir et défendre à sa femme de continuer ses visites.

Le vide se fit autour des étrangers. Tandis que les enfants jouaient avec leur mère dans la campagne, pareils à de petits sauvages, le malade, enfermé dans sa chambre, toussait derrière les vitres de sa fenêtre, ou se montrait à la porte, cherchant un rayon de soleil. La nuit, à une heure avancée, sa muse mélancolique et maladive venait le visiter; alors, assis au piano, tout en gémissant et en toussant, il improvisait ses compositions où respire une triste et amère volupté.

Le propriétaire de _Son Vent_, un bourgeois de la ville, enjoignit bientôt aux étrangers de déguerpir. Le pianiste était phtisique; n'allait-il pas contaminer sa villa?... Où aller? Retourner en France était impossible. On était en plein hiver, et Chopin tremblait comme un oiseau abandonné, en songeant au froid de Paris. L'île avait beau être inhospitalière; il l'aimait pour la douceur de son climat. Alors s'offrit aux réprouvés, comme l'unique refuge, la Chartreuse de Valldemosa, édifice du moyen âge, sans beauté architecturale, qui n'a de charme que son antiquité, mais qui, bâti au milieu de montagnes aux flancs desquelles dévalent des bois de pins, est protégé contre l'ardeur du soleil par un rideau d'amandiers et de palmiers. C'était un monument presque en ruine, une sorte de couvent de mélodrame, lugubre et mystérieux, avec des cloîtres où campaient vagabonds et mendiants. Pour y pénétrer, il fallait traverser l'ancien cimetière des moines, dont les fosses étaient envahies par des racines qui rejetaient les ossements à fleur de terre. Par les nuits de lune, disait-on, le spectre d'un moine maudit errait à travers les cloîtres, dans ces

lieux où jadis il avait péché, en attendant l'heure de la rédemption.

C'est là que, par une pluvieuse journée d'hiver, les fugitifs allèrent chercher un asile. Fouettés par la bourrasque, ils suivirent la route que parcourait maintenant Febrer, mais qui n'avait de chemin que le nom. Enveloppé dans un gros manteau, le musicien grelottait et toussait sous la bâche, tressaillant douloureusement à tous les cahots. Aux endroits dangereux, la romancière suivait à pied, tenant ses enfants par la main... Un vrai voyage de vagabonds!

Ils passèrent tout l'hiver dans la Chartreuse solitaire. Elle, chaussée de babouches, avec son petit poignard dans ses cheveux en désordre, faisait courageusement la cuisine, aidée par une toute jeune fille du pays, qui, pour peu qu'on ne la surveillât point, se hâtait d'engloutir les mets destinés au cher malade. Les gamins de Valldemosa jetaient des pierres aux petits Français qu'ils prenaient pour des «Maures, ennemis de Dieu»; les femmes volaient leur mère, quand elles lui vendaient des comestibles, et l'avaient surnommée «la Sorcière». Tous évitaient, en se signant, ces «gitanos» qui osaient habiter le monastère, près des morts, en communication constante avec le fantôme du moine, qui se promenait à travers les cloîtres.

Pendant le jour, tandis que le malade reposait, la romancière préparait le potage, et, de ses mains fines et pâles d'artiste, aidait la servante à éplucher les légumes. Puis elle courait avec ses enfants, jusqu'à la côte abrupte de Miramar, couverte de bois touffus, où jadis le savant Raymond Lulle avait établi son école d'Études orientales. C'était seulement à l'entrée de la nuit qu'elle commençait vraiment à vivre. Alors les vastes et sombres cloîtres

s'animaient soudain d'une harmonie mystérieuse, qui semblait venir de très loin, à travers l'épaisseur des murs. C'était Chopin qui, penché sur le piano, composait ses nocturnes. George Sand, à la lueur d'une bougie, écrivait _Spiridion_, l'histoire de ce religieux qui finit par rejeter toutes ses croyances. Souvent, alarmée par la fréquence des quintes de toux, elle interrompait son travail pour courir auprès du musicien, et lui faire de la tisane. La nuit, quand la lune brillait, elle était tentée par le frisson du mystère et par la volupté de la peur, et elle allait dans les cloîtres où la lumière des fenêtres se projetait en taches laiteuses au milieu des ténèbres. Personne!... Elle s'asseyait dans le cimetière des moines, attendant en vain que l'apparition du fantôme animât la monotonie de sa vie par un incident romanesque.

Pendant une nuit de Carnaval, la Chartreuse fut envahie par des «Maures». C'étaient des jeunes gens de Palma qui, après avoir parcouru la ville, déguisés en Berbères, pensèrent à «la française», honteux sans doute de l'isolement auquel on l'avait condamnée. Ils arrivèrent à minuit, troublant de leurs chansons et de leurs guitares, le calme mystérieux du couvent, et effrayant les oiseaux abrités dans les ruines. Dans l'une des cellules, ils exécutèrent des danses espagnoles, que Chopin suivait attentivement de ses regards fébriles, tandis que la romancière allait d'un groupe à l'autre, naïvement joyeuse, comme une bonne bourgeoise, de n'être point tout à fait oubliée.

Ce fut là sa seule nuit de bonheur à Majorque. Puis le printemps revint, et le «cher malade» se sentant mieux, les étrangers partirent pour retourner lentement à Paris. Oiseaux de passage, ils ne laissèrent pas d'autre trace que le souvenir.

Nombreuses étaient maintenant les familles de Palma, qui allaient en villégiature à la Chartreuse. Les cellules avaient été transformées en pièces élégantes, et chacun tenait à ce que sa chambre fût celle de George Sand. Febrer avait une fois visité le couvent avec un nonagénaire, qui avait été un des prétendus Maures, venus pour donner une sérénade à «la française». Mais le vieillard ne se souvenait de rien; il était même incapable de reconnaître les lieux.

Jaime éprouvait une sorte d'amour rétrospectif pour cette femme extraordinaire. Il la voyait telle qu'elle est dans ses portraits de jeunesse, avec un visage presque inexpressif, et de grands yeux profonds, énigmatiques, sous une chevelure flottante, sans autre ornement qu'une rose près de la tempe. George Sand! L'amour avait toujours eu pour elle la cruauté du sphinx antique; chaque fois qu'elle tentait de l'interroger, elle le sentait déchirer son coeur, impitoyablement. Toute l'abnégation, toutes les révoltes de la passion, elle les avait connues! La volage héroïne des nuits vénitiennes, l'infidèle compagne de Musset était la même femme que cette garde-malade qui préparait les repas et les tisanes de Chopin mourant dans la solitude de Valldemosa... Ah! si lui, Febrer, avait connu une femme de ce genre, une femme qui résumât en elle l'infinie variété du caractère féminin, avec tout ce qu'il comporte de douceur et de cruauté!... Être aimé par une femme supérieure sur laquelle il aurait pu exercer un viril ascendant, et qui lui eût en même temps inspiré du respect et de l'admiration!...

Jaime demeura un instant comme fasciné, regardant le paysage, sans le voir. Mais bientôt il sourit ironiquement; il songea à l'objet de son voyage, et se prit en pitié. C'était bien à lui, vrai-

ment, de rêver à des amours désintéressées, à lui qui allait vendre son nom à une jeune fille qu'il connaissait à peine, et contracter une union qui scandaliserait l'île tout entière! Digne fin d'une vie inutile, étourdiment gaspillée!

Il en voyait nettement le vide, à cette heure, sans se laisser abuser par la vanité. L'imminence du sacrifice lui faisait jeter un regard en arrière, comme pour chercher dans son passé une justification de sa conduite présente. A quoi avait servi son passage sur cette terre?... Et cette fois encore, comme sur la route de Soller, il évoquait ses souvenirs d'enfance.

Il était fils unique. Sa mère, jeune femme au teint pâle, à la beauté mélancolique, était restée toujours maladive, après l'avoir mis au monde. Don Horacio, son grand-père, habitait au second étage, avec un vieux domestique, et vivait comme s'il eût été un hôte de passage, se mêlant à la famille ou se tenant à l'écart, suivant son caprice. Dans le vague de ses souvenirs, Jaime distinguait le puissant relief de cette physionomie originale. Jamais il n'avait vu sourire ce visage encadré de favoris blancs, qui contrastait avec le noir de jais de ses yeux impérieux. On n'avait jamais connu le vieillard autrement qu'en toilette de ville, d'une minutieuse correction. Seul, son petit-fils pouvait à toute heure monter dans sa chambre. Dès le matin, il le trouvait sanglé dans sa redingote bleue, avec son col haut et sa cravate noire, qui, plusieurs fois enroulée autour du cou, était fixée par une grosse perle. Même souffrant, il conservait son élégance irréprochable, à l'ancienne mode. Si la maladie le forçait à garder le lit, il consignait sa porte, même à son fils.

Jaime passait des heures, assis à ses pieds, écoutant ses récits, intimidé par la multitude de livres, qui, débordant des biblio-

thèques, envahissaient les chaises et les tables. Les éditeurs de Paris expédiaient à don Horacio d'énormes paquets de volumes, récemment publiés, et, en raison de ses commandes continuelles, ajoutaient à l'adresse cette mention qu'il aimait à montrer d'un air railleur: «Libraire». Avec une bonté de grand-papa, le vieillard s'efforçait, dans ses récits, de se faire bien comprendre, quoiqu'il fût d'ordinaire assez sobre de paroles et peu endurant. Il racontait à Jaime ses voyages à Paris et à Londres, faits les uns en bateaux à voiles jusqu'à Marseille, et de là, en chaise de poste, les autres en vapeurs ou en chemin de fer; il lui décrivait les premiers essais de ces inventions merveilleuses; il parlait de la société du temps de Louis-Philippe, des débuts éclatants du romantisme, des barricades que, de sa chambre, il avait vu élever, mais, à ce souvenir il avait un sourire énigmatique, et il ne disait pas que, ce jour-là, était avec lui à la fenêtre une jolie grisette qu'il tenait par la taille. Son petit-fils était né à la bonne époque, au meilleur moment, affirmait-il. Don Horacio se souvenait en effet de son terrible père, et de leurs divergences d'idées, qui l'avaient obligé de quitter la maison; de ce gentilhomme intransigeant qui allait à la rencontre du roi Ferdinand pour réclamer le retour aux anciens usages, et bénissait ses fils en leur disant: «Dieu fasse de vous de bons inquisiteurs!»

Parfois, don Horacio restait en contemplation devant le portrait de la charmante doña Elvira.

--Ta grand'mère, disait-il, était une âme angélique, une artiste! Moi, j'avais l'air d'un barbare, auprès d'elle... Elle était de notre famille, mais elle était venue du Mexique pour m'épouser. Son père avait été marin et était resté là-bas avec les insurgés. Ah! il n'y a jamais eu dans notre race, une femme qui la valût!

Jaime se souvenait moins de son père que de son aïeul. Il ne retrouvait dans sa mémoire qu'une figure sympathique et douce, mais un peu effacée. Il se rappelait seulement une barbe soyeuse, de nuance claire, comme la sienne, un front chauve, un sourire bienveillant. On racontait que, tout jeune, il avait courtisé sa cousine Juana, cette dame austère, «la Papesse», qui menait la vie d'une religieuse, et qui, après avoir donné des sommes énormes au prétendant don Carlos, prodiguait maintenant ses largesses aux gens d'église. Sa brouille avec le père de Jaime avait sans doute été la cause de son aversion pour cette branche de la famille et de la froideur hostile qu'elle témoignait à son neveu.

Suivant la tradition de la maison, le père de Jaime avait été officier de marine. Lieutenant de vaisseau sur une frégate pendant la guerre du Pacifique, il avait pris part au bombardement de Callao. Comme s'il n'avait attendu que l'occasion de donner cette preuve de courage, il quitta le service aussitôt après, et se maria avec une demoiselle de Palma, qui avait peu de fortune, fille du gouverneur de l'île d'Iviça.

Un jour que la Papesse causait avec Jaime, elle lui avait dit, avec sa voix glaciale et son air hautain:

--Ta mère était d'une famille de gentilshommes; mais elle n'était point _butifarra_[B] comme nous!

Quand Jaime, tout jeune encore, commença de se rendre compte des choses, son père, qui était progressiste, élu député lors de la Révolution, ne faisait plus à Majorque que de brefs séjours. Lorsque Amédée de Savoie fut proclamé roi, ce monarque révolutionnaire, comme disaient les nobles conservateurs, qui l'exécraient, abandonné par tous les personnages de la cour, dut

faire appel, pour les remplacer, à des hommes nouveaux, pris parmi ceux qui portaient de grands noms historiques. Cédant aux exigences de son parti, le _butifarra_[B] Ferrer consentit à devenir un des dignitaires du palais. Sa femme, qu'il pressa de le suivre à Madrid, ne voulut pas quitter son île. Elle, à la cour? Et son fils?... Pendant le peu de temps que dura la république, l'ancien député progressiste revint parmi les siens, regardant sa carrière comme terminée.

[B] Butifarra, membre de la haute aristocratie majorquine.

Malgré leur parenté, la vindicative Papesse feignait de ne point le connaître. Elle était d'ailleurs fort occupée à ce moment-là. Elle allait souvent en Espagne où, disait-on, elle opérait d'importants virements de fonds pour soutenir les partisans de don Carlos, qui guerroyaient en Catalogne et dans les provinces du Nord. Qu'on ne lui parlât plus de Febrer, l'ancien marin! Pour elle, qui défendait les anciennes traditions et faisait des sacrifices, afin que l'Espagne fût gouvernée par des gentilshommes, il était moins qu'un Juif, un va-nu-pieds! Mais, affirmait-on, cette haine contre les idées de son cousin, était avivée, chez la Papesse, par l'amertume de certaines déceptions passées, qu'elle ne parvenait pas à oublier.

Lors de la restauration des Bourbons, le progressiste, le dignitaire de la cour du roi Amédée, se mua en conspirateur républicain. Il voyageait fréquemment, recevait de Paris des lettres chiffrées, partait pour Minorque afin de visiter l'escadre mouillée à Mahon, et, exploitant ses relations d'ancien officier, catéchisait ses camarades d'autrefois et fomentait un soulèvement de la marine. Il apportait à cette entreprise révolutionnaire l'aventureuse

ardeur des Febrer et leur tranquille audace. Mais il mourut tout à coup loin des siens, à Barcelone.

L'aïeul accueillit la nouvelle avec sa gravité impassible; mais, dès lors, il cessa ses promenades et se retira au second étage de la maison, où il n'admit pas d'autre visiteur que son petit-fils. Un jour vint où il ne put quitter son lit, et Jaime le vit, conservant sa mise soignée: fine chemise de batiste, cravate que le domestique avait ordre de changer chaque jour, gilet de soie à fleurs... Si on lui annonçait la visite de sa bru, don Horacio prenait un air contrarié:

--Petit Jaime, passe-moi ma redingote... On doit toujours recevoir décemment une dame.

Le vieillard faisait de même quand arrivait le médecin ou quand il daignait recevoir quelques rares amis. Il tenait à rester sous les armes jusqu'à la dernière heure, tel qu'on l'avait vu durant toute sa vie. Un après-midi, il appela d'une voix faible son petit-fils qui lisait près d'une fenêtre un récit de voyage. Il l'invita à se retirer; il avait besoin d'être seul. Jaime sortit, et son grand-père put mourir dignement, sans avoir à veiller sur la correction de son attitude et à dérober à des témoins les convulsions de son agonie.

Lorsque Jaime fut seul avec sa mère, il ressentit un ardent désir de liberté. Son imagination était hantée par les récits de voyages et d'aventures qu'il avait lus dans les livres de son grand-père, ainsi que par les hauts faits de ses ancêtres, immortalisés dans les archives de la famille. Il voulut entrer dans la marine de guerre, comme son père et la plupart de ses ascendants; mais sa mère s'y opposa, prise d'une terreur folle, qui la rendait plus pâle

encore. Était-il possible que son fils unique, le dernier des Febrer, fût exposé aux hasards d'une vie périlleuse, et qu'il vécût loin d'elle?... Non! il y avait eu assez de héros dans la famille. Il devait rester dans son île, y mener la vie paisible qui convenait à un seigneur de son rang, et s'y marier pour perpétuer le nom qu'il portait.

Jaime céda aux prières de sa mère, de cette éternelle malade que la moindre contrariété pouvait mettre en danger. Puisqu'elle ne consentait pas à ce qu'il fût officier de marine, il choisirait une autre carrière. A seize ans, il s'embarqua pour l'Espagne. Sa mère désirait qu'il fît son droit, afin de pouvoir débrouiller les affaires de la famille, dont les propriétés étaient grevées d'hypothèques, et la fortune compromise par de nombreux emprunts.

Il partit, encombré de bagages, et la poche bien garnie: un Febrer ne pouvait vivre comme un étudiant pauvre. Il alla d'abord à l'université de Valence; sa mère pensait que cette ville était moins dangereuse pour la jeunesse. Il passa ensuite à Barcelone, et durant plusieurs années, fit la navette d'une université à l'autre, suivant l'humeur des professeurs et leur bienveillance envers les étudiants. Il n'avançait pas vite. Grâce à d'heureux hasards et aussi à la tranquille audace avec laquelle il parlait des choses qu'il ignorait, il réussissait dans certains examens; mais il échouait dans d'autres. Sa mère acceptait toutes les explications qu'il lui donnait, à son retour. Elle le consolait même, lui conseillait de modérer son application au travail, et se révoltait contre l'injustice de son temps. Son implacable ennemie, la Papesse Juana, avait raison. Cette époque n'était pas faite pour les gentilshommes; on leur avait déclaré la guerre; on commettait à leur égard toute sorte d'injustices pour les maintenir dans l'isolement.

Jaime avait une certaine popularité dans tous les cercles et cafés de Barcelone et de Valence où l'on jouait. On l'avait surnommé «le Majorquin aux onces d'or», parce que sa mère lui envoyait sa pension en onces, et qu'il faisait rouler ces pièces à l'éclat insolent sur tous les tapis verts. Ce qui ajoutait encore à son prestige, c'était son étrange titre de _butifarra_, qui faisait un peu sourire en Espagne, mais évoquait quand même dans l'imagination de bien des gens, une sorte d'autorité féodale, les droits de seigneurs souverains dans les îles lointaines.

Cinq années s'écoulèrent ainsi. Jaime était arrivé à l'âge d'homme et n'avait encore passé que la moitié de ses examens. Ses condisciples majorquins, ramenés à Palma par les vacances, amusaient les habitués des cafés du Borne, en leur contant les aventures de Febrer à Barcelone. La bonne doña Purificacion, sa mère, fut à la fois chagrinée et flattée dans son orgueil maternel, en apprenant qu'une jeune femme, bravant le scandale, l'avait suivi dans l'île. Aux vacances suivantes, nouvel esclandre, pire encore. Jaime, qui chassait à Son Febrer, s'éprit d'une paysanne, jeune et belle; peu s'en fallut qu'il ne se battit à coups de fusil avec le paysan qui voulait l'épouser. Ces amourettes champêtres aidaient Jaime à supporter l'ennui des vacances.

Lorsque doña Purificacion se plaignait des trop longues parties de chasse qu'entreprenait son fils à travers l'île, celui-ci demeurait quelques jours à Palma, et passait ses journées dans le jardin, où il s'exerçait à tirer le pistolet. A sa mère, qui était peureuse, il montrait un sac en réserve à l'ombre d'un oranger.

--Voyez-vous cela, mère?... C'est un quintal de poudre. Jusqu'à ce que le sac soit vide, pas de repos.

Mado Antonia n'osait plus mettre le nez à la fenêtre de la cuisine, et les religieuses qui occupaient une partie de l'antique palais, ne laissaient voir leur blanche cornette que pour se cacher aussitôt, effrayées comme des colombes par ce tir ininterrompu.

Le jardin, clos de murs crénelés, était ébranlé du matin au soir par les détonations. Les oiseaux fuyaient épouvantés, en battant des ailes. Le soleil faisait craquer l'écorce des arbres, éclater les graines. Les insectes bourdonnaient, dansaient dans les rayons lumineux qui filtraient à travers le feuillage.

Par moments, les figues mûres, se détachant des branches, tombaient avec un bruit mat; au loin, c'était le murmure des flots, battant les rochers au pied des remparts. Et dans ce calme, tout peuplé de bruissements, Febrer venait jeter le trouble par ses incessants coups de pistolet. Il était devenu un tireur de premier ordre. Quand il visait le bonhomme dessiné sur le mur, il regrettait que ce ne fût pas un ennemi abhorré. Ah! comme il lui aurait logé cette balle dans le coeur! Pan! Et il souriait, satisfait d'avoir touché le point visé. Dire qu'il avait vingt ans, et ne s'était encore jamais battu! Il lui fallait une affaire d'honneur, pour qu'il pût montrer son courage. Excité par les détonations, il se voyait se battant en duel. La balle de son adversaire l'atteignait; il tombait, mais sans lâcher son pistolet. Alors, sentant qu'il fallait sauver sa vie, il tirait, étendu sur le sol; et devant sa mère et Mado Antonia, stupéfaites, qui le jugeaient un peu fou, il demeurait couché à plat ventre, sans cesser de tirer dans cette posture, afin de s'exercer «pour le jour où on le blesserait».

Lorsqu'il repartit pour l'Espagne, en vue de continuer ses interminables études, il se sentait fortifié par cette vie de plein air, et il brûlait du désir d'avoir enfin un duel avec le premier qui lui

en fournirait le prétexte; mais comme il était courtois et incapable de se livrer à d'injustes provocations, qu'au surplus son aspect en imposait aux plus insolents, le temps passait, et «l'affaire d'honneur» ne se présentait pas. Son exubérante vitalité se dépensait en obscures aventures, en dissipations stupides dont ses compagnons d'études parlaient ensuite dans l'île avec admiration.

Il était à Barcelone quand il apprit par un télégramme que sa mère était gravement malade. Il dut retarder son départ de deux jours; il n'y avait point de bateau en partance. Lorsqu'il débarqua à Palma, sa mère était morte. De tous les membres de sa famille, qu'il avait connus dans son enfance, il ne restait personne. Seule, la vieille Mado pouvait lui rappeler le passé.

Jaime avait vingt-trois ans, quand il fut seul maître de la fortune des Febrer et libre de ses actes. Ses revenus avaient été fort réduits par le faste de ses aïeux et par des charges de toute espèce. Il ne voulut ni réfléchir ni s'enquérir de sa situation. Avide de vivre et de connaître le monde, il renonça à poursuivre ses études. Il en savait assez. Sa mère lui avait appris un peu de français et de musique. Beaucoup de grands seigneurs étaient moins instruits que lui.

Il séjourna deux ans à Madrid où ses maîtresses, ses chevaux et ses équipées tapageuses, à l'entresol du café Fornos, le mirent en vue. Mais il ne fut bientôt plus «le Majorquin aux onces d'or». Le trésor, soigneusement gardé par sa mère, s'était vite épuisé.

Il se lassa promptement de la vie madrilène, et commença de voyager à travers l'Europe, visitant tour à tour Londres, Paris, la Côte d'Azur, Ostende, l'Italie, la Norvège, suivant les saisons ou

sa fantaisie du moment. Vers sa vingt-huitième année, il se trouvait à Munich, quand il y rencontra cette Mary Gordon dont il évoquait encore le souvenir quelques heures avant son départ pour Valldemosa. Il s'éprit de cette svelte jeune fille aux yeux bleus et aux cheveux d'or, admirablement belle. Elle-même, séduite par sa ressemblance avec Wagner, ne tarda pas à l'aimer follement...

Ils allèrent cacher leurs amours à Constance, à l'ombre de la tour où avait été enfermé Jean Huss, puis ils passèrent en Suisse et en Italie, vibrant d'un même enthousiasme devant les splendeurs de la nature et les grandioses reliques du passé.

Les deux amants parlaient maintenant de mariage. Mary résolvait vite la question avec une simplicité énergique. Il suffisait, affirmait-elle, d'écrire deux lignes à son père. Il était fort loin, en Océanie, dans l'archipel dont il était gouverneur. D'ailleurs elle ne le consultait jamais. Il approuverait tous ses actes, tant il était sûr de son bon sens et de sa prudence. Mary parlait ensuite de l'avenir, réglant la partie financière de la future association avec le sens pratique de sa race. Peu lui importait que Febrer n'eût qu'une modeste fortune: elle était riche pour deux. Et elle énumérait tous ses biens: terres, immeubles et actions, avec la précision d'un intendant, sûr de sa mémoire.

Mais Febrer hésitait... Mary était d'une autre race que la sienne; elle avait d'autres moeurs, d'autres passions; le charme était rompu.

--Je le regrette, pour ce qu'elle pensera de l'Espagne, se dit-il un matin, en faisant sa valise, je le regrette pour don Quichotte!

Et il s'enfuit à Paris, où l'anglaise, il en était sûr, n'irait pas le relancer. Elle avait en horreur cette ville ingrate où l'on avait osé siffler «Tannhauser».

De ces relations qui avaient duré un an, Jaime gardait un souvenir de bonheur idéalisé par le temps, et une mèche de cheveux blonds. Il devait avoir aussi, au fond d'un vieux secrétaire, un portrait de la jeune fille, pêle-mêle avec des papiers, des cartes postales et des guides de voyage.

Le reste de sa vie, il ne se le rappelait guère: c'étaient des périodes de vide et d'ennui, avec de graves inquiétudes financières. Son intendant tardait de plus en plus à lui envoyer l'argent qu'il attendait. Aux demandes de Febrer, il répondait par des lettres pleines de doléances, où il lui parlait d'intérêts à payer, et de la peine qu'il avait à trouver des prêteurs. Jaime, croyant que, par sa seule présence, il pourrait mettre un terme à ces difficultés, faisait de courts séjours à Majorque, séjours qui se terminaient toujours par la vente de quelque propriété. Aussitôt il reprenait son vol, sans écouter les conseils de son intendant, avec un optimisme souriant. Bah! tout s'arrangerait... Et comme pis-aller, il songeait à la suprême ressource du mariage. En attendant, il voulait vivre...

Il vécut encore ainsi pendant quelques années, jusqu'au jour où son intendant mit un terme à ses joyeuses prodigalités, en lui envoyant, avec une lettre où il déclarait qu'il ne lui expédierait plus d'argent, ses comptes en règle et sa démission.

Il y avait un an que Jaime était revenu dans son palais de Majorque, où il vivait _enterré_, suivant sa propre expression,--sans autre distraction que ses nuits de jeu au cercle, et ses après-midi

au Borne, devant une table de café, où il retrouvait d'anciens amis, Majorquins sédentaires, qu'il charmait par le récit de ses voyages. Soucis et misères, ainsi pouvait se résumer sa vie présente. Ses créanciers le menaçaient de saisie immédiate. Il conservait encore, seulement en apparence, le domaine de Son Febrer, et quelques autres biens, faisant partie de son patrimoine, mais les propriétés rapportaient peu à Majorque. De plus ses fermiers remettaient directement le montant des fermages à ses créanciers; même ainsi, il n'arrivait pas à payer la moitié des intérêts qu'il leur devait. Bref, la noble maison de Febrer sombrait, et personne ne pouvait la remettre à flot. Parfois même, Jaime songeait froidement qu'il n'y avait qu'un moyen de se tirer de ce mauvais pas, sans humiliation ni déshonneur: c'était de faire le nécessaire pour qu'on le trouvât un après-midi dans son jardin, endormi pour toujours sous un oranger, avec son revolver dans la main.

Ce fut alors qu'une nuit, au sortir du cercle, à cette heure avancée où l'insomnie nerveuse fait voir la réalité avec une netteté singulière, un ami de Febrer lui suggéra une idée; il lui conseilla d'épouser la fille de Benito Valls, le riche _chueta_ (c'est le nom méprisant qu'on donne à Majorque aux descendants des Juifs convertis). Benito Valls aimait beaucoup Jaime. Souvent il était intervenu spontanément dans ses affaires, le sauvant de périls imminents, autant par sympathie pour sa personne que par respect pour son nom. Malade, il n'avait qu'une héritière, sa fille Catalina. Celle-ci avait voulu prendre le voile, quand elle était encore toute jeune; mais avec sa vingtième année, il lui était venu un goût très vif pour le monde, et elle s'attendrissait sur les malheurs de Febrer, lorsqu'on en parlait devant elle.

Jaime recula d'abord devant cette proposition, aussi stupéfait que devait l'être Mado Antonia. Epouser une _chueta_!... Puis peu à peu ses répugnances se dissipèrent, à mesure que croissaient ses embarras d'argent... Pourquoi pas, après tout? La fille de Valls était la plus riche héritière de l'île et les questions de race n'ont rien à faire avec l'argent.

A la fin, il céda aux instances de ses amis, intermédiaires officieux entre lui et la famille. C'est pour cette raison que ce matin-là, il allait déjeuner à Valldemosa où Valls habitait pendant une grande partie de l'année, pour soulager l'asthme qui le suffoquait.

Febrer fit un effort de mémoire pour se rappeler Catalina. Il l'avait vue maintes fois dans les rues de Palma. Bonne tournure, visage agréable. Quand elle serait loin des siens et qu'elle s'habillerait mieux, elle ferait une dame fort «présentable»... Mais pourrait-il jamais l'aimer?

Il eut alors un sourire sceptique. L'amour était-il donc condition indispensable du mariage? Le mariage était un voyage à deux qui durait toute la vie. Il suffisait de chercher dans une femme les qualités qu'on exige d'un compagnon de route: bon caractère et identité de goût. L'amour! tout le monde croyait avoir droit à ses joies. Mais l'amour, comme le talent, comme la beauté, comme la fortune, était le privilège d'un bien petit nombre. Heureusement l'illusion masquait aux yeux des hommes cette cruelle inégalité, et tous finissaient leurs jours avec le regret nostalgique de leur jeunesse, pendant laquelle ils croyaient avoir réellement connu l'amour, alors qu'ils n'avaient eu qu'un instant de délire sensuel. Oui, l'amour était une fort belle chose, mais il n'était nécessaire ni dans le mariage ni dans la vie. L'important pour les deux époux était de bien choisir chacun son compagnon

pour le reste du voyage; de régler leur pas sur le même rythme; de dominer leurs nerfs et d'empêcher le contact continuel de la vie commune d'amener le dégoût. Tout cela, Jaime comptait le trouver dans cette union; il n'en demandait pas davantage.

Tout à coup Valldemosa apparut à ses yeux, sur le sommet d'une colline entourée de montagnes. La tour de la Chartreuse, ornée de carreaux de faïence verts, dominait la riche frondaison des jardins, qui entouraient le monastère.

Febrer vit, à un tournant du chemin, une voiture immobile. Un homme en descendit, qui agitait les bras pour que le cocher de Jaime arrêtât les chevaux; puis il ouvrit la portière, et en riant, alla s'asseoir aux cotés de Febrer.

--Ah, c'est toi, capitaine! s'écria celui-ci, tout étonné.

--Tu ne m'attendais pas, hein?... Moi aussi je suis du déjeuner, je m'invite. C'est mon frère qui va être surpris!

Jaime serra la main du nouveau venu. C'était un de ses plus sûrs amis: le capitaine Pablo Valls.

III

Pablo Valls était connu de tout Palma. Quand il s'asseyait à la terrasse d'un café du Borne, autour de lui se formait un nombreux cercle d'auditeurs que faisaient sourire ses gestes énergiques et sa voix de tonnerre.

--Moi, je suis _chueta_, criait-il! Juif, tout ce qu'il y a de plus juif! Et après?... Dans ma famille, nous avons tous vu le jour dans

la _Calle_[C]. Au temps où je commandais le «Roger de Lauria», je m'étais arrêté un jour à Alger devant la porte de la synagogue; un vieillard, après m'avoir regardé, me dit: «Tu peux entrer; tu es des nôtres!» Alors, je lui tendis la main et je lui dis: «Merci, mon coreligionnaire!»

[C] Il s'agit de la Calle de la Plateria, ou rue des Orfèvres, habitée exclusivement par les Chuetas.

Les auditeurs riaient, et le capitaine Valls, en proclamant sa qualité de _chueta_, promenait ses regards de tous côtés, comme pour défier les gens, les maisons, l'âme même de cette île, qui poursuivait sa race d'une haine absurde, depuis des siècles.

Son visage trahissait son origine. A ses favoris, blonde et grisonnants, à sa courte moustache, on reconnaissait un ancien marin; mais son profil était nettement sémite; il avait le nez fort et recourbé, le menton proéminent, et des yeux aux longues paupières, à la pupille qui semblait d'ambre ou d'or, suivant la lumière, avec des points couleur de tabac.

Il avait beaucoup navigué et fait de longs séjours en Angleterre et aux États-Unis. De ces pays de liberté, étrangers aux haines religieuses, il avait rapporté une franchise belliqueuse qui le poussait à braver les préjugés traditionnels. Les autres _chuetas_, terrorisés par plusieurs siècles de persécution et de mépris, cachaient leur origine, ou cherchaient à la faire oublier à force de douceur. Le capitaine Valls, au contraire, profitait de toutes les occasions pour rappeler la sienne, qu'il affichait comme un titre de noblesse, comme un défi lancé à l'opinion publique.

--Je suis juif. Et après? Cela veut dire: coreligionnaire de Jésus, de saint Paul et de beaucoup d'autres saints que vous véné-

rez sur vos autels. Les _butifarras_ parlent avec orgueil de leurs aïeux, mais leur noblesse ne date guère que d'hier; moi, je suis de souche plus ancienne: j'ai pour ancêtres les patriarches de la Bible!

Puis il s'indignait des préjugés acharnés contre sa race, et devenait agressif:

--En Espagne, disait-il gravement, il n'est pas un chrétien qui puisse se glorifier de son origine. Nous sommes presque tous petits-fils de Juifs ou de Maures... Les autres... les autres...

Il s'arrêtait alors, et, un instant après, affirmait résolument:

--Les autres sont petits-fils de moines!

Dans la Péninsule on n'a pas pour le Juif cette haine traditionnelle qui sépare encore en deux camps les habitants de Majorque. Pablo Valls se mettait en fureur, quand il parlait de son pays natal. Il n'y avait pas de Juifs judaïsants; la dernière synagogue avait disparu depuis des siècles. Les Juifs s'étaient convertis en masse, et les rebelles avaient été brûlés par l'Inquisition. Les chuetas de maintenant étaient les plus fervents catholiques de Majorque, apportant dans leur religion nouvelle un fanatisme tout sémite. Ils priaient à haute voix, faisaient entrer leurs fils dans les ordres, recherchaient des protections pour qu'on admît leurs filles dans les couvents; ils figuraient parmi les conservateurs les plus réactionnaires, auxquels ils apportaient des capitaux. Et pourtant, ils étaient en butte à la même antipathie que dans les siècles passés, et vivaient isolés sans qu'aucune classe sociale voulût s'allier à eux.

--Voici quatre cent cinquante ans que notre tête reçoit l'eau du baptême, vociférait le capitaine, et nous sommes toujours les maudits, les réprouvés, comme avant la conversion. N'est-ce pas amusant?... Les chuetas! dit-on, sale engeance!... Ici, il y a deux catholicismes: l'un pour nous, l'autre pour le reste de la population.

Et le marin ajoutait avec une haine où semblaient s'être concentrés les souvenirs de toutes les persécutions subies par les gens de sa race:

--Et c'est bien fait! parce qu'ils sont lâches, parce qu'ils aiment trop leur île, cette roche où nous sommes nés. C'est pour ne point l'abandonner qu'ils se sont faits chrétiens. S'ils étaient restés juifs et s'étaient dispersés dans le monde, comme tant d'autres, ils seraient peut-être à l'heure présente d'importants personnages, banquiers de rois, au lieu d'être réduits à fabriquer des bourses en argent dans les petites boutiques de la _Calle_.

Sceptique en matière religieuse, Pablo Valls attaquait tous les dévots: les Juifs fidèles à leurs anciennes croyances comme les convertis, les catholiques, les musulmans qu'il avait connus au cours de ses voyages sur les côtes d'Afrique ou aux Échelles du Levant. A d'autres moments, par une sorte d'atavisme, il se sentait pris de tendresse pour sa race dont il parlait avec un respect religieux:

--Nous, les Sémites, déclarait-il avec orgueil en se frappant la poitrine, nous sommes le premier peuple du monde. A l'origine, en Asie, nous n'étions que des meurt-de-faim, parce qu'il n'y avait personne avec qui faire du commerce, personne à qui prêter de l'argent: mais nous seuls avons donné aux hommes des pas-

teurs qui resteront leurs maîtres dans les siècles des siècles. Moïse, Jésus et Mahomet sont de chez nous. Un fameux triumvirat, n'est-ce pas, messieurs?... Et récemment encore, notre race a donné au monde un quatrième prophète; seulement celui-là a deux faces et deux noms: d'un côté, c'est Rothschild, le chef de tous les capitalistes; de l'autre, Karl Marx, l'apôtre de ceux qui veulent les dépouiller.

Valls résumait à sa façon, en quelques phrases brèves, toute l'histoire de sa race dans l'île. Les Juifs y étaient fort nombreux, jadis. Presque tout le commerce était entre leurs mains; une grande partie des vaisseaux leur appartenait. Les Febrer, et autres potentats chrétiens, s'associaient avec eux sans scrupule. C'étaient alors des temps de liberté; la persécution et la barbarie sont relativement modernes. Les trésoriers des rois, ainsi que leurs médecins, étaient israélites; mais quand les haines confessionnelles s'étaient éveillées, les juifs les plus riches et les plus rusés avaient su se convertir à temps, spontanément, s'étaient fondus avec les familles catholiques du pays, et avaient fait ainsi oublier leur origine. C'étaient ces nouveaux catholiques qui, avec la ferveur des néophytes, avaient attiré la persécution contre leurs anciens frères. Les chuetas d'à présent, les seuls Majorquins d'origine juive connue, étaient les descendants des derniers convertis, les petits-fils de ceux contre qui s'était acharnée l'Inquisition. Être chueta, avoir vu le jour dans la _Calle_, était le plus grand malheur pour un Majorquin. C'est en vain qu'on avait fait des révolutions en Espagne, et acclamé des lois libérales, qui proclamaient égaux tous les Espagnols; le chueta, dès qu'il arrivait dans la péninsule, y était un citoyen comme les autres, mais à Majorque, il demeurait un réprouvé, une sorte de pestiféré qui ne pouvait s'allier qu'avec ses pareils.

Valls raillait la hiérarchie à laquelle s'étaient pliées, pendant des siècles, les diverses castes de l'île, hiérarchie dont certains degrés restaient encore intacts. Au sommet les orgueilleux _butifarras_; au-dessous les gentilshommes; après eux les _mossons_, c'est-à-dire les gens exerçant des professions libérales; puis les marchands et les ouvriers; puis encore, les paysans, cultivateurs du sol. Venaient ensuite, par ordre de considération, après ces Majorquins, nobles ou plébéiens, les porcs, les chiens, les ânes, les chats, les rats... et enfin, plus bas que tous ces animaux, l'odieux habitant de la _Calle_, le chueta, paria de l'île.

Peu importait que celui-ci fût riche, comme le frère du capitaine, ou intelligent comme tant d'autres. Nombre de chuetas, fonctionnaires dans la Péninsule, militaires, magistrats, financiers, constataient, dès leur retour à Majorque, que le dernier des mendiants les dédaignait, et, pour peu qu'il crût avoir à s'en plaindre, éclatait en injures contre eux et leur famille. L'isolement de ce petit morceau de l'Espagne, entouré par la mer, maintenait intacte l'âme des siècles passés.

Vainement, pour échapper à cette haine qui persistait malgré le progrès, les chuetas exagéraient leur catholicisme, et faisaient montre d'une foi ardente et aveugle où entrait pour beaucoup la peur dont une persécution de plusieurs siècles les avait pénétrés, corps et âme. Vainement ils priaient à voix haute dans leurs maisons, pour que dans la rue nul ne l'ignorât, et en outre faisaient leur cuisine à la fenêtre, pour montrer à tous qu'ils mangeaient du porc. La haine traditionnelle n'était pas vaincue. Les fils de chuetas qui voulaient se faire prêtres, ne trouvaient pas de place dans les séminaires; les couvents fermaient leurs portes à toute novice née dans la Calle. Les filles des chuetas pouvaient épouser

en Espagne des personnages importants ou fort riches; mais c'était à peine si elles trouvaient à Majorque un chrétien qui consentît à accepter leur main et leurs richesses.

--Une sale engeance que les chuetas! disait Valls ironiquement. Ils sont travailleurs, économes; ils vivent en paix dans leur famille, et sont même plus catholiques que les autres... mais ce sont des chuetas! Il faut bien qu'ils aient quelque tare. Entendez-vous bien! Oui, quelque tare cachée. Que celui qui veut en savoir davantage fasse une enquête!

Et le marin riait en parlant de ces pauvres paysans qui--il n'y avait pas encore longtemps--affirmaient de bonne foi que les chuetas étaient couverts de crasse et avaient une queue comme la diable, et qui, s'ils rencontraient seul un enfant de la _Calle_, le mettaient tout nu pour s'en assurer.

--Et mon frère! ajoutait Valls, mon saint frère Benito, qui prie tout haut, et à force de baiser les images bénites, finira par les manger!...

Tous riaient franchement, puisque le frère de Benito était le premier à se moquer de lui. Tous se rappelaient la bonne histoire qui lui était arrivée. Le riche chueta était devenu propriétaire d'une maison et de bonnes terres dans un village de l'intérieur. Lorsqu'il était allé prendre possession de sa nouvelle propriété, les voisins les plus sages lui avaient donné de sages conseils. Il était bien libre de visiter son domaine pendant le jour, mais passer la nuit dans sa maison! impossible! Jamais, de mémoire d'homme, un chueta n'avait dormi dans le village. Don Benito ne prêta pas d'attention à ces avis, et voulut passer une nuit dans sa propriété; mais à peine se mit-il au lit que tous les habitants de la

maison s'enfuirent. Quand il fut fatigué de dormir, il sauta à bas du lit. Obscurité complète. Il croyait avoir dormi douze heures au moins, et il faisait encore nuit. Il ouvrit une fenêtre, et se heurta la tête à un obstacle, au milieu des ténèbres. Pendant son sommeil, les habitants avaient bouché toutes les ouvertures et toutes les sorties, et le chueta dut s'échapper par le toit, au milieu des risées de la population, fière de son travail. Cette farce était en guise d'avertissement; s'il persistait à, se moquer des coutumes établies, il s'éveillerait quelque nuit au milieu des flammes.

--C'est sauvage, mais bien drôle! ajoutait le capitaine. Mon frère!... Une bonne personne!... Un saint!...

Et l'on continuait de rire. Il était un peu en froid avec son frère, sans qu'ils eussent pourtant cessé toutes relations. Le marin était le bohème de la famille. Toujours absent, tantôt sur mer, tantôt dans de lointaines contrées, il menait une vie de joyeux célibataire: ce qu'il gagnait lui suffisait. Aussi, à la mort de leur père, Benito s'était-il arrangé pour rester à la tête de la maison, et voler à Pablo plusieurs milliers de douros. Le capitaine racontait la chose à qui voulait l'entendre.

--Cela se passe d'ailleurs de même entre chrétiens, s'empressait-il d'ajouter. Dans la question d'héritage, il n'y a ni race, ni croyance qui tienne. L'argent n'a pas de religion.

Valls parlait ensuite avec colère des interminables persécutions subies par ses ancêtres. Les moindres prétextes semblaient bons aux chrétiens pour molester les gens de la Calle. Lorsque les paysans avaient à se plaindre des nobles, et qu'ils descendaient en bandes armées contre les citoyens de Palma, le conflit finissait toujours par une attaque du quartier juif où les combattants se

réconciliaient en massacrant ceux qui n'avaient pas fui et en pillant leurs boutiques. Si, en cas de guerre, un bataillon majorquin recevait l'ordre de partir pour l'Espagne, les soldats se mutinaient, quittaient leur caserne, et mettaient à sac la _Calle_. Quand les réactions succédaient aux révolutions, les royalistes célébraient leurs victoires en dévalisant les orfèvres juifs. S'emparant de leurs richesses, ils faisaient des feux de joie avec leurs meubles, jetant dans les flammes jusqu'aux crucifix... Des crucifix qui appartenaient à d'anciens juifs! c'était à coup sûr de la contrefaçon!

--Et de quelle race sont les gens de la Calle? criait le capitaine. Tout le monde le sait bien: il y en a qui ont le nez et les yeux faits comme les miens; mais on y voit aussi des camards, qui n'ont rien du type générique. En revanche, combien se tiennent pour nobles de vieille roche qui ont les traits d'Abraham et de Jacob!

Autrefois il existait une liste de noms suspects permettant de connaître les vrais chuetas; et comme d'anciennes familles chrétiennes portaient ces mêmes noms, c'était seulement le caprice de la tradition qui les distinguait les uns des autres. Seuls, les descendants de ceux qui furent fouettés ou brûlés par l'Inquisition, sont restés stigmatisés par la haine populaire. Le fameux catalogue des noms suspects devait provenir des archives du Saint-Office.

--Le bel avantage d'avoir embrassé le christianisme! Les aïeux furent rissolés sur les bûchers, et les petits-fils marqués et maudits pour les siècles des siècles!

Le capitaine perdait son accent ironique en rappelant l'effroyable histoire des chuetas de Majorque. Ses joues se colo-

raient, une flamme de haine passait dans ses yeux. Pour vivre tranquilles, ils s'étaient convertis en masse au XVe siècle. Il ne restait pas un juif dans l'île; mais il fallait bien que l'Inquisition fît quelque chose pour justifier son existence. Il y eut alors des autodafés où périrent en plein Borne les suspects de Judaïsme. Parmi les chuetas, certains furent brûlés, d'autres fouettés, quelques-uns simplement condamnés à la honte de porter un chaperon, où étaient peints des diables, et de tenir à la main un cierge de cire verte. Mais tous, indistinctement, virent leurs biens confisqués, au profit du Saint-Office qui s'enrichit ainsi. Depuis lors, les suspects, au moins ceux d'entre eux qui ne pouvaient compter sur la protection de quelque ecclésiastique, durent aller tous les dimanches entendre la messe à la Cathédrale avec leurs familles, conduits et surveillés par un alguazil, qui les formait en troupeau, les affublait d'un manteau pour qu'ils fussent bien reconnaissables, et les menait ainsi à l'église au milieu des lazzi, des injures et des coups de pierre que leur lançait la dévote populace.

Chaque semaine, ce supplice recommençait. Les pères mouraient sans l'avoir vu prendre fin; les fils devenaient des hommes, et, à leur tour, engendraient d'autres chuetas destinés, eux aussi, à l'opprobre public.

Quelques familles se concertèrent pour fuir ce honteux esclavage. Elles se réunirent dans un verger, voisin des remparts, sous la direction d'un certain Rafael Valls, homme d'une grande énergie et d'une haute culture, qui les encourageait et les conseillait.

--Je ne suis pas sûr que Rafael Valls ait appartenu à ma famille, disait le capitaine. Plus de deux siècles se sont écoulés de-

puis; mais s'il n'a pas été mon ancêtre, je le revendique comme tel, et je suis fier de me proclamer son descendant.

Valls avait collectionné toutes les brochures et tous les livres où étaient racontées les persécutions, et il parlait de ces horreurs comme de faits récents.

--Hommes, femmes et enfants s'embarquèrent sur un bateau anglais, mais une tempête les rejeta sur la côte de Majorque, et les fugitifs furent arrêtés. Cela se passait au temps où Charles II l'Ensorcelé régnait sur l'Espagne. Vouloir quitter Majorque où ils étaient si bien traités, et cela sur un bateau dont l'équipage était protestant!... Ils restèrent en prison pendant trois ans, et la confiscation de leurs biens produisit un million de douros. Or, comme le Saint-Office avait déjà dans ses coffres plusieurs autres millions arrachés aux victimes des persécutions précédentes, il fit bâtir à Palma le plus somptueux palais qu'ait jamais possédé l'Inquisition. On tortura les prisonniers jusqu'à ce qu'ils eussent fait les aveux que leurs juges voulaient obtenir, et le 7 mars 1691, les exécutions commencèrent. Cet événement eut un historien comme il n'en existe pas d'autre sur la terre: le père Garau, un saint jésuite, un puits de science théologique, directeur du séminaire de Monte-Sion, où est installé aujourd'hui le collège,--auteur du livre intitulé: _La Foi triomphante_, un chef-d'oeuvre que je ne vendrais pas pour tout l'or du monde. Le voici. Il m'accompagne partout.

Et il tirait de sa poche le petit volume relié en parchemin, dont il caressait, avec une tendresse féroce les vieux feuillets jaunis.

--Brave père Garau! Chargé d'exhorter et d'encourager les condamnés, il avait tout vu de près, et il parlait avec enthou-

siasme des milliers de spectateurs, accourus de tous les points de l'île, pour voir la fête; des messes solennelles auxquelles assistaient trente--huit criminels condamnés au bûcher; des riches costumes des gentilshommes et des alguazils; des cavaliers montés sur des chevaux fringants qui précédaient la procession; de la dévotion de la foule qui, au lieu de pousser des cris de pitié, comme elle faisait souvent quand on menait un scélérat à la potence, était restée muette devant ces réprouvés, abandonnés du Seigneur.

Selon le docte jésuite, ce jour-là, on constata que l'âme de ceux qui croient en Dieu et celle des athées n'étaient pas de la même trempe. Les prêtres marchaient, pleins de vaillance, exhortant à grands cris les coupables, infatigablement. Les misérables criminels se traînaient au supplice, pâles, défaits, abattus. Il était facile de voir ceux que Dieu soutenait.

Les condamnés furent conduits au pied du château de Bellver pour être livrés aux flammes. Le marquis de Leganès, gouverneur du Milanais, de passage à Majorque avec sa flotte, s'apitoya sur la beauté et la jeunesse d'une pauvre jeune fille condamnée à être brûlée vive et demanda sa grâce. Le Saint-Office loua les sentiments chrétiens du marquis, mais ne voulut pas tenir compte de sa prière.

C'était le père Garau qu'on avait chargé d'amener au repentir Rafael Valls, «homme qui avait des lettres, mais à qui le démon inspirait un orgueil démesuré, le poussant à maudire ceux qui l'avaient condamné à mort et à refuser de se réconcilier avec l'Église. Tout fut inutile; mais, disait le jésuite, ces bravades, oeuvres du Maudit, cessent devant le danger et contrastent avec la sérénité du prêtre qui exhorte le criminel.»

--Ah! c'est que, loin du bûcher, le père jésuite était un héros! Vous allez voir maintenant avec quelle évangélique pitié il raconte la mort de mon aïeul.

Et Valls, ouvrant le petit livre à une page marquée d'un signet, lisait lentement: «Tant que la fumée seule arriva jusqu'à lui, il demeura immobile comme une statue. Mais dès que la flamme approcha, il se défendit, se déroba, se débattit de toutes ses forces, jusqu'à n'en pouvoir plus. Il était gras comme un cochon de lait, et il prit feu à l'intérieur, si bien qu'avant que les flammes l'eussent atteint, ses chairs flambaient comme des tisons; enfin son corps creva par le milieu, et ses entrailles tombèrent éparses, comme celles de Judas. _Crepuit medius, diffusa sunt omnia viscera ejus._»

La lecture de ce sauvage récit produisait toujours son effet.

Les rires cessaient, les visages s'assombrissaient, tandis que le capitaine promenait ses regards de tous côtés d'un air triomphant, en remettant le petit volume dans sa poche.

Un jour que Febrer était parmi ses auditeurs, Valls lui dit d'un ton rancunier:

--Toi aussi, tu étais là... c'est-à-dire un de tes aïeux, un Febrer, qui portait la bannière verte, comme _alferez major_ du Saint-Office; et les belles dames de ta famille se rendirent en carrosse au pied du château, pour assister au brûlis.

Jaime, importuné par ce souvenir, haussa les épaules.

--Ce sont de vieilles histoires!... Qui se rappelle aujourd'hui les choses de ce temps-là? Seuls, quelques fous comme toi. Allons, Pablo, parle-nous plutôt de tes voyages... de tes conquêtes.

Le capitaine grommelait:

--Vieilles histoires? Ah! l'âme des Majorquins est encore la même qu'en ce temps-là. Les haines de religion et de race persistent. Ce n'est pas pour rien qu'ils vivent à part sur un morceau de terre isolé par la mer.

Mais Valls recouvrait vite sa bonne humeur, et comme tous ceux qui ont roulé dans le monde, ne savait pas résister quand on l'invitait à conter ses aventures.

Febrer, un vagabond comme lui, l'écoutait avec un vif plaisir. Tous deux avaient eu une existence agitée et cosmopolite, tout autre que la vie monotone de leurs compatriotes; tous deux avaient été des prodigues. L'unique différence entre eux était que Valls, avec l'activité de sa race, avait toujours su gagner de l'argent, et qu'à ce moment-là, quoiqu'il eût seulement dix ans de plus que Jaime, il avait des revenus largement suffisants pour ses modestes besoins de célibataire. D'ailleurs, de temps en temps encore, il s'occupait de commerce et faisait la commission pour des amis qui lui écrivaient de ports éloignés.

Dans cette vie accidentée de marin, le récit des jours de misère et de tempête n'intéressait pas Febrer; il ne sentait s'éveiller sa curiosité que lorsque Valls évoquait ses amours de jeunesse, alors qu'il commandait les bateaux de son père, au temps où il avait connu des femmes de toutes conditions et de toutes couleurs et pris part à ces orgies de matelots où coule le whisky, et où l'on finit par jouer du couteau.

--Pablo, conte-nous tes amours à Jaffa, tu sais, quand les Maures voulaient t'assassiner.

Et Febrer riait aux éclats, en écoutant le marin qui se disait que Jaime était un bon garçon, digne d'un meilleur sort. Il ne lui trouvait qu'un défaut, c'était d'être un _butifarra_, un peu trop attaché à ses préjugés de famille.

Lorsqu'il fut monté dans la voiture de Febrer, sur la route de Valldemosa après avoir donné l'ordre à son cocher de retourner à Palma, il rejeta en arrière le feutre mou qu'il portait en toute saison, un chapeau au fond aplati, dont le bord était toujours relevé par devant, et baissé sur la nuque.

--Nous voici réunis, dit-il. Vrai, tu ne m'attendais pas? mais je sais tout. On m'a mis au courant, et puisqu'il y a une fête de famille, il faut qu'elle soit complète.

Febrer feignit de ne pas comprendre. Bientôt la voiture entra dans Valldemosa. Elle s'arrêta tout près de la Chartreuse, devant une maison de construction moderne. Quand les deux amis eurent franchi la grille du jardin, ils virent venir à eux un homme âgé, aux favoris blancs, qui s'appuyait sur une canne. C'était don Benito Valls. Il souhaita la bienvenue à Febrer d'une voix lente et couverte, en s'arrêtant entre les mots pour respirer. Il parlait avec humilité, et insistait sur l'extrême honneur que lui faisait son hôte en se rendant à son invitation.

--Eh bien, et moi? interrogea le capitaine avec un malicieux sourire. Je ne suis donc rien! N'es-tu pas content de me voir?

Don Benito répondit qu'il était enchanté, il le répéta même plusieurs fois, mais on lisait dans ses yeux de l'inquiétude. Son frère lui inspirait une certaine crainte. Il était si mauvaise langue! Mieux valait pour eux ne pas se voir.

--Nous sommes venus ensemble, ajouta le marin. Quand j'ai appris que Jaime devait déjeuner ici, je me suis invité, sûr de te faire plaisir. Ces réunions de famille sont charmantes.

Ils étaient entrés dans la maison, décorée avec simplicité. Les meubles étaient modernes et vulgaires. Aux murs pendaient des chromos et d'atroces peintures, représentant des paysages de Valldemosa et de Miramar.

Catalina, la fille de don Benito, accourut de l'étage supérieur. Quelques grains de poudre de riz, saupoudrant son corsage, révélaient l'empressement avec lequel elle avait mis la dernière main à sa toilette, en voyant arriver la voiture.

Jaime put l'examiner longuement pour la première fois. Elle était grande; elle avait le teint d'un brun mat, des sourcils noirs, des yeux pareils à deux gouttes d'encre, la lèvre et les tempes ombragées d'un léger duvet. Son corps était d'une sveltesse juvénile, avec des contours fermes et pleins, présage de l'embonpoint propre aux femmes de sa race. Elle semblait avoir un caractère doux et soumis. C'était bien la bonne compagne, incapable d'être jamais gênante dans le voyage à deux qu'est la vie commune. Elle avançait, les yeux baissés. Ses joues se colorèrent, quand elle fut en face de Jaime. Son attitude, ses regards furtifs marquaient le respect, la vénération qu'éprouvent les gens intimidés par la présence de quelqu'un qu'ils regardent comme un être supérieur.

Le capitaine caressa tendrement sa nièce avec une certaine liberté, en prenant cet air jovial de vieux viveur qu'il avait en parlant aux filles de Palma, dans quelque restaurant du Borne, à une heure avancée de la nuit.

Don Benito les conduisit dans la salle à manger. Le déjeuner attendait depuis longtemps déjà. Chez lui, on avait conservé les anciens usages; on déjeunait à midi précis. Les convives se mirent à table, et Jaime, qui était assis à côté de don Benito, se sentit bientôt agacé par sa respiration haletante.

Dans le silence qui accompagne toujours le début d'un repas, on entendait le sifflement pénible de ses poumons. Comme tous les malades, il éprouvait le besoin de parler, et ses discours n'en finissaient pas, tant il balbutiait et faisait de longues pauses, pendant lesquelles il demeurait sans souffle, les yeux révulsés, comme s'il allait mourir asphyxié. Une atmosphère d'inquiétude envahissait la pièce. Febrer le regardait, alarmé, comme s'il s'attendait à le voir tomber mourant de sa chaise. Sa fille et le capitaine, habitués à ce spectacle, semblaient plus indifférents.

--C'est ce maudit asthme... don Jaime, articula péniblement le malade. A Valldemosa... je me porte mieux... A Palma, je me mourais...

Catalina profita de l'occasion pour dire d'une voix de petite religieuse timide, qui contrastait avec ses yeux ardents d'orientale.

--Oui, ici papa se porte mieux.

--Ici, tu es plus tranquille, mon frère, ajouta le capitaine, et tu fais moins de péchés.

Febrer songeait que ce serait un supplice de passer sa vie à côté de ce soufflet crevé. Heureusement qu'il n'en avait pas pour longtemps. Ce ne serait qu'un ennui de quelques mois. Sa résolution d'entrer dans la famille n'était pas ébranlée. Allons, courage!

L'asthmatique, dans sa manie de bavardage, parlait à Jaime des illustres Febrer, ses ancêtres, les meilleurs gentilshommes de l'île.

--J'ai eu l'honneur d'être le grand ami de monsieur votre grand-père, don Horacio.

Febrer le regarda, étonné... Quel mensonge! Oui, son grand-père était connu de tous et il parlait à tous avec une gravité qui imposait le respect aux gens, sans les froisser. Mais de là, à être son ami!... Peut-être Benito Valls avait-il été en rapport avec don Horacio, à l'occasion d'un de ces emprunts que celui-ci était forcé de contracter pour soutenir l'éclat de sa maison en pleine décadence.

--J'ai connu aussi beaucoup monsieur votre père, continua don Benito, encouragé par le silence de Febrer. Je fis campagne pour lui, quand il fut élu député. Ah! cela date de loin! J'étais jeune et je n'étais pas riche... Dès ce temps-là, je figurais parmi les rouges.

Le capitaine l'interrompit en riant. Aujourd'hui son frère était membre de toutes les confréries de Palma.

--Oui, je suis conservateur, cria le malade en suffoquant. J'aime l'ordre... j'aime les vieilles coutumes... je veux voir commander ceux qui ont quelque chose à perdre. Et la religion? Ah, la religion!... Pour elle, je donnerais ma vie.

Et il mettait la main sur son coeur en respirant avec angoisse, comme si son enthousiasme l'étouffait. Il levait au ciel ses yeux de moribond, adorant avec le respect de la peur, la sainte institution qui avait brûlé ses ancêtres.

--Ne faites pas attention à ce que dit Pablo, continua-t-il, après avoir repris haleine, en s'adressant à Febrer; vous le connaissez; une mauvaise tête, un républicain, un homme qui pourrait être riche, et qui va atteindre la vieillesse, sans avoir deux pesetas.

--A quoi bon les avoir! pour que tu me les prennes!

Après cette brusque interruption du marin, le silence se fit. Catalina prit un air triste, comme si elle craignait de voir se reproduire devant Febrer, les scènes bruyantes auxquelles elle avait souvent assisté, quand les deux frères discutaient.

Don Benito haussa les épaules, et affecta de parler pour Jaime seul. Son frère était fou. De l'esprit, un coeur d'or, mais une tête à l'envers! C'était à cause de ses idées exaltées et de ses vociférations dans les cafés, que les gens comme il faut gardaient encore certaines préventions contre... et qu'ils disaient du mal de...

Et le vieillard accompagnait ses phrases tronquées de gestes timides, évitant de prononcer le mot chueta et de nommer la fameuse _Calle_.

Le capitaine qui, tout rouge, regrettait d'avoir cédé à son humeur agressive, voulait faire oublier ses paroles de tout à l'heure, et mangeait, la tête baissée.

Sa nièce rit de son bon appétit. Chaque fois que Pablo dînait chez eux, elle admirait la capacité de son estomac.

--C'est que moi, je sais ce que c'est que la faim! dit le marin avec un certain orgueil. Oui, j'ai souffert de la faim, de cette faim qui nous donne envie de manger nos compagnons.

Et brusquement amené par ce souvenir à conter ses aventures maritimes, il parla de ses jeunes années, de ce temps où il avait été engagé à bord d'un des trois-mâts qui se rendaient aux côtes du Pacifique. Comme il s'obstinait à être marin, son père, le vieux Valls, l'avait embarqué sur une de ses goélettes, qui allait chercher du sucre à la Havane. Mais ce n'était pas naviguer, cela! Le cuisinier lui gardait les meilleurs plats, et le capitaine n'osait pas lui donner d'ordres, ne voyant en lui que le fils de l'armateur. Jamais, dans ces conditions, il ne serait devenu un bon marin, endurci et expérimenté. Avec l'énergie tenace de sa race, il s'était embarqué, à l'insu de son père, sur un trois-mâts qui faisait voile vers les îles Chinchas, pour y charger du guano. L'équipage était composé d'individus de divers pays: anglais déserteurs de la flotte, bateliers de Valparaiso, indiens du Pérou, tout ce qu'il y avait de pire. Ils étaient commandés par un Catalan ladre, qui prodiguait les coups de garcette plus que les rations. A l'aller, pas d'incidents. Mais, au retour, une fois le détroit de Magellan franchi, calme plat: le trois-mâts était demeuré immobile dans l'Atlantique, pendant près d'un mois. Les vivres s'épuisaient rapidement. L'armateur, un avare, avait approvisionné le bateau avec une parcimonie scandaleuse, et le capitaine avait lésiné à son tour sur les vivres en s'appropriant une partie des sommes destinées aux achats.

--On nous donnait deux biscuits par jour, et ils étaient pleins de vers. Quand on me distribua les deux premiers, je pris soin, en jeune homme de bonne maison, d'enlever une à une ces petites bêtes; mais, après cette épuration, il ne restait plus que deux croûtes, minces comme des hosties, et je mourais de faim. Ensuite...

--Oh, mon oncle! protesta Catalina, devinant ce qui allait suivre et repoussant assiette et fourchette avec une mine dégoûtée.

--Ensuite, continua le marin impassible, je supprimai ce nettoyage, et j'avalai mes biscuits tels quels. Il est vrai que je les mangeai la nuit... Ah! si j'avais pu en avoir beaucoup, ma petite! A la fin, on ne nous en distribuait plus qu'un par jour. Quand j'arrivai à Cadix, je dus être au régime du bouillon, pour me remettre l'estomac.

Quand le déjeuner eut pris fin, Catalina et Jaime allèrent dans le jardin. Don Benito, avec un air de bon patriarche, avait dit lui-même à sa fille d'accompagner le señor Febrer, pour lui montrer des rosiers exotiques qu'il avait plantés. Les deux frères demeurèrent dans la pièce qui servait de bureau, regardant le jeune couple qui se promenait dans le jardin, et finit par s'asseoir dans deux fauteuils d'osier, à l'ombre d'un arbre.

Catalina répondait aux questions de son compagnon avec la timidité d'une demoiselle chrétienne, pieusement élevée, qui devine le but caché sous la galanterie banale du langage. Cet homme venait pour elle, et son père était le premier à souscrire à ses désirs. Affaire conclue! Le prétendant était un Febrer; elle allait lui répondre: oui! Elle se rappelait ses années de pensionnat, où elle était entourée de fillettes moins riches qu'elle, qui profitaient de toutes les occasions pour la taquiner, poussées par la jalousie et par la haine que leur avaient inculquées leurs parents. Elle était la chueta! Elle n'avait d'amies que parmi les petites filles de sa race, et encore celles-ci, désireuses de se mettre bien avec l'ennemi, se trahissaient mutuellement, sans énergie ni esprit de solidarité pour la défense commune. A l'heure de la sortie,

les chuetas partaient les premières, sur l'invitation des religieuses, pour éviter les insultes et les attaques des autres élèves, dans la rue. Même les bonnes qui accompagnaient les fillettes se battaient, adoptant les haines et les préjugés de leurs maîtres. Il en était de même dans les écoles de garçons: les chuetas sortaient d'abord pour éviter les coups de pierre ou de courroies des «vieux chrétiens».

La fille de Valls avait enduré les traîtrises cruelles de ses camarades, coups sournois d'épingle ou de griffe, coups de ciseau dans sa tresse; plus tard, la haine et le mépris de ses anciennes compagnes l'avaient suivie hors du pensionnat, remplissant d'amertume tous ses plaisirs de jeune fille riche. A quoi bon être élégante?... Sur les promenades, elle n'était saluée que par les amis de son père. Au théâtre, sa loge ne recevait d'autres visites que celles des gens de la Calle. Il lui faudrait se résigner à épouser un chueta, comme l'avaient fait sa mère et sa grand'mère.

Poussée par le désespoir et par le mysticisme de l'adolescence, elle avait voulu se faire religieuse, mais son père avait failli en mourir de chagrin. Il avait fini par consentir, mais aucun couvent n'avait voulu lui ouvrir ses portes. Et, au moment où, forcée de se retourner vers le monde, elle vivait en garde-malade auprès de son père, voilà que le noble Febrer se présentait ainsi qu'un prince de conte de fées. Que la bonté de Dieu est grande! Elle se voyait dans ce palais, voisin de la cathédrale, dans le quartier des nobles aux rues étroites et silencieuses, pavées de pierres bleuâtres, où passaient, aux heures somnolentes de l'après-midi, des chanoines appelés par la cloche du choeur. Elle se voyait, se promenant dans une luxueuse voiture, avec Jaime à côté d'elle, parmi les pins de la montagne de Bellver ou le long du môle. Elle

se réjouissait en songeant aux regards haineux de ses anciennes compagnes qui lui envieraient non seulement sa fortune et son nouveau rang, mais encore et surtout cet homme à qui ses lointaines aventures avaient fait une éblouissante auréole de séducteur redoutable.

Toute à son rêve, elle prêtait l'oreille aux paroles de Febrer, comme, à un doux gazouillement... C'était une musique qui l'enivrait, tandis qu'elle pensait à l'avenir, s'ouvrant devant elle, avec l'éclat d'un lever de soleil qui perce les nuages. Elle entendait Febrer parler des grandes villes, lointaines et magnifiques, et elle songeait qu'il lui serait bien doux de les visiter, au bras de ce gentilhomme.

--Oh! quand verrai-je toutes ces choses? murmura-t-elle... Hélas! je suis condamnée à vivre éternellement dans cette île. Je n'ai jamais fait de mal à personne, et pourtant on ne m'aime pas, on me fait toutes sortes d'ennui. Je dois être antipathique...

Febrer saisit l'occasion que lui présentait l'adresse féminine.

Antipathique?... Elle, Catalina?... Mais il n'était venu à Valldemosa que pour la voir, pour lui parler. Il lui offrait une vie nouvelle... Toutes ces belles choses qui l'émerveillaient, elle n'avait qu'un mot à dire pour les goûter. Voulait-elle accepter sa main?

Catalina, qui, depuis une heure, attendait cet offre, pâlit et trembla d'émotion. Elle demeura longtemps sans répondre, et enfin balbutia quelques mots. Elle était heureuse assurément, plus qu'elle ne l'avait jamais été; mais elle pensait qu'une jeune fille bien élevée ne devait pas répondre tout de suite.

--Moi!... je ne sais vraiment!... c'est une telle surprise.

Jaime voulut insister, mais à cet instant, le capitaine Valls apparut dans le jardin, et l'appela à grands cris. Ils devaient retourner à Palma. Il avait déjà donné au cocher l'ordre d'atteler. Febrer protesta sourdement. De quel droit ce fâcheux se mêlait-il de ses affaires? Mais la présence de don Benito le fit taire. Le père de Catalina, le visage congestionné, grognait, tout haletant. Le capitaine allait et venait, avec une nervosité hostile, et maugréait contre le cocher. On devinait que les deux frères venaient d'avoir une violente discussion. Don Benito regarda tour à tour sa fille et Jaime, et, persuadé qu'ils s'étaient entendus, sembla se rasséréner.

Accompagné de Catalina, il reconduisit ses hôtes jusqu'à leur voiture. L'asthmatique prit la main de Jaime et la serra fortement. Febrer pouvait considérer cette maison comme la sienne; il avait là un ami véritable, désireux de lui rendre service. S'il avait besoin de son aide, il n'avait qu'un signe à faire.

Il nomma une fois encore don Horacio, rappelant leurs anciennes relations d'amitié; puis il invita Jaime à déjeuner avec eux le surlendemain, sans faire le moins du monde mention de son frère.

--C'est entendu, je reviendrai, dit-il, en jetant sur Catalina un regard qui la fit rougir.

Quand les voyageurs eurent perdu de vue la grille de la maison derrière laquelle le père et la fille agitaient encore leurs mains en signe d'adieu, le capitaine Valls lança un bruyant éclat de rire.

--Alors il paraît que tu veux que je devienne ton oncle? demanda-t-il ironiquement.

Febrer, qui était déjà furieux de l'intervention de son ami et du rude sans-gêne avec lequel il lui avait fait quitter la maison de don Benito, donna libre cours à sa colère.

En quoi cela le regardait-il? De quel droit se mêlait-il de ses affaires?

--Tout beau! répliqua le marin, en s'installant à son aise et en portant la main à son chapeau de mousquetaire, rejeté en arrière. Tout beau, mon galant! Je me mêle de ça, parce que je suis de la famille. Il s'agit de ma nièce, n'est-ce pas? C'est du moins ce qui me semble.

--Et si je veux en faire ma femme, qu'as-tu à dire? Il se peut que Catalina accepte; il se peut que son père l'approuve.

--Sans doute, mais moi je suis son oncle, et son oncle proteste et soutient que ce mariage est une folie.

Jaime le regarda avec étonnement.

Une folie, épouser un Febrer? Pablo espérait mieux sans doute pour sa nièce?

--Folie de leur part, et folie de la tienne! affirma Valls. As-tu donc oublié quelle est ta naissance? Tu peux être mon ami, l'ami du chueta Pablo Valls, que tu rencontres au café, au cercle, et qu'au surplus les gens considèrent comme à moitié fou, mais de là à épouser une femme de ma famille!...

Et le marin riait en songeant à cette union. Les parents de Jaime allaient s'indigner et ne voudraient plus le saluer. Ils se montreraient plus indulgents, s'il commettait un assassinat. Sa tante, la papesse Juana, jetterait les hauts cris, comme si elle ve-

nait de voir un sacrilège. Il se perdrait, et Catalina, jusqu'ici tranquille et oubliée, mènerait une existence infernale où on lui prodiguerait les humiliations.

--C'est impossible, je te le répète; moi, son oncle, je m'y oppose.

Febrer regarda le capitaine d'un air hostile:

--Allons! dit-il, finissons-en. Il vaut mieux ne plus parler de cela, si nous voulons rester amis...

Ils firent en silence le reste du voyage. Arrivés au Borne, ils se séparèrent en se saluant froidement, sans se serrer la main.

A la nuit tombante, Jaime rentra chez lui. Mado Antonia avait placé sur une table de l'antichambre une petite lampe dont la lumière faisait paraître encore plus denses les ténèbres de la vaste pièce.

Les gens d'Iviça venaient de partir. Après avoir déjeuné avec elle et erré à travers la ville, ils avaient attendu Jaime jusqu'au soir; puis ils avaient regagné la felouque qui les avait amenés; ils devaient y passer la nuit, car le patron voulait mettre à la voile avant l'aube. Mado Antonia parlait avec sympathie de ces gens qui lui semblaient venir du bout du monde... La bonne Mado n'exprimait que la moitié de ses pensées; et, pendant qu'elle suivait Jaime jusqu'à la chambre à coucher, elle l'examinait à la dérobée, essayant de lire sur son visage. Que s'était-il passé à Valldemosa, sainte Vierge de Lluch? Qu'adviendrait-il du projet extravagant dont monsieur avait parlé en déjeunant? Mais Jaime était de mauvaise humeur et répondait d'un ton bref à ses ques-

tions: «Non! il ne resterait pas ce soir à la maison; il souperait au cercle.»

A la lueur d'un quinquet qui éclairait faiblement sa vaste chambre à coucher, il changea de vêtements, puis ayant pris des mains de Mado l'énorme clef de la grande porte, il s'achemina vers le cercle.

Il était neuf heures. Comme il passait devant le café du Borne, il aperçut son ami, le contrebandier Toni Clapès. C'était un gros homme à la face joufflue et rasée. Il avait l'air d'un curé de campagne, vêtu en paysan, qui serait venu passer la nuit à Palma. Malgré ses espadrilles blanches, son col de chemise sans cravate, et son chapeau rejeté en arrière, il était partout reçu avec de vives démonstrations d'amitié. Les membres du cercle le considéraient avec respect en voyant avec quel flegme il tirait de ses poches des poignées de billets de banque. Originaire d'un village de l'intérieur, il était arrivé, à force d'énergie et de courage, à devenir le chef d'un État mystérieux que tout le monde connaissait par ouïdire, mais dont la secrète organisation demeurait dans l'ombre. Il avait des centaines de sujets capables de donner leur vie pour lui, et une flotte invisible qui naviguait la nuit, sans crainte des tempêtes, abordant aux points les moins accessibles de la côte. Ses préoccupations et ses craintes au cours de ces entreprises, ne se reflétaient jamais sur sa figure joviale. Il ne se montrait triste que s'il restait plusieurs semaines sans nouvelle de quelque barque partie d'Alger par le mauvais temps. «Perdue! elle est perdue! disait-il à ses amis. La barque et le chargement importent peu; mais il y avait des hommes à bord... Pauvres diables! On tâchera de faire quelque chose pour que leurs familles ne manquent pas de pain.»

Parfois, sa tristesse était feinte; il se pinçait les lèvres ironiquement. Un garde-côte venait de capturer une de ses barques. Et tout le monde riait, sachant que Toni la plupart du temps laissait saisir quelque vieille embarcation, avec quelques ballots de tabac pour toute cargaison, afin que les agents du fisc pussent faire parade de ce triomphe. Lorsqu'une épidémie sévissait dans les ports africains, les autorités de l'île, impuissantes à surveiller une aussi longue étendue de côtes, faisaient appel au patriotisme de Toni, qui promettait de cesser momentanément son trafic avec les pays contaminés, et chargeait sur d'autres points, pour éviter la contagion.

Febrer témoignait une confiance fraternelle à cet homme fruste, généreux et gai. Souvent il lui avait conté ses embarras financiers, demandant des conseils à la finesse de ce paysan madré. Lui, Febrer, qui n'eût jamais rien voulu emprunter à ses amis du cercle, acceptait, dans les moments difficiles, l'argent de Toni, qui jamais ne paraissait se souvenir des prêts antérieurs.

Les deux amis se serrèrent la main.

--Alors, tu as été à Valldemosa?

Toni connaissait déjà le voyage de Jaime, tant les plus insignifiantes nouvelles circulent rapidement dans une ville de province.

--On conte même autre chose, ajouta Toni dans son rustique langage, autre chose qui me paraît être un mensonge. On dit que tu te maries avec la fille à don Benito Valls.

Febrer n'osa pas nier. «Oui, c'était bien vrai. Et il ne voulait avouer la chose qu'à Toni seul.»

Le contrebandier fit un geste de répugnance, tandis que ses yeux, pourtant accoutumés à toutes les surprises, exprimaient un vif étonnement.

--Tu agis mal, Jaime; tu agis mal.

Il disait cela gravement, comme si une question d'une importance capitale était en jeu.

Le grand seigneur montra plus de confiance à cet ami-là qu'il n'eût osé en témoigner à aucun autre.

--Mais je suis complètement ruiné, mon cher Toni. Rien de ce qui est encore chez moi ne m'appartient. Si mes créanciers me respectent encore, c'est uniquement parce qu'ils comptent sur ce mariage.

Toni continuait à secouer la tête en signe de dénégation. Lui, le rude paysan, le contrebandier qui se moquait des lois, paraissait stupéfait de cette nouvelle.

--De toutes façons, tu agis mal. Tu dois te tirer d'affaire comme tu pourras, mais pas ainsi... Nous, tes amis, nous t'aiderons. Mais toi, épouser une chueta!...

Il prit congé de Febrer, en lui serrant vigoureusement la main, comme s'il le voyait marcher à la mort.

--Tu agis mal... penses-y bien, dit-il sur un ton de reproche. Tu agis mal, Jaime!

IV

Quand, à trois heures du matin, Jaime se fut couché, il crut revoir dans l'obscurité de sa chambre le visage du capitaine Valls et celui de Toni Clapès.

Ils semblaient lui tenir le même langage que la veille. «Je m'y oppose formellement,» répétait le marin avec un rire ironique. «Ne fais pas cela!» conseillait le contrebandier, d'un air grave.

Jaime avait passé au cercle les premières heures de la nuit, silencieux et de mauvaise humeur, obsédé qu'il était par le souvenir de cette double protestation. Qu'est-ce que son projet avait de si étrange, de si absurde, pour être également condamné par ce chueta, quoique ce mariage fût un honneur pour une famille comme la sienne, et par ce rude paysan sans scrupule, qui vivait presque hors la loi?

Incontestablement, cette union allait faire scandale et soulever des protestations. Mais enfin, il avait bien le droit de chercher son salut par tous les moyens. Était-ce donc la première fois qu'un homme de sa classe tentait par un riche mariage de rétablir sa fortune? Ne voyait-on pas, chaque jour, princes et ducs aller en Amérique se vendre à des filles de millionnaires, dont l'origine était moins avouable que celle de don Benito?

N'importe, il avait en partie raison, ce fou de Pablo Valls. Dans le reste du monde, ce genre d'alliances pouvait exister, mais non à Majorque. Cette terre rocheuse, tant aimée, avait une âme toujours vivante, l'âme des siècles passés, avec toutes ses haines et tous ses préjugés. Les gens y étaient tels qu'avaient été leurs

pères, et tout progrès demeurait impossible dans cette terre routinière et rebelle aux idées de l'étranger.

Febrer s'agitait sans cesse dans son lit. Il ne pouvait dormir. Il songeait à ses ancêtres. Quel passé glorieux! Et comme il le sentait peser sur lui, chaîne d'esclavage qui rendait plus douloureuse encore sa misère présente!

C'était en 1514 que sa famille s'était vraiment illustrée, lorsque Charles-Quint avait entrepris de conquérir Alger. Dans cette expédition désastreuse, l'aîné des Febrer avait sauvé la vie de l'Empereur, mais celui qui s'y était le plus couvert de gloire, c'était le cadet, don Priamo, commandeur de Malte, qui, à la tête de deux cents chevaliers de l'Ordre, combattait toujours à l'avant-garde, dispersait et massacrait les Turcs, et même un jour, blessé au visage et à la jambe, s'était traîné jusqu'à une des portes d'Alger, où il avait cloué son poignard, pour montrer jusqu'où il s'était avancé. Ah! ce don Priamo! c'était à la fois le héros et le maudit de la famille. Jaime l'aimait parce qu'il représentait dans sa noble lignée, outre la bravoure folle, le désordre, l'esprit de liberté et le mépris des préjugés. En voilà un à qui importaient peu les différences de religion et de race, quand il aimait une femme! Arméniennes, grecques, juives, musulmanes, tout lui était bon. Il avait des bâtards partout. On contait même qu'un moment il avait été renégat par amour; toujours était-il qu'à Tunis il avait habité un palais au bord de la mer avec une Mauresque admirablement belle, parente de son ami le bey. Rentré à Malte, il avait bientôt rompu ses voeux, et s'était retiré à Majorque où son libertinage avait fait scandale. Quel homme que ce commandeur! Jaime l'admirait comme un précurseur dont l'audace dissipait ses hésitations. Qu'y avait-il d'étrange à ce que lui, son descendant, s'unît à

une chueta, pareille après tout aux autres femmes par ses moeurs, ses croyances et son éducation, puisque le plus célèbre d'entre les Febrer, à une époque d'intolérance, avait vécu avec des filles d'infidèles?... Mais les préjugés de la famille se réveillant bientôt dans l'âme de Jaime, lui remettaient en mémoire une clause qu'il avait lue dans le testament du commandeur. Celui-ci laissait de quoi vivre aux fils de ses esclaves, mais il leur défendait de porter le nom de leur père, le nom des Febrer, qui s'étaient toujours maintenus purs de tout croisement honteux, dans leur palais de Majorque.

En se souvenant de cette affirmation, Jaime se prenait à sourire. Qui pouvait répondre du passé? Quels secrets devaient être cachés dans les mystères de son arbre généalogique, aux temps lointains où les Febrer s'associaient, pour leurs opérations commerciales, avec les riches juifs des Baléares? Plusieurs membres de sa famille, et même lui, ainsi que d'autres représentants de la noblesse majorquine, avaient quelque chose du type israélite. La pureté des races est une illusion! Mais voilà! il y avait, hélas! les orgueilleux scrupules de famille et les barrières dressées par les moeurs entre les hommes!

Lui-même, qui prétendait se rire des préjugés légués par le passé, n'éprouvait-il pas un insurmontable sentiment de dédain à l'égard de don Benito, qui allait être son beau-père? Il se regardait comme supérieur à lui; il le tolérait par bonté, par pitié, mais il s'était révolté intérieurement, quand le riche chueta lui avait parlé de sa prétendue amitié avec don Horacio. Non, jamais les Febrer n'avaient traité d'égal à égal avec ces gens-là...

Febrer s'endormit enfin d'un profond sommeil, tandis que sa pensée se perdait dans des rêveries de plus en plus confuses.

Le lendemain matin, en s'habillant, par un effort énergique de volonté, il se décida à faire une visite qui lui répugnait fort.

«Avant de me résoudre à ce mariage, pensait-il, je dois jouer ma dernière carte. Je vais aller voir la Papesse Juana. Il y a plusieurs années que je ne l'ai vue, mais après tout, c'est ma tante... et légalement, je devrais être son héritier... Dire que si elle voulait... il lui suffirait de faire un geste, et je serais hors d'affaire.»

Il calcula quelle serait l'heure la plus propice pour se présenter chez la grande dame. Chaque après-midi, avait lieu sa fameuse réception de chanoines et de personnages graves qu'elle accueillait d'un air de souveraine. C'étaient ceux-là qui allaient être ses héritiers, comme mandataires et représentants de plusieurs sociétés religieuses. Il fallait que Jaime fît sa visite immédiatement, afin de la surprendre dans sa solitude, après la messe et les exercices spirituels de la matinée.

Doña Juana habitait un palais tout proche de la cathédrale. Elle était restée célibataire, ayant horreur du monde depuis la cruelle déception que le père de Jaime lui avait fait éprouver dans sa jeunesse. Toute la combativité de son caractère bilieux, tout l'enthousiasme de sa foi sèche et hautaine, elle les avait mis au service de la politique et de la religion. «Tout pour Dieu et pour le roi!» se plaisait-elle à répéter. Jeune, elle avait rêvé des héroïnes de la Vendée, elle s'était enthousiasmée pour les hauts faits et pour les malheurs de la duchesse de Berry. Elle eût voulu, à l'exemple de ces femmes énergiques qui défendaient la religion et la légitimité, monter à cheval, avec l'image du Christ sur sa poitrine, et un sabre pendant le long de sa jupe d'amazone. Mais ces désirs n'avaient jamais été chez elle que de vagues fantaisies.

En réalité, sa seule expédition avait été un voyage en Catalogne pendant la dernière guerre carliste, voyage qu'elle avait fait pour voir de plus près les progrès de la «sainte entreprise» qui dévorait la majeure partie de ses biens.

Les ennemis de la Papesse Juana affirmaient qu'au temps de sa jeunesse elle avait caché dans son palais le comte de Montemolin, le prétendant à la couronne, et que là elle l'avait mis en rapport avec le général Ortega, capitaine général des Iles. A ces médisances on ajoutait que doña Juana avait éprouvé un amour romanesque pour le prétendant. Ces on-dit faisaient sourire Jaime: ce n'étaient là que mensonges. Son grand-père, don Horacio, qui était bien informé, avait conté maintes fois toute cette histoire à son petit-fils. La Papesse n'avait jamais aimé que le père de Jaime. Le général Ortega était une espèce d'illuminé que doña Juana recevait avec mystère. Au fond d'un grand salon, qui était presque dans les ténèbres, vêtue de blanc, elle lui parlait d'une voix lointaine, une douce voix d'outre-tombe, comme si elle était l'ange du passé; elle lui disait la nécessité de rendre à l'Espagne ses antiques coutumes, de balayer les libéraux et de rétablir le gouvernement des gentilshommes. «Pour Dieu et pour le roi!» Ortega avait été fusillé sur la côte de Catalogne, après avoir échoué dans sa tentative de débarquement avec les Carlistes. Quant a la Papesse, elle était restée à Majorque, prête à donner encore son argent, le jour où l'on renouvellerait la «sainte entreprise».

Beaucoup la croyaient ruinée par ses prodigalités pendant la dernière guerre civile, Jaime connaissait la fortune de la dévote dame. Sa vie était simple comme celle d'une paysanne; elle possédait encore dans l'île d'immenses domaines, mais elle dépen-

sait toutes ses économies pour faire des cadeaux à des églises et à des communautés, et des dons au Denier de saint Pierre; maintenant elle ne se passionnait plus que pour Dieu. Une dernière illusion la faisait vivre encore. Le Saint Père ne lui enverrait-il pas la Rose d'or, avant qu'elle mourût? Cette distinction n'était conférée jadis qu'aux reines, mais elle avait été obtenue depuis quelques années par quelques riches dévotes de l'Amérique du Sud. Doña Juana réduisait ses dépenses et vivait dans une sainte pauvreté, afin d'envoyer plus d'argent au Saint-Siège. Avoir la Rose d'or, et puis mourir!...

Febrer était arrivé devant la maison de la Papesse. Il franchit une vaste cour d'honneur, pareille à la sienne, mais mieux entretenue, sans herbe entre les pavés, sans crevasses dans les murs, d'une propreté de couvent. Au haut de l'escalier, la porte lui fut ouverte par une servante jeune et pâle, vêtue d'une robe bleue monacale ceinte d'une cordelière blanche, qui eut l'air tout étonnée en le reconnaissant.

Elle le laissa dans l'antichambre, pleine de portraits de famille, comme celle du palais de Febrer, puis en trottinant légèrement comme une souris, elle courut annoncer à sa maîtresse cette visite extraordinaire qui venait troubler la paix monastique de la maison.

De longues minutes s'écoulèrent dans le silence. Jaime entendit des pas furtifs dans la pièce voisine. Il vit des portières se soulever doucement, comme agitées par une brise légère; il devina que derrière elles on l'épiait. La servante revint ensuite et le salua avec une politesse grave. Elle l'introduisit dans un grand salon et disparut.

Febrer trompa l'ennui de l'attente en examinant la vaste pièce, d'un luxe tout archaïque. Une portière de damas se souleva enfin; il vit entrer une femme qui avait l'air d'une vieille domestique, tout en noir, avec une jupe unie et un modeste corsage de paysanne. Ses cheveux gris étaient en partie couverts par un fichu sombre auquel le temps avait donné une teinte de rouille. Sous sa jupe on voyait ses pieds chaussés de pantoufles d'étoffe, d'où sortaient des bas blancs très épais. Jaime s'empressa de se lever. Cette espèce de vieille domestique, c'était la Papesse.

Doña Juana s'installa dans un fauteuil pareil à un trône, où, tous les après-midi, elle présidait avec la majesté d'une reine, le conseil composé de ses fidèles chanoines, de vieilles dames, ses amies, et de personnages bien pensants.

--Assieds-toi, dit-elle d'une voix brève à son neveu.

Machinalement, par habitude, elle étendit ses mains au-dessus d'un monumental brasero d'argent, quoiqu'il fût vide; puis de ses yeux gris au regard perçant qui imposait le respect, elle considéra Jaime fixement. Ce regard impérieux s'humanisa peu à peu jusqu'à trembler en se mouillant d'émotion. Plus de dix années s'étaient écoulées depuis que doña Juana n'avait vu son neveu.

--Tu es un Febrer pur sang, dit-elle; tu ressembles à ton grand-père... Ah! tu as bien le type de ta famille!

En parlant ainsi, elle cachait sa véritable pensée; elle passait sous silence l'unique ressemblance qui l'émût, celle de Jaime avec son père. Elle croyait revoir l'officier de marine qui jadis venait la voir. Il ne manquait que l'uniforme et le lorgnon... Ah! le monstre d'ingratitude! le libéral maudit!...

Ses yeux reprirent leur dureté habituelle. Son visage parut plus sec, plus blême, plus anguleux.

--Que désires-tu? dit-elle rudement. A coup sûr, ce n'est pas pour le plaisir de me voir que tu viens!...

Le moment terrible était arrivé. Jaime baissa les yeux, et redoutant d'en venir au fait, commença son récit en remontant très loin.

--Ma tante, je ne suis pas un mauvais garçon; j'ai gardé toutes les anciennes croyances; je désire maintenir le prestige de notre famille, et, si je puis, l'augmenter. Mais je ne suis pas un saint, je l'avoue. J'ai fait des folies et dissipé tous mes biens... Pourtant, l'honneur de notre nom est demeuré intact. De cette vie de péché et de prodigalité, j'ai retiré deux choses précieuses: l'expérience et le ferme propos de m'amender. Ma tante, je veux changer de manière de vivre; je veux devenir un autre homme.

Doña Juana approuva d'un air énigmatique. C'était très bien. Ainsi avaient agi saint Augustin et d'autres saints qui, après avoir passé leur jeunesse dans la licence, étaient devenus plus tard des lumières de l'Église.

Jaime fut encouragé par ces bonnes paroles. Lui, assurément, ne parviendrait pas à être une lumière de quoi que ce fût, mais il désirait devenir un bon gentilhomme chrétien. Il voulait se marier et bien élever ses enfants... Mais, hélas! après une vie aussi déréglée que la sienne, il était difficile de se relever et de revenir à la vertu. Il avait besoin d'un soutien. Il était ruiné. Ses domaines étaient presque entièrement la propriété de ses créanciers; sa maison était un vrai désert. Il s'était défendu contre la misère en vendant les souvenirs du passé. Lui, un Febrer, il allait

se trouver dans la rue, si une main miséricordieuse ne lui prêtait son appui. Et il avait pensé à sa tante, qui en somme était sa plus proche parente, presque sa seconde mère; il espérait qu'elle allait le sauver.

La mention de cette pseudo-maternité fit rougir faiblement doña Juana; ses yeux étincelèrent, et son regard devint plus dur. Oh, le souvenir, quel cruel bourreau!

--Et c'est de moi que tu attends le salut! dit lentement la Papesse, d'une voix qui sifflait entre ses dents, écartées et jaunâtres, mais encore solides. Tu perds ton temps, Jaime. Je suis pauvre... je ne possède presque rien. A peine le nécessaire pour vivre et pour faire quelques aumônes.

Son ton était si affirmatif que Febrer perdit toute espérance, et jugea inutile d'insister. La Papesse refusait de lui venir en aide.

--C'est bien, reprit-il avec un visible dépit. Mais puisque votre appui me manque, je suis obligé de recourir à un autre moyen pour me tirer d'embarras. J'en ai trouvé un. Vous êtes maintenant la doyenne de ma famille, et je dois vous demander conseil. J'ai en vue un mariage qui peut me sauver; je songe à épouser une jeune fille riche, mais de basse extraction. Que dois-je faire?

Il espérait voir sa tante esquisser un geste de surprise et marquer de la curiosité; mais ce fut Jaime qui demeura surpris, en voyant un sourire froid sur les lèvres de la Papesse.

--Je le sais, dit-elle. On m'a tout raconté ce matin, à Sainte-Eulalie, à la sortie de la messe. Tu as été hier à Valldemosa. Tu te maries... tu épouses... une chueta.

Elle avait dû faire un effort pour prononcer ce mot et elle tressaillit quand il passa sur ses lèvres.

Un long silence, un silence lourd, tragique et absolu comme celui qui suit les grandes catastrophes, pesa sur le salon. On eût dit que la maison s'était effondrée et que venait de s'éteindre l'écho du dernier mur écroulé.

--Et... qu'en pensez-vous? se hasarda à demander Jaime, timidement.

--Fais ce qu'il te plaira, répondit froidement la Papesse. Tu sais que nous avons vécu de longues années sans nous voir, nous pouvons donc continuer à nous passer l'un de l'autre durant le reste de notre vie.. Toi et moi, nous ne sommes plus du même sang. Nous pensons de façon différente; nous ne pouvons plus nous comprendre.

--De sorte que je dois me marier? insista-t-il.

--Cela, demande-le à ta conscience. Depuis quelques années les Febrer se sont engagés dans de tels chemins que, désormais, rien de ce qu'ils feront ne peut me surprendre.

Jaime constatait dans les yeux et dans la voix de sa tante, une sorte de joie contenue, comme la volupté de la vengeance, la joie de voir commettre par son ennemi, ce qu'elle considérait comme une infamie. Il en fut irrité.

--Et si je me marie, reprit-il en imitant la froideur de doña Juana, puis-je compter sur vous? Assisterez-vous à la cérémonie?

Ces paroles eurent raison du calme apparent de la Papesse qui, hautaine, se redressa. Les romans qu'elle avait lus, dans sa

jeunesse, lui revinrent en mémoire; elle parla comme une reine outragée:

--Monsieur, je suis Genovart par mon père. Ma mère était Febrer, mais leur naissance les faisait égaux. Pour moi, je renie le sang qui va se mélanger à celui de gens vils, meurtriers du Christ.

D'un geste impérieux elle lui montrait la porte, indiquant que l'entretien devait se terminer là-dessus.

Cependant, elle parut bientôt se rendre compte de ce que sa véhémente protestation avait de suranné, de théâtral. Elle baissa les yeux et, avec un air de mansuétude chrétienne, elle dit plus simplement:

--Adieu, Jaime! Que le Seigneur t'éclaire!

--Adieu, ma tante!

Il lui tendit la main machinalement, mais elle retira la sienne et la tint derrière son dos.

Febrer dissimula un sourire, en se souvenant de ce que l'on racontait sur doña Juana. Ce n'était ni par dédain ni par haine qu'elle lui refusait cette marque d'estime; mais elle avait fait voeu de ne plus toucher de sa vie d'autres mains d'hommes que celles des prêtres.

Quand il se retrouva dans la rue, Jaime se mit à murmurer de sourdes injures en regardant les balcons du palais qu'il venait de quitter:

--Vipère, va! se réjouit-elle assez de ce mariage! Oh! je sais bien que lorsqu'il sera un fait accompli, elle feindra la plus vive indignation et criera au scandale devant ses fidèles visiteurs.

Peut-être même tombera-t-elle malade de chagrin, afin que tout le monde, dans l'île, la prenne en pitié... Et cependant sa joie est immense! C'est la joie de voir assouvi enfin un désir de vengeance, datant de longues années.

Jaime serrait les poings de rage, à la pensée de donner cette satisfaction à la vieille hypocrite. Et pourtant, dans sa situation désespérée, il allait être obligé d'en venir à ce qu'elle considérait comme le plus grave déshonneur.

Rentré chez lui, il prit son repas, silencieusement, sans savoir de quelle nature étaient les plats que la pauvre Mado lui servait. Pourtant celle-ci, inquiète et troublée depuis la veille, rôdait autour de lui, désireuse d'entamer la conversation, afin d'apprendre les nouvelles.

Dès qu'il eut terminé son repas, Jaime s'accouda aux lourds balustres couronnés de bustes romains, sur la terrasse qui conduisait au jardin. Sous ses pieds se balançait le feuillage vernissé des magnolias et des orangers. En face, les troncs sveltes des palmiers coupaient d'un trait net l'espace azuré, et, par-dessus les remparts, la mer s'étendait lumineuse, immense, avec son incessant frémissement de vie, comme si les barques qui passaient, toutes voiles au vent, eussent chatouillé son épiderme glauque. A sa droite, il voyait le port tout hérissé de mâts et de cheminées et, plus loin, avançant dans les eaux de la baie, la masse obscure des pins de Bellver, couronnée par le château circulaire, que dominait la tour de l'Hommage. Au-dessous, les constructions de la ville moderne et, plus loin, à l'extrémité du cap, l'antique Puerto Pi, avec la tour des signaux et les batteries de San Carlos.

De l'autre côté de la baie, se perdait dans la mer, entre les brumes flottantes de l'horizon, un cap de sombre verdure et de rochers rouges, triste et inhabité. La cathédrale détachait sur le bleu profond du ciel ses arcs-boutants et ses arcades. Elle semblait un grand navire de pierre que les vagues auraient jeté entre la ville et la côte. Par derrière, l'antique _Alcazar de la Almudaina_ érigeait ses tours fauves, aux rares ouvertures. Dans le palais épiscopal on voyait briller les vitres des miradors, pareilles à des lames d'acier rougi. Elles semblaient refléter un incendie.

Insensible à l'éblouissement du soleil, aux lumineuses vibrations de l'atmosphère, à l'allègre pépiement des oiseaux qui voletaient autour de lui, Jaime se sentait envahi d'une intense mélancolie, d'un immense découragement. A quoi bon lutter contre le passé? Comment se libérer de cette pesante chaîne? Chacun de nous trouve en naissant sa place et sa fonction marquées pour toute l'existence. Il est donc bien inutile d'essayer de changer de situation ou d'attitude.

Maintes fois, alors qu'il était encore un tout jeune homme, il s'était senti hanté par de funèbres pensées en contemplant, de quelque point élevé, cette ville de Palma et ses riants alentours. Au delà de l'enceinte de la vieille cité, Jaime apercevait des murs tristes d'où émergeait la pointe aiguë de noirs cyprès; une agglomération de constructions blanches, aux ouvertures pareilles à des bouches de four, et, ça et là, des dalles qui semblaient couvrir des entrées de cave.

Quel était le nombre des habitants dans la cité des vivants? Combien étaient-ils ceux-là qui occupaient les somptueux palais, les minables masures, les vastes places et les larges rues?... Soixante mille... Quatre-vingt mille?... Hélas! Dans la nécropole,

située à peu de distance, dans les petites maisons blanches, serrées entre les sombres cyprès, combien d'habitants invisibles?... Quatre cent mille?... Six cent mille?... peut-être un million!...

Beaucoup plus tard, à Madrid, Jaime, un après-midi qu'il se promenait dans la banlieue, à San Isidro, en compagnie de deux jeunes femmes, avait soudain cessé de plaisanter parce qu'il avait ressenti la même impression, en contemplant les muettes nécropoles, qui, pareilles à un cordon serré de forts du néant, se dressent au milieu des cyprès, tout autour de la ville. Un demi-million d'êtres vivants s'agitait dans ses rues, croyant être les seuls à gouverner leur vie, et ils oubliaient les quatre, six ou huit millions de leurs semblables qui demeuraient invisibles tout près d'eux.

Febrer avait été poursuivi également par ces pensées lugubres à Paris et dans toutes les grandes villes qu'il avait visitées. Non, en aucun lieu, les vivants n'étaient seuls. Partout ils étaient entourés par les morts, qui, infiniment plus nombreux, avec toute l'autorité du passé, posaient lourdement sur toute leur existence. Non, les morts ne s'en allaient pas, ainsi que le prétendait le dicton populaire. Ils demeuraient immobiles au bord de la vie. Et quelle tyrannie! quel pouvoir illimité! Inutile de détourner nos yeux et de chercher à les effacer de notre mémoire. Nous les trouvions partout; ils surgissaient devant nous pour nous rappeler leurs bienfaits et nous contraindre à une aveugle gratitude, qui nous avilissait en nous asservissant.

Notre maison, c'étaient eux qui l'avaient construite; les religions, c'étaient eux qui les avaient fondées; les lois qui nous régissaient, c'étaient eux qui les avaient dictées; nos passions, nos

goûts, la morale, les usages, les préjugés, l'honneur, tout était leur oeuvre.

Febrer souriait tristement. Ainsi, se disait-il, nous croyons penser par nous-mêmes, et ce qui agit en nous, c'est une force qui a jadis animé d'autres organismes, semblable à la sève transmise par la greffe, qui communique aux jeunes plantes sauvages la vie et l'énergie des arbres séculaires. Bien des idées que nous prenons pour des créations de notre esprit, ont été formulées déjà, et sont demeurées depuis notre naissance à l'état latent dans notre cerveau pour en jaillir soudain un jour. Les vertus, les défauts, les affinités et les antipathies ne sont qu'un héritage légué par les morts, qui se survivent dans leurs descendants.

On les croit disparus, mais ils sont là, vigilants, formant un invisible camp retranché autour des agglomérations humaines. Ils nous surveillent avec sévérité, nous suivent, et, si nous dévions de la route qu'ils nous ont tracée, ils nous y ramènent par un imperceptible, mais sûr avertissement. Ils s'unissent tous, pour maintenir les hommes en un troupeau passif et rejeter dans le rang ceux qui se lancent à la conquête d'un idéal nouveau. Vite, ils rétablissent, par une violente réaction, le calme uniforme de la vie, qu'ils veulent silencieuse, semblable au murmure mélancolique des herbes balancées, au bruissement d'ailes des papillons, à la paix d'un cimetière endormi sous le soleil. L'âme des morts emplit le monde. Les morts ne nous quittent point parce qu'ils sont nos maîtres. Les morts commandent, et il est vain de résister à leurs ordres.

Ah! l'homme qui mène l'existence vertigineuse des grandes villes, ignorant par qui fut construite sa maison, qui fabriqua le pain qu'il mange; cet homme ne connaît pas tout cela. Il ne peut

se rendre compte de cette vérité: que sa vie lui a été transmise par des milliers d'ascendants dont les dépouilles gisent à quelques pas de lui, ascendants qui le guettent et, à son insu, dirigent sa volonté. Il obéit aveuglément par la force du lien auquel son âme est fixée et dont il ne sait ni l'origine ni la fin. Il croit, le pauvre automate, que tous ses actes émanent de son libre arbitre, alors qu'ils lui sont imposés par les invisibles tout-puissants.

Jaime, qui connaissait tous ses ancêtres, savait aussi l'histoire de tout ce qui l'entourait: meubles, linge, objets familiers. Et tout cela, sa maison surtout, semblait avoir une âme... Aussi, mieux que personne, sentait-il peser sur lui la tyrannie des êtres et des choses du passé.

Il retrouvait en lui son grand-père, le grave don Horacio et un autre aïeul plus lointain qui avait été Grand Inquisiteur de Majorque, comme aussi l'âme héroïque et perverse du fameux commandeur et de plusieurs de ses courageux ancêtres. Sa mentalité d'homme moderne gardait même confusément quelque chose de l'esprit des anciens majorquins qui tenaient pour vils et méprisables les juifs convertis. Cela expliquait l'invincible répugnance qu'il avait ressentie en se trouvant en contact avec ce don Benito, si obséquieux, si humble... Et ces sentiments étaient insurmontables. Il ne pouvait réagir contre sa propre nature! D'autres, plus forts, plus puissants que lui s'y opposaient: les morts commandaient, il fallait obéir!

Ce pessimisme le rappela à la réalité. Tout était perdu! Il se savait incapable de mettre de l'ordre dans ses affaires en se livrant à ces transactions qui prolongent longtemps une vie d'expédients.

Il renonçait à ce mariage, son unique planche de salut; et, dès que ses créanciers connaîtraient ce renoncement qui renversait toutes leurs espérances, ils l'accableraient de leurs exigences. Il allait se voir expulsé de la maison de ses pères; il ferait pitié à tout le monde, et cette compassion générale l'affligerait plus qu'une insulte. Il ne se sentait pas la force nécessaire pour assister au naufrage définitif de sa maison et de son nom. Que faire? Où aller?...

Il resta ainsi, une grande partie de l'après-midi, à contempler la mer, suivant la trace des voiles blanches qui disparaissaient derrière le cap, ou s'évanouissaient à l'horizon de la baie.

En quittant la terrasse, Febrer, sans savoir comment, se surprit à franchir la porte de l'oratoire de la maison, une porte antique oubliée, qui, en grinçant sur ses gonds oxydés, détacha des toiles d'araignée et de la poussière.

Qu'il y avait longtemps qu'il n'était entré là!... En cette atmosphère dense de pièce fermée, il crut percevoir une vague odeur d'essences précieuses, de flacons de parfums ouverts et abandonnés; une odeur qui lui rappela les dames de la famille dont les portraits ornaient le grand vestibule.

L'autel, en vieux chêne sculpté, brillait discrètement dans la pénombre, la lumière se reflétant sur les ornements d'or vieilli. Sur la sainte table, un balai de lisières et un seau gisaient, oubliés là depuis le dernier nettoyage, datant de plusieurs années. Deux prie-Dieu d'ancien velours bleu de roi paraissaient garder encore l'empreinte des nobles dames défuntes. Sur les pupitres étaient restés deux livres d'heures, aux coins usés par un trop long service. Jaime reconnut un de ces livres. C'était le missel de sa mère,

la belle jeune femme pâle et dolente qui partageait sa vie entre la prière et l'adoration de son fils, pour lequel elle rêvait les plus hautes destinées. L'autre avait sans doute appartenu à sa grand'-mère, cette américaine de l'époque romantique, qui faisait jadis vibrer les murs de l'antique palais aux accords de sa harpe et au froufroutement de ses robes blanches.

Cette image du passé, présente et latente en cette chapelle désertée, le souvenir de ces deux pieuses femmes, l'une toute mystique, l'autre sentimentale, achevèrent de troubler Febrer.

Et dire que sous peu, les griffes des usuriers viendraient profaner ces choses si vénérables!... Non, il ne pourrait jamais assister à cela. Adieu! Adieu!...

Quand la nuit fut venue, il chercha sur le Borne son ami Toni Clapès. Comptant sur la sympathie et la confiance que celui-ci lui témoignait, il lui emprunta quelque argent.

--Je ne sais quand je pourrai te le rendre... Je quitte Majorque. Que tout s'effondre, mais que je n'y sois pas!

Clapès lui donna plus qu'il ne lui demandait. Toni demeurait dans l'île; avec l'aide du capitaine Valls, il tâcherait d'arranger les affaires de Febrer, si cela était encore possible. Le capitaine était brouillé avec Jaime, depuis la veille, mais cela n'avait nulle importance. Valls était un noble caractère, un ami sûr, qui ne l'abandonnerait jamais.

--Ne dis à personne que je quitte Palma, ajouta Jaime. Toi et Pablo, vous devez être seuls à le savoir...

--Et quand pars-tu?

--Je prendrai le premier vapeur en partance pour Iviça. Il paraît que je possède encore un bout de terre par là: un tas de rochers, couverts de broussailles... une tour presque en ruines, datant de l'époque des pirates. Or, que je sois dans ce coin perdu ou ailleurs, c'est tout un... c'est même beaucoup mieux ainsi. Je chasserai, je pécherai... et je vivrai en sauvage, sans voir personne.

Clapès, se souvenant des conseils qu'il avait donnés à Jaime, la nuit précédente, fut satisfait de constater que celui-ci les avait écoutés. Il lui serra la main affectueusement. Enfin, c'était fini, cette vilaine histoire de la chueta. Son âme! de paysan se réjouissait de cette solution inattendue.

--Tu fais bien de partir, Jaime!... Tes projets d'hier, vois-tu, n'étaient que pure folie!

SECONDE PARTIE

I

Jaime, incliné sur le plat bord d'une petite embarcation, contemplait machinalement son image, ombre transparente, dont le frémissement de l'eau rendait les contours indécis. Sa main soutenait le _volanti_, ligne de fond, garnie de multiples hameçons, qui drainait le fond de la mer.

Midi était proche. La barque était à l'ombre. Derrière Febrer s'étendait avec ses découpures, ses anfractuosités, et ses pointes saillantes, la côte d'Iviça. Devant lui, le pic isolé du Vedrá s'enlevait, imposant et superbe, à trois cents mètres, d'un seul jet, et

par suite de son aspérité, cette roche déserte paraissait plus haute et plus énorme. Au pied de ce colosse, son reflet colorait magnifiquement les eaux d'une nuance à la fois dense et transparente. Par delà son ombre azurée, la Méditerranée bouillait et lançait des étincelles d'or sous le flamboiement du soleil, tandis que la côte rouge et dénudée semblait irradier du feu.

Chaque fois que le temps était beau et la mer calme, Jaime venait pêcher dans le chenal étroit qui sépare l'île du Vedrá. Ce chenal présentait alors l'aspect d'un tranquille fleuve d'eau bleue, troué par des rochers dont les têtes noires émergeaient à la surface. Dès que la brise fraîchissait, les récifs se couvraient de blanche écume en faisant entendre de formidables rugissements; des montagnes d'eau pénétraient, livides, avec un grondement sourd, dans cette gorge marine. Il fallait alors hisser la voile au plus vite et fuir ce redoutable couloir, chaos bruyant, plein de courants funestes et de périlleux remous.

A la proue de l'embarcation se tenait le père Ventolera, vieux matelot qui avait navigué sur des navires appartenant à toutes les nations, et qui, depuis que Jaime habitait l'île, l'accompagnait chaque fois qu'il allait en mer.

--J'ai près de quatre-vingts ans, monsieur, et je ne laisse point passer un seul jour sans aller pêcher sur mon bateau. J'ignore ce que c'est qu'une maladie, et les plus gros temps ne me font pas peur--disait-il à Febrer, avec fierté.

Sa figure était tannée par le soleil et l'air salin, mais il avait fort peu de rides. Ses jambes, sèches et nues sous son pantalon haut retroussé, montraient une peau fraîche, indiquant des membres vigoureux encore. Sa vareuse, ouverte sur la poitrine,

laissait voir une toison grise, de même couleur que ses cheveux qui s'échappaient d'un béret noir orné d'un gland pourpre au sommet et d'un large ruban à petits carreaux rouges et blancs, souvenir de son dernier voyage à Liverpool.

Ses joues s'agrémentaient de deux favoris étroits et, à ses oreilles, pendaient deux petits anneaux de cuivre.

Les premières fois, quand Jaime venait pêcher à l'ombre du Vedrá, il oubliait de regarder l'eau et même de surveiller la ligne qu'il tenait à la main pour contempler ce colosse de granit qui, séparé de la côte, s'élevait majestueusement sur les flots.

Dans les cavités de la grande roche grise, obscurcies par les pins maritimes, les sabines et autres végétations, Febrer voyait sauter de gros points colorés, comme d'énormes puces rousses ou blanchâtres d'une constante mobilité. C'étaient les chèvres du Vedrá; des chèvres que l'isolement avait rendues à l'état sauvage; elles avaient été abandonnées depuis de nombreuses années et se reproduisaient en liberté, loin de l'homme, ayant perdu toute habitude de domesticité. Elles fuyaient sur la pente abrupte, grimpant vers la cime, avec des bonds prodigieux, dès qu'une barque abordait au pied du pic.

Par les matinées calmes, le bruit de leurs bêlements, décuplé par l'absolu silence, s'étendait, au loin, sur la surface de la mer.

Tirant d'une brusque secousse sa ligne hors de l'eau, Ventolera s'écria, avec un grognement de satisfaction:

--Et de huit!...

Accrochée à un hameçon, une espèce de langouste d'un gris sombre s'abattit sur le fond de la barque en donnant de formi-

dables coups de queue et faisant crisser ses pattes. D'un coup de pied, le pêcheur l'envoya rejoindre quelques-unes de ses pareilles qui, déjà inertes, gisaient dans une corbeille, sur des lichens.

--Vous ne chantez donc pas la messe, aujourd'hui, père Ventolera?

--Volontiers, si vous me le permettez, monsieur!

Jaime connaissait les manies du vieillard. Il savait le plaisir qu'il éprouvait à entonner les versets de l'office divin, chaque fois qu'il avait le coeur en gaieté. Depuis qu'il ne faisait plus de voyages au long cours, son unique distraction était de remplir les fonctions de chantre, le dimanche à l'église de San José.

Ils demeurèrent longtemps ainsi: Febrer attentif à sa ligne qui s'obstinait à ne pas faire le plus léger mouvement, tous les poissons étant pour le vieux, et celui-ci continuant à lancer à pleine voix les _O salutaris_ et les _Kyrie_. Aussi le señor fut bientôt de méchante humeur et imposa silence au chanteur:

--Assez pour aujourd'hui, père Ventolera... Vous effrayez les poissons.

--Cela vous a plu, n'est-ce pas? insista l'autre avec candeur. Oh! je sais aussi des chansons... Je sais la complainte du capitaine Riquer... une chose arrivée. Voulez-vous que je vous la chante?

Jaime fit un geste de protestation.

--Mais il est midi, grand-père!... Il faut rentrer.

Le vieux regarda le soleil qui dépassait le sommet du Vedrá. Il n'était pas encore midi, mais peu s'en fallait. Ensuite, il observa

la mer...

--Le señor a raison. Maintenant d'ailleurs, les poissons ne mordraient plus guère... N'importe! Pour moi, je suis satisfait de ma journée.

De ses bras brunis, il tira la corde qui servait à hisser la petite voile triangulaire.

La barque pencha sur le côté, se balança de la poupe à la proue, sans avancer et, bientôt, commença de fendre l'eau, avec un doux clapotis.

Ils sortirent du chenal, laissant derrière eux le Vedrá et suivant la côte d'Iviça. Jaime tenait le gouvernail, tandis que le vieux, serrant le panier de poissons entre ses genoux, comptait et maniait les pièces avec satisfaction.

Ils doublèrent un promontoire et une nouvelle partie de la côte apparut. Sur un monticule de roches rouges, coupées çà et là par les taches foncées de buissons très verts, se détachait une tour massive et jaunâtre, un cylindre aplati, sans autre ouverture du côté de la mer qu'une haute fenêtre, trou noir aux contours irréguliers. Au faîte de la tour, une meurtrière qui avait servi jadis à placer un petit canon, se découpait sur l'azur du ciel. D'un côté du promontoire coupé à pic sur la mer, le terrain descendait, couvert de verdure, d'arbustes bas et touffus, au milieu desquels on découvrait la tache blanche du minuscule hameau.

L'embarcation mit le cap sur la tour et, avant d'y arriver, dévia vers une plage voisine, où la coque vint doucement toucher le fond de gravier.

La voile amenée, le bateau attaché à un petit rocher, Jaime et son matelot sautèrent sur le sol.

--Reprendrons-nous la mer tantôt, señor? Febrer ayant fait un geste négatif, le vieux le quitta en lui donnant rendez-vous pour l'aube prochaine.

--Je vous réveillerai de la plage, lui dit-il, en chantant l'_Introït_ à l'heure où l'on peut encore distinguer les étoiles au ciel.

Puis il s'éloigna vers l'intérieur des terrés, en portant au bout de son bras le précieux panier de poissons.

--Donnez ma part à Margalida, père Ventolera, et dites que l'on m'apporte vivement mon déjeuner.

Le matelot acquiesça d'un mouvement d'épaules, sans tourner la tête, et Jaime s'achemina vers la tour. Ses pieds chaussés d'espadrilles s'enfonçaient dans le gravier où venaient se perdre les ultimes frémissements de la mer.

Bientôt il quitta la plage pour escalader les gradins naturels, taillés dans le rocher, qui conduisaient à son abri solitaire.

Les tamaris dressaient leur feuillage échevelé d'un gris de nickel et enfonçaient leurs racines dans le roc, comme s'ils s'alimentaient seulement du sel dissous dans l'atmosphère.

A l'écho de ses pas, un frôlement se fit entendre dans les buissons épais. C'était comme le bruit d'une fuite apeurée et l'on pouvait distinguer, courant entre les arbustes, une sorte de paquets de poils gris ou fauves terminés par une queue pareille à une houppette blanche. C'étaient des lapins qui fuyaient, et ils entraî-

naient dans leur fuite les beaux lézards couleur d'émeraude, paresseusement allongés sur le sol.

Dominant ces rumeurs légères, le roulement frêle d'un tambour, accompagnant une voix d'homme, arrivait aux oreilles de Jaime. La voix chantait une romance d'Iviça. Elle s'arrêtait, de temps en temps, comme indécise, répétant les mêmes vers, sans se lasser. Puis elle passait à une autre mélodie, lançant à la fin de chaque strophe, suivant la coutume du pays, un gloussement étrange ressemblant au cri du paon, une note gutturale et stridente comme celle qui termine les chants arabes.

Quand Febrer parvint au faîte, il aperçut le chanteur. Il était assis sur une pierre, derrière la tour et contemplait la mer.

Il portait, appuyé sur la cuisse, un petit tambour peint en bleu et orné de fleurs et d'arabesques dorées. Son bras gauche reposait sur l'instrument, tandis que la main soutenait sa tête, cachant presque entièrement sa figure entre les doigts et la paume.

De sa dextre, armée d'une courte baguette, il frappait lentement, en mesure, l'un des parchemins et sans faire d'autre mouvement, il demeurait là dans une attitude songeuse, la pensée sans doute concentrée sur son improvisation, et contemplait l'immense horizon bleu à travers ses doigts amaigris.

On l'appelait le Cantó comme tous ceux qui, dans l'île, improvisaient des couplets nouveaux durant les bals et les sérénades.

C'était un jeune garçon, grand, mince, étroit d'épaules, un _atlót_ qui n'avait pas encore atteint dix-huit ans. Souvent une quinte de toux venait brusquement interrompre son chant. Son

cou frêle se gonflait et son visage, ordinairement d'une pâleur transparente, rougissait soudain dans l'ardeur de l'improvisation.

Il avait des yeux trop grands, des yeux de femme avec une lacrymale d'un rose trop vif, qui tranchait violemment sur les paupières bleuies. En tout temps, il portait le costume de fête: pantalon de velours bleu, ceinture et cravate écarlate et, par-dessus cette cravate, un fichu de femme, enroulé autour du cou, et dont les pointes brodées pendaient sur la poitrine.

A chacune de ses oreilles, une rose était posée, et sous son feutre rejeté en arrière et orné d'un ruban damassé, on voyait flotter, comme une frange ondulée, les mèches frisées de sa longue chevelure, luisante de pommade.

Devant cette parure quasi féminine, ces yeux veloutés et ce teint diaphane, Febrer compara mentalement l'éphèbe à l'une de ces vierges exsangues qu'idéalise l'art nouveau.

Mais cette vierge-là laissait apercevoir dans sa ceinture rouge certaine excroissance inquiétante. C'était certainement un couteau ou un pistolet, compagnon inséparable de tout jeune Ivicin.

En apercevant Jaime, le Cantó se leva et laissa pendre son tambourin le long d'une courroie passée dans son bras gauche, tandis que sa main droite, qui n'avait pas lâché la baguette, touchait légèrement le bord de son chapeau.

--_Ayez un bon jour!_

Febrer, comme tout bon Majorquin, croyait à la férocité des Ivicins; aussi s'étonnait-il de l'aspect courtois qu'il leur trouvait quand il les rencontrait sur les chemins. Ils s'entre-tuaient parfois, toujours pour des rivalités d'amour, mais l'étranger était res-

pecté avec ce scrupule traditionnel que professe l'Arabe pour l'homme qui vient lui demander l'hospitalité sous sa tente.

Le Cantó semblait honteux que le _señor_ majorquin l'eût surpris aussi près de chez lui, sur un terrain lui appartenant. Il balbutia quelques excuses. Il était venu là, parce qu'il aimait à contempler la mer, d'un point élevé. Il était mieux à l'ombre de la tour. Ici nul ami ne venait le troubler par sa présence et il pouvait librement composer les vers d'une romance pour le prochain bal au village de San Antonio.

Jaime sourit avec bienveillance devant les timides explications du Cantó.

--Ah! ah! tu composes des vers. Et, sûrement, ils sont dédiés à quelque jeune _atlóta_?

Le jeune homme acquiesça de la tête.

--Et quelle est cette jolie fille?

--_Fleur-d'Amandier_, répondit le poète.

--_Fleur-d'Amandier?_ Le joli nom!

Animé par l'approbation du señor, l'atlót continua ses confidences. _Fleur-d'Amandier_, c'était Margalida, la fille de Pép de Can Mallorquí. C'était lui, le Cantó, qui lui avait donné ce joli surnom en la voyant blanche et belle comme les fleurs qui viennent sourire sur les branches noircies par l'hiver, quand les gelées sont finies et que les premiers souffles tièdes annoncent le printemps.

Tous les garçons du voisinage répétaient maintenant ce nom, et Margalida n'était jamais désignée autrement.

Et, avec complaisance, le chanteur reconnaissait qu'il savait découvrir les pseudonymes et que ceux qu'il donnait aux gens leur restaient pour toujours.

Febrer s'amusait à écouter les paroles du jeune homme. Où diable la poésie allait-elle se nicher?

Il lui demanda s'il travaillait. L'atlót répondit négativement. Ses parents ne voulaient pas qu'il se livrât à une besogne manuelle. Un jour de marché, il avait été ausculté par un médecin qui avait conseillé à sa famille de lui éviter toute fatigue. Et lui, satisfait de l'ordonnance, passait ses journées en plein air, à l'ombre d'un arbre, à écouter chanter les oiseaux ou à guetter les atlótas quand elles passaient par les sentiers. Puis, quand il sentait s'élaborer en sa cervelle un chant nouveau, il s'asseyait au bord de la mer pour le composer lentement et le fixer dans sa mémoire docile.

Jaime prit congé du Cantó. Il pouvait continuer tranquillement son poétique labeur. Mais, au bout de quelques pas, il s'arrêta et tourna la tête, étonné de ne plus entendre le tambourin.

L'improvisateur s'éloignait en descendant la côte, craignant de molester le señor avec sa musique et cherchant un autre endroit solitaire.

Febrer arriva chez lui. Tout ce qui, de loin, paraissait former le rez-de-chaussée de la tour, était, en réalité, un soubassement massif. La porte était au même niveau que les fenêtres supérieures.

Les gardiens pouvaient ainsi, autrefois, éviter une surprise des pirates, en se servant, pour entrer ou sortir, d'une échelle qu'ils

remontaient à l'intérieur, une fois la nuit venue. Jaime avait fait fabriquer, pour son usage, un grossier escalier de bois qu'il ne retirait jamais. La tour, construite en granit sablonneux, était comme usée, à l'extérieur, par la brise marine. De nombreuses pierres de taille avaient roulé hors de leurs alvéoles et ces trous formaient comme des degrés dissimulés pour permettre d'escalader la tour.

Le solitaire monta dans sa rustique demeure. C'était une vaste pièce circulaire sans autres baies que la porte et la fenêtre opposée, ouvertures semblables à des tunnels, dans l'épaisseur inusitée des murs.

Ceux-ci, à l'intérieur, étaient soigneusement enduits de cette chaux spéciale à Iviça, qui donne un aspect riant aux plus sordides chaumières des plus humbles hameaux.

Dans la voûte, coupée par une lucarne révélatrice de l'ancien escalier qui conduisait à la plate-forme, on voyait encore la suie des flambées qui avaient été allumées autrefois.

Quelques planches, mal réunies par des traverses de bois, fermaient la porte, la fenêtre et la lucarne. Il n'y avait pas une seule vitre. Mais on était en plein été et Febrer, indécis sur sa destinée, ou plutôt indifférent, remettait sans cesse à plus tard les travaux d'une installation définitive.

Cette retraite lui paraissait charmante malgré sa sauvagerie. Il y trouvait la trace de l'habile main de Pép et de la grâce de Margalida. Ce qui lui plaisait, c'était la blancheur des murs, la propreté des trois chaises et de la table de bois blanc, propreté qu'entretenait jalousement la fille de son ancien fermier. Des filets et des lignes s'étendaient sur les murs en brunes tentures; un

peu plus loin étaient accrochés le fusil et la cartouchière. Enfin, de longues et étroites valves marines, qui avaient la transparence de l'écaille, étaient rangées en éventail, C'était là un cadeau de Ventolera, ainsi que deux énormes coquilles blanches hérissées d'épines aiguës, et dont l'intérieur était d'un rose humide comme de la chair de femme. Elles ornaient la table de travail.

Près de la fenêtre, étaient roulées en tas la paillasse de feuilles de maïs, l'oreiller et les draps, couche rustique que venaient arranger, chaque après-midi, Margalida et sa mère.

Jaime y dormait bien mieux que dans son palais de Palma. Les jours où Ventolera ne venait pas le réveiller en chantant la messe sur la plage ou en lançant de petites pierres à la porte de la tour, le dernier des Febrer restait sur sa paillasse assez tard dans la matinée.

Le bruit de la mer arrivait jusqu'à lui, de la grande mer berceuse. Une lumière mystérieuse, où se mêlaient l'or du soleil et l'azur des vagues, filtrait à travers les fentes et venait frémir sur la blancheur des murailles. Les mouettes poussaient leurs cris joyeux et, passant devant la fenêtre avec un léger battement d'ailes, traçaient des ombres rapides sur le mur opposé.

Le soir, le solitaire, tôt couché, songeait longtemps, les yeux grands ouverts, en voyant peu à peu disparaître la lumière du jour dans le bleu sombre de la nuit où s'allumaient les premières étoiles. Parfois la splendeur lunaire pénétrait jusqu'à lui par les volets entr'ouverts.

Durant cette demi-heure de veille, il revoyait tout son passé avec une extraordinaire lucidité. C'était pendant ces minutes précédant le sommeil que surgissaient en sa mémoire ses souvenirs

les plus lointains. La mer grondait; les cris stridents des oiseaux de nuit déchiraient l'air, les courlis se lamentaient comme des petits enfants que l'on martyrise...

Que faisaient, en cet instant, ses amis de Palma? De quoi causait-on dans les cafés du Borne?...

Quand il s'éveillait, le matin, ces souvenirs le faisaient sourire de pitié. Le jour nouveau semblait embellir sa vie, la faire plus aimable. Et dire qu'il avait pu être comme les autres, qu'il avait adoré l'existence des villes!... La seule vie désirable était celle qu'il menait à présent.

Il promenait son regard sur l'intérieur de la tour.

C'était un véritable salon, plus calme et plus intime que tous ceux du palais de ses aïeux. Tout lui appartenait, au moins, et il ne craignait pas d'en partager la propriété avec des usuriers. Il possédait même ici de magnifiques antiquités que nul ne pouvait lui disputer.

Près de la porte, reposaient contre le mur deux amphores extraites du fond de la mer par des pêcheurs qui les avaient ramenées dans leurs filets. Deux vases de terre bleuâtre, terminés en pointe, durcis par la mer et ornés capricieusement par la nature de guirlandes de coquillages pétrifiés.

Au centre de la table, entre les coquilles, était délicatement placé un autre présent de Ventolera: une tête de femme surmontée d'une sorte de tiare ronde qui couronnait les cheveux tressés. La terre grise dont elle était formée était pointillée de petites sphères dures et blanches, granulations dues aux siècles accumulés et à l'eau salée.

Jaime, en contemplant cette compagne de sa solitude, démêlait à travers ce masque rugueux la sérénité de ses traits, et le mystère de ses yeux d'orientale, fendus en amande. Il la voyait comme nul ne pouvait la voir. A force de la contempler durant de longues heures, dans le silence, il avait fini par effacer le masque, oeuvre du temps, et reconstituer le pur visage, tel qu'il était quelques milliers d'années auparavant.

--Regarde-la, c'est ma fiancée, avait-il dit un matin à Margalida. N'est-ce pas qu'elle est belle. Elle a dû être princesse à Tyr ou à Ascalon, je ne sais pas au juste. Mais ce dont je suis certain, c'est qu'elle m'était réservée, qu'elle m'aimait quatre mille ans avant ma naissance et qu'elle est venue me retrouver à travers le temps. Elle possédait une flotte, des esclaves; elle avait des manteaux de pourpre et des terrasses qui étaient des jardins suspendus; mais elle a tout abandonné pour se cacher dans la mer, attendant pendant une douzaine de siècles qu'une vague la jetât à la plage pour y être recueillie par Ventolera... Pourquoi me regardes-tu ainsi? Toi, ma pauvre petite, tu ne comprends rien à ces choses...

Margalida le regardait, en effet, avec les marques du plus profond étonnement. Elle avait hérité de son père le respect qu'il portait au señor, et s'imaginait que celui-ci ne pouvait dire que des choses graves et sensées... Et maintenant, voici que ses divagations sur la fiancée millénaire entamaient sa crédulité, la faisaient légèrement sourire, tout en lui inspirant une peur superstitieuse de cette grande dame des temps anciens, qui n'était plus qu'une tête. Mais enfin puisque don Jaime disait cela... ce devait être vrai. Tout ce qui le concernait était si extraordinaire!...

Il y avait déjà trois mois que Febrer était à Iviça. Son arrivée avait énormément surpris Pép Arabi, encore occupé à raconter à ses parents et à ses amis son incroyable aventure, son audace soudaine, ce récent voyage à Majorque, le séjour de quelques heures à Palma et sa visite au palais des Febrer, lieu enchanteur où se trouvait entassé tout ce qui peut exister au monde de luxueux et de seigneurial.

Les franches déclarations de Jaime étonnèrent moins le paysan.

--Pép, je suis ruiné; tu es riche, en comparaison de moi. Je viens habiter la tour... je ne sais pour combien de temps. Peut-être pour toujours.

Et il entra dans les détails de la sommaire installation qu'il projetait, tandis que Pép souriait d'un air incrédule. Ruiné!... Tous les grands seigneurs disent cela et, avec ce qui leur reste après leur prétendue ruine, on pourrait enrichir bien des pauvres.

Pép ne voulut pas accepter l'argent que lui offrit don Jaime. Il allait cultiver des terres qui appartenaient au señor; on réglerait les comptes plus tard.

Et voyant que don Jaime s'obstinait à vouloir vivre dans la tour, Pép s'employa à la rendre habitable. Il donna l'ordre à ses enfants d'apporter les repas au señor chaque fois que celui-ci ne voudrait pas descendre à Can Mallorquí pour s'asseoir à leur table.

Au cours du premier mois de cette nouvelle existence, un événement extraordinaire vint troubler sa paisible quiétude. Une

lettre lui parvint, contenant quelques lignes d'une grosse écriture mal formée. C'était Toni Clapès qui lui écrivait. Il lui souhaitait beaucoup de bonheur dans sa vie nouvelle. Il lui disait qu'à Palma il n'y avait rien de changé. Il ajoutait que Pablo Valls ne lui écrivait pas parce qu'il était extrêmement mécontent de lui. Etre parti sans l'avertir!

Malgré cela, Pablo était un bon ami et s'occupait activement à débrouiller ses affaires. Il avait pour cela une habileté diabolique. Il était chueta, en un mot. Toni lui donnerait plus tard de plus abondantes nouvelles.

Après ce brusque rappel du passé, deux mois s'écoulèrent sans qu'il arrivât d'autre lettre. Qu'importait à Jaime ce qui se passait dans un monde où il ne devait jamais retourner?... Il ne savait certes pas ce que la destinée lui réservait; il n'y voulait même pas songer. Le hasard l'avait amené là, il y resterait. Il n'aurait d'autres plaisirs, que la chasse et la pêche, d'autres pensées et d'autres désirs que ceux d'un homme primitif; et cette perspective lui causait une sorte de volupté tout animale. Il se tenait à l'écart, et n'adoptait pas les habitudes des indigènes auxquels il ne se mêlait pas; mais il s'intéressait aux moeurs de cette race rude et quelque peu féroce.

Ainsi, quand un atlót avait atteint l'âge de puberté, son père l'appelait dans la cuisine de la métairie, devant toute la famille assemblée, et lui disait solennellement:

--Tu es maintenant un homme.

Et il lui remettait un couteau à forte lame. Ainsi armé chevalier, l'atlót perdait sa timidité. Dorénavant il se défendrait tout seul, sans recourir à la protection de sa famille.

Puis, quand il avait gagné un peu d'argent, il complétait son équipement de paladin en faisant l'acquisition d'un pistolet, orné d'incrustations d'argent, que lui vendaient les forgerons du pays dont les ateliers étaient enfouis au milieu des bois.

Il se joignait alors aux autres atlóts, et, de ce jour, commençaient sa vie de jeune homme et ses aventures amoureuses: les sérénades avec accompagnement de cris pareils à des hennissements, les bals, les excursions aux lointaines paroisses qui célébraient la fête de leur saint patron et où l'un des principaux divertissements consistait à tuer un coq d'un coup de pierre; enfin les festeigs, ces veillées d'amour où les jeunes gens s'assemblent pour faire la cour à une jeune fille: coutume respectable qui, malheureusement, était souvent l'origine de rixes et de meurtres.

Dans l'île, il n'y avait pas de voleurs. Les maisons isolées en pleine campagne restaient souvent désertes, la clef sur la porte, tandis que les propriétaires étaient absents. Les hommes ne s'entre-tuaient jamais pour des questions d'intérêt. La jouissance du sol était bien répartie; en outre, la douceur du climat et la frugalité des habitants rendaient ceux-ci généreux et peu attachés aux biens matériels. L'amour, l'amour seul amenait des rixes, mettait des éclairs de haine dans les regards et faisait sortir les couteaux de leurs gaines.

Pour une atlóta aux yeux noirs et aux mains brunes, ils se cherchaient, se provoquaient à la faveur des ténèbres avec des hennissements de défi. Ils ululaient de loin, avant d'en venir aux mains. L'arme moderne qui ne lance qu'un projectile leur semblait insuffisante et, par-dessus la cartouche, ils ajoutaient une poignée de poudre et une autre de balles, bourrant le tout forte-

ment. Si l'escopette n'éclatait pas dans les mains de l'agresseur, l'ennemi était infailliblement réduit en miettes.

Les veillées d'amour duraient des mois et souvent des années. Quand un paysan avait une fille en âge d'être mariée, il voyait se présenter chez lui les jeunes gens du district et ceux des districts voisins, car tous les Ivicins ont des droits égaux.

Le père notait le nombre des prétendants. Dix, quinze, vingt, quelquefois trente. Il calculait ensuite de combien de temps il pouvait disposer au cours de la veillée, avant d'être terrassé par le sommeil. Puis, selon le nombre des soupirants, il assignait à chacun plus ou moins de minutes pour courtiser sa fille.

Dès que la nuit était tombée, les prétendants accouraient par tous les chemins, les uns en groupe, chantant avec accompagnement de hennissements et de gloussements; d'autres, solitaires, se contentant de souffler dans le _bimbau_, instrument composé de deux petites lames de fer, qui bourdonnait comme un frelon et semblait leur faire oublier la fatigue de la marche. Ils venaient de très loin. Il y en avait qui mettaient trois heures à l'aller et autant au retour, et cela deux fois par semaine, le jeudi et le samedi, jours consacrés au _festeigo_, pour parler pendant trois minutes à une atlóta.

En été, ils s'asseyaient en rond sous le _porchú_, espèce de vestibule à l'entrée de la métairie. L'hiver, ils pénétraient dans la cuisine. La jeune fille, assise sur un banc de pierre, conservait la plus parfaite immobilité. Elle avait quitté le chapeau de paille agrémenté de larges rubans qui, aux heures ensoleillées, lui donnait l'air d'une bergère d'opérette. Elle portait le costume de fête: jupe verte ou bleue à menus plis, qu'aux jours ordinaires elle

conservait, suspendue au plafond, et maintenue entre des cordes, afin qu'elle gardât ses plis intacts. Sous cette jupe elle avait, huit, dix ou douze cotillons, de sorte qu'il était impossible d'imaginer qu'il y eût de la chair sous cet amoncellement d'étoffes.

Les concurrents délibéraient longtemps sur l'ordre à suivre, et, une fois tout bien réglé, ils allaient docilement s'asseoir, l'un après l'autre, auprès de la jeune fille, et chacun lui parlait durant les quelques minutes qui lui étaient assignées.

Si, dans le feu de la conversation, l'un d'eux dépassait le temps marqué, ses compagnons le rappelaient à la réalité en lui lançant des regards furieux, et toussant ou même en lui adressant des menaces. Si malgré cela, il persistait, le plus fort d'entre eux le saisissait par un bras et l'éloignait pendant qu'un autre prenait sa place. Parfois, quand les compétiteurs étaient nombreux et que le temps pressait, l'atlóta causait avec deux galants à la fois, accomplissant des prodiges d'habileté pour ne pas laisser voir de préférence.

Les veillées se succédaient ainsi, jusqu'à ce que la jeune fille eût fait choix d'un atlót, sans se laisser influencer par la volonté de ses parents.

Durant ce court printemps de sa vie, la femme est, à Iviça, vraiment reine. Puis, une fois mariée, elle abdique à tout jamais toute souveraineté, cultive la terre comme son mari, et n'est guère plus considérée qu'un animal domestique.

Les atlóts évincés se retirent quand ils n'éprouvent pas une grande passion pour la jeune fille, et ils vont porter leurs hommages quelques lieues plus loin. Mais, lorsqu'ils sont réellement épris, ils guettent la maison, tendent des pièges au préféré, qui

doit maintes fois se battre avec ses anciens rivaux, et c'est miracle quand il arrive au jour des noces sans avoir reçu quelque estafilade.

Le pistolet est pour l'Ivicin une sorte de deuxième langue. Dans les bals du dimanche, il fait parler la poudre pour manifester son amour. Au sortir de la métairie de la jeune fille qu'il courtise, il décharge son arme pour donner à la belle et à sa famille une marque d'estime et crie ensuite: _Bona nit!_ Bonne nuit!

Si, au contraire, il se retire, congédié, et désire outrager la famille, il fait les choses dans l'ordre inverse, criant d'abord: Bonne nuit! et tirant un coup de pistolet immédiatement après... Mais, dans ce dernier cas, il doit fuir sur-le-champ, car les membres de la famille, qu'il vient d'insulter ainsi, sortent aussitôt et répondent à cette déclaration de guerre par des coups de feu.

Jaime étudiait avec intérêt ces coutumes des douars qui s'étaient perpétuées dans l'île.

Il goûtait le plaisir que l'on éprouve quand on est installé à une place commode pour assister à un spectacle intéressant. Ces campagnards et ces pêcheurs, belliqueux petits-fils de corsaires, étaient pour lui d'agréables compagnons d'existence. Il s'était plu d'abord à les regarder à distance en témoin curieux, mais, peu à peu, subissant l'influence de leurs habitudes, il avait fini par adopter certaines d'entre elles.

Il n'avait pas d'ennemis, et cependant, quand il se promenait à travers l'île sans son fusil, il cachait un revolver dans sa ceinture... On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Aux premiers temps de son séjour à la tour, comme les nécessités de son installation l'obligeaient à se rendre à la ville, il avait conservé son costume habituel. Mais, insensiblement, il s'accoutuma à ne plus porter de cravate; puis, ce fut le faux col qu'il abandonna; enfin, il renonça aux bottines. Pour chasser, il préférait la blouse et le pantalon de panne des paysans. A la pêche, il s'habitua à marcher les pieds nus dans des espadrilles, à travers les varechs et les rochers.

Le feutre de don Jaime était maintenant identique à celui de tous les _atlóts_ de San José et se différenciait par quelques détails de ceux des villages voisins. C'était là, aux yeux de Margalida, un honneur pour sa paroisse.

Margalida! Febrer se plaisait à causer avec elle, ravi de l'étonnement que ses récits de voyages, et ses plaisanteries débitées d'un air grave, éveillaient dans cette âme ingénue.

Ce jour-là, il l'attendait. Elle allait lui apporter son dîner d'un moment à l'autre. Il y avait bien une demi-heure déjà qu'une colonne de fumée, mince et ténue, flottait au-dessus de la cheminée de Can Mallorquí.

Jaime voyait, en imagination, la fille de Pép préparant les aliments, allant et venant, près du foyer, suivie du regard par sa mère, qui n'osait pas mettre la main aux mets destinés au señor.

Tout à l'heure, il allait voir apparaître la jeune fille, portant au bras le panier où se trouvait le repas. Elle arriverait avec son large chapeau de paille garni de longs rubans qui préservait des rayons brûlants sa figure, si miraculeusement blanche que le soleil l'avait à peine dorée comme un ivoire ancien.

Quelqu'un remua sous la treille, se dirigeant vers la tour. C'était Margalida!... Non, ce n'était pas elle. C'était son frère, Pepét, qui était à la ville d'Iviça depuis un mois, Pepét qui se préparait à être séminariste et auquel les gens du pays avaient donné, pour ce motif, le surnom de _Capellanét_.

II

--_Bon diá tanguí!_ Ayez un bon jour!

Pepét étendit une serviette sur un côté de la table et y déposa deux assiettes couvertes, plus une bouteille de vin de treille qui avait la couleur et la transparence du rubis.

Puis il s'assit sur le sol, prenant ses genoux entre ses bras et demeura immobile. La nacre lumineuse de ses dents brillait dans le sourire de son visage brun. Ses yeux malins se fixaient sur Jaime avec une expression de chien fidèle et gai.

--Comment, tu n'es donc pas à Iviça pour être curé? demanda celui-ci tout en commençant son repas.

Le jeune garçon hocha la tête.

--Si, monsieur, j'étais à la ville d'Iviça pour ce que vous dites. Mon père m'avait confié à un professeur du séminaire. Vous ne savez peut-être pas où se trouve le séminaire, don Jaime?

Le petit paysan parlait de cet établissement comme d'un lieu de tortures redoutable: il n'y avait ni arbres, ni air, ni liberté. La vie n'était pas possible dans cette prison.

En y pensant, le Capellanét devenait subitement grave. Le joyeux sourire qui éclairait sa figure au teint olivâtre, s'effaçait. Ah! quel mois il avait passé là!

Le maître trompait la monotonie des vacances en essayant--à l'aide de son éloquence... et d'une férule--d'initier ce petit paysan aux beautés des lettres latines. Il désirait faire de lui un petit prodige pour la rentrée des classes, et multipliait les coups en conséquence. La veille, le Capellanét avait reçu quelques coups d'étrivière qui avaient mis sa patience à bout. Le frapper, lui! Ah! si ce n'avait pas été un prêtre!... Il s'était échappé et avait fait à pied le chemin jusqu'à Can Mallorquí, mais avant de partir, pour se venger, il avait déchiré plusieurs livres auxquels le maître tenait beaucoup, renversé l'encrier sur la table et tracé sur les murs de vilaines inscriptions...

La soirée avait été fertile en émotions, à Can Mallorquí. Pép avait accueilli son fils à coups de bâton. Fou de rage, il voulait le tuer; Margalida et sa mère avaient dû s'interposer entre eux.

Le sourire de l'atlót avait reparu. C'est avec orgueil qu'il parlait de la bastonnade reçue «sans qu'on pût lui arracher un cri». C'était son père qui le frappait et un père peut châtier ses enfants, parce qu'il les aime; mais qu'un autre vînt essayer de le battre!... Il se condamnerait à mort, sûrement...

A ces mots, il se redressait, avec la belliqueuse pétulance d'une race habituée à voir le sang couler et à se faire justice par ses propres moyens.

Pép parlait de ramener son fils au séminaire, mais l'adolescent ne croyait pas cette menace sérieuse. Non, il n'y retournerait pas, même si son père voulait l'y conduire, attaché comme un sac au

flanc d'un âne. Il fuirait plutôt dans la montagne ou sur l'îlot du Vedrá, où il vivrait en compagnie des chèvres sauvages.

Le maître de Can Mallorquí avait disposé de l'avenir de ses enfants, avec cette énergie du paysan qui n'admet nul obstacle à sa volonté, quand il croit avoir raison.

Margalida se marierait avec un laboureur auquel iraient les terres et la maison. Pepét serait curé, ce qui à la fois honorerait et enrichirait la famille.

Jaime s'amusait des protestations du jeune garçon contre sa destinée. Il n'y avait dans toute l'île d'autre centre d'enseignement que le séminaire; les paysans et les pêcheurs qui ambitionnaient pour leurs fils une condition meilleure ne pouvaient les envoyer que là.

Ah! les prêtres d'Iviça! Nombre d'entre eux, au temps de leurs études, avaient maintes fois pris part aux cours d'amour et joué du couteau et du pistolet. Petit-fils de corsaires et de soldats, ils gardaient, sous la soutane, l'arrogance et la farouche énergie de leurs aïeux. Ils n'étaient pas impies, d'ailleurs la simplicité de leurs pensées ne leur permettait pas un tel luxe, mais ils n'étaient pas non plus dévots ni austères. Ils aimaient la vie avec toutes ses douceurs et se sentaient attirés par le danger qu'ils affrontaient avec un enthousiasme hérité de leurs ancêtres. La petite île était une fabrique de prêtres courageux ayant le goût de l'aventure. Ceux d'entre eux qui restaient en Espagne, finissaient par être aumôniers dans les régiments. Les autres, plus entreprenants, s'embarquaient pour l'Amérique du Sud--aussitôt qu'ils avaient dit leur première messe. Ils y faisaient fortune, et leur grande ambition était de retourner dans leur île chérie où ils revenaient

tous, au bout de peu d'années, avec l'intention de vivre tranquillement dans leurs terres. Mais le démon de la vie moderne les avait mordus au coeur. Ils finissaient par s'ennuyer dans cette modeste existence insulaire, traditionnelle et routinière. Ils se souvenaient des villes jeunes et prospères du nouveau continent et, finalement, ils vendaient leurs biens ou les offraient à leurs familles, et se rembarquaient pour ne plus revenir.

Pép s'indignait de l'entêtement de son fils qui s'obstinait à vouloir rester paysan. Il parlait de le tuer comme s'il le voyait sur une route de perdition. Il comptait les fils d'amis qui étaient partis pour le Nouveau Monde, revêtus de la soutane. Le fils de Treufóch avait envoyé d'Amérique près de six mille douros. Un autre qui était missionnaire chez les Indiens, avait acheté à Iviça, un vaste domaine que son père cultivait. Et ce vaurien de Pepét, plus intelligent que tous les autres, se refuserait à suivre d'aussi beaux exemples!... Il y avait de quoi le tuer!

La veille au soir, en un moment de calme, tandis que Pép, le bras las d'avoir frappé, se reposait dans la cuisine, avec cette mine attristée d'un père qui vient d'être obligé de sévir, l'atlót, tout en se frottant les côtes, avait proposé un arrangement.

Eh bien! c'était chose entendue. Il serait curé. Il obéirait à son père. Mais, avant, il voulait être un homme; il désirait se joindre aux garçons de son âge et de sa paroisse pour faire de la musique en leur compagnie, danser le dimanche, se mêler aux festeigs, avoir une fiancée et surtout porter un couteau dans sa ceinture!

Ce dernier point lui tenait particulièrement au coeur. C'était vraiment là ce qu'il désirait le plus ardemment. Si Pép lui faisait

cadeau du couteau du grand-père, il passerait par tout ce qu'on voudrait.

--Le couteau du grand-père! implorait l'enfant. Le couteau de l'_aguelo_!

Pour le couteau de l'_aguelo_, il consentait à être curé et même, s'il le fallait, il irait vivre solitaire, de l'aumône qu'on voudrait bien lui faire, comme les ermites qui habitent le sanctuaire de Cubells au bord de la mer. Au souvenir de cette arme vénérable, les yeux du Capellanét fulguraient d'admiration; il la décrivait à Febrer en termes chaleureux. Un bijou! une antique lame d'acier, aiguisée et brunie. On pouvait percer une monnaie d'un coup de sa pointe, et, quand elle était dans la main de son aïeul, il fallait voir!... C'est que le grand-père était un rude homme! Lui, ne l'avait pas connu, mais il en parlait tout de même avec admiration, et le médiocre respect que lui inspirait son bonhomme de père n'était rien auprès de la vénération dont il entourait cette glorieuse mémoire.

Bientôt, poussé par son désir, il s'enhardit à solliciter la protection de don Jaime. Si le señor voulait l'aider!... Il suffirait qu'il demandât pour lui, une fois seulement, le fameux couteau, pour que son père le lui remit à l'instant.

Febrer accueillit cette requête avec bienveillance.

--Tu auras ce couteau, mon petit ami. Et si ton père refuse de te le donner, moi je t'en achèterai un, la prochaine fois que j'irai à la ville.

Cette certitude enthousiasma le Capellanét. Il était indispensable qu'il fût armé pour pouvoir se mêler aux hommes. Bientôt

sa maison ne serait-elle pas visitée par les plus courageux garçons de l'île? Margalida était une femme maintenant, et le festeig allait commencer. Pép avait été pressenti à ce sujet par les jeunes gens. On l'avait prié de fixer les jours et les heures où pourraient venir les prétendants.

--Ah! Margalida! dit Febrer surpris, Margalida va avoir des amoureux!...

Ce qu'il avait vu dans tant de maisons de l'île lui paraissait absurde à Can Mallorquí. Il avait oublié que la fille de Pép était en âge d'être mariée. Mais, en vérité, cette enfant, cette poupée blanche et gracieuse, pouvait-elle plaire aux hommes?

Après quelques instants de réflexion, il n'était plus du même avis. Margalida lui apparaissait tout autre. C'était une femme, en effet. La transformation lui causait une sorte de malaise moral. Il lui semblait qu'il venait de perdre quelque chose. Mais il se résignait devant la réalité.

--Et... combien sont-ils? demanda-t-il d'une voix sourde.

Pepét agita une main tout en levant les yeux à la voûte de la tour. Combien? On ne le savait pas encore de façon certaine. Au moins trente. Ça allait être un festeig dont on parlerait dans toute l'île. Et encore, y avait-il beaucoup d'atlóts qui, tout en dévorant Margalida des yeux, n'osaient pas prendre part à la veillée, se sachant vaincus à l'avance.

Il y avait peu de filles comme Margalida, dans l'île. Elle était belle, gaie et apportait avec elle un bon morceau de pain, car Pép racontait partout qu'il donnerait Can Mallorquí à son gendre, quand il mourrait. Et lui, le fils, il pourrait bien crever avec sa

soutane sur le dos, de l'autre côté de la mer, sans voir d'autres atlótas que les Indiennes. Ah! malheur!

Mais l'indignation du Capellanét durait peu. Il s'enthousiasmait à la pensée de voir accourir chez lui, deux fois par semaine, les nombreux garçons qui allaient courtiser sa soeur. Il se réjouissait en songeant à ces intrépides gars dont il allait faire la connaissance. Ils le traiteraient tous comme un camarade puisqu'il était le frère de Margalida. Mais, de ces futurs amis, celui qui flattait le plus son amour-propre, c'était Pierre, surnommé le _Ferrer_ parce qu'il était forgeron. C'était un homme d'une trentaine d'années dont on parlait beaucoup dans la paroisse de San José.

Le Capellanét l'admirait infiniment, parce qu'il le considérait comme un grand artiste. En effet, quand le _Ferrer_ se décidait à travailler, il fabriquait les plus beaux pistolets que l'on eût jamais vus dans les campagnes d'Iviça. Pepét énumérait ses travaux les plus fameux. D'Espagne on lui envoyait de vieux canons ayant appartenu à des armes maintenant hors d'usage--il est à remarquer que tout ce qui portait les marques de l'ancienneté inspirait un respect particulier au jeune atlót--et le Ferrer les reforgeait, les limait, les montait à nouveau, d'une manière à lui, sculptant les crosses avec une barbare, mais très personnelle fantaisie, y ajoutant une profusion d'ornements en argent incrusté. Une arme sortie de ses mains pouvait être chargée jusqu'à la gueule sans qu'il y eût à craindre qu'elle éclatât.

Mais l'admiration de Pepét pour le Ferrer était due à une autre circonstance. Pour la révéler à Jaime, il baissa la voix, et, sur un ton plein de mystère et de respect, il dit:

--Le Ferrer est un _vérro_.

Un _vérro_? Jaime, pendant quelques minutes, demeura pensif, essayant de coordonner ses connaissances sur les moeurs de l'île. Un geste expressif du Capellanét vint en aide à sa mémoire. Un vérro est un homme dont le courage n'a plus besoin d'être prouvé, un homme qui a déjà envoyé _ad patres_ un ou plusieurs individus, pour prouver la justesse de son tir et la sûreté de sa main.

Voici à peine six mois que le Ferrer avait de nouveau débarqué à Iviça après avoir passé huit années dans un bagne d'Espagne. On l'avait condamné à quatorze ans de travaux forcés, mais il avait été gracié d'une partie de sa peine. A son retour dans le pays, il avait été reçu en triomphe. Pensez donc! Un enfant de San José qui revient d'un aussi héroïque exil!

Le Capellanét éprouvait pour le vérro un grand respect. Il décrivait les particularités de sa personne avec la prolixité des gens enthousiastes d'un héros.

--Il n'est ni grand, ni fort comme vous; à peine vous arriverait-il à l'oreille, disait-il à Jaime, mais il est très agile. Personne ne peut lui tenir tête au bal. Il a rapporté de son long séjour au bagne un teint pâle, un teint de nonne cloîtrée. Il vit à la montagne dans une petite maison qui touche au bois de pins, à côté des charbonniers qui fournissent sa forge de combustible. Ah! il ne l'allume pas tous les jours, sa forge! Le Ferrer a la prétention d'être un artiste. Il ne travaille que lorsqu'il doit réparer un fusil ou fabriquer ces beaux pistolets qui font l'admiration de tous.

Le Capellanét ajoutait d'un ton confidentiel, qu'il désirait voir le vérro entrer dans sa famille. Ah! si Margalida pouvait le choi-

sir! Peut-être que grâce à leur future parenté, il se déciderait à lui faire cadeau d'un de ces bijoux si enviés; qu'en pensait don Jaime?

Il plaidait pour l'ex-forçat comme si celui-ci faisait déjà partie des siens.

Il vivait si mal, le pauvre! Pensez donc! Seul à la forge, sans autre compagnie que celle d'une vieille parente, toujours vêtue de noir, qui tirait le soufflet pendant qu'il battait le fer rouge! Sa maison n'était qu'un antre obscur, enfumé et maussade au milieu des pinèdes. Comme l'arrivée de Margalida éclairerait tout cela! Et puis, si elle vivait à la forge, il comptait bien obtenir de la générosité de son beau-frère, un couteau aussi affilé que celui de l'_aguelo_, si Pép continuait injustement à lui refuser ce glorieux héritage.

Le souvenir de son père parut jeter une ombre sur les espérances du jeune garçon. Il entrevoyait qu'il serait difficile que le maître de Can Mallorquí acceptât pour gendre le Ferrer. Cependant le vieux fermier ne pouvait rien dire de mal du vérro. Il regardait même sa réputation comme un honneur pour le village. Mais le Ferrer était un artisan peu entendu en agriculture, et quoique tous les Ivicins se montrassent également habiles à cultiver la terre, à jeter un filet dans la mer, ou à faire la contrebande, enfin à exercer une foule de petits métiers, Pép voulait pour sa fille un véritable laboureur, habitué durant toute sa vie à manier la charrue. Dans son cerveau dur et quelque peu vide, quand une idée germait, elle s'y enracinait si profondément qu'il n'y avait ni ouragan, ni cataclysme qui pût l'en arracher. Pepét serait prêtre et courrait le monde. Quant à Margalida, elle épouserait un culti-

vateur qui agrandirait le domaine de Can Mallorquí après en avoir hérité.

Le Capellanét s'inquiétait fort de savoir quel serait le préféré de Margalida. Ah! ils auraient du fil à retordre, les concurrents, ayant à lutter avec un homme comme le Ferrer. Même si sa soeur montrait ses préférences pour un autre, l'élu aurait maille à partir avec le brave des braves qui saurait bien se débarrasser de lui. On allait voir de grandes choses! On parlait déjà partout du festeig de Margalida. Dans toutes les maisons du district il en était question. Bientôt toute l'île s'en occuperait. Et Pepét souriait avec une joie féroce, comme un petit sauvage qui s'apprête à voir le sang couler.

Il avait une vive admiration pour Margalida, lui reconnaissant une autorité supérieure à celle de son père, d'autant plus que le respect qu'il avait pour elle n'était pas basé sur la crainte des coups. C'est elle qui dirigeait toutes choses dans la maison; chacun lui obéissait. La mère marchait à sa suite, comme une servante, n'osant rien faire sans la consulter. Pép, si absolu dans ses idées, s'arrêtait avant de prendre une résolution, se grattait le front avec un geste de doute et murmurait: «Il faudra, pour cela, consulter l'atlóta...»

Et le Capellanét lui-même, qui avait pourtant hérité de l'obstination paternelle, abandonnait souvent ses projets de protestation, sur une parole de la jeune fille, sur un conseil insinué avec un sourire par sa voix douce.

--Elle sait tout, je vous assure, don Jaime! disait l'enfant, convaincu. J'ignore si elle est jolie. Par ici, on dit qu'elle l'est: à moi, elle ne me plaît pas. J'aime mieux celles qui sont de mon

âge, plus gaies, plus vives... Malheureusement, elles ne peuvent encore admettre le festeig!...

Il recommençait à vanter les mérites de sa soeur, énumérant ses talents et insistant avec un certain respect sur son habileté de chanteuse.

--Connaissez-vous le Cantó, don Jaime? C'est un atlót, faible de poitrine, qui ne peut travailler et qui passe ses journées, étendu à l'ombre des arbres, frappant en cadence sur un tambourin et balbutiant des vers... C'est un agneau blanc, une poule plutôt, avec une peau et des yeux de femme, incapable de se mesurer avec personne. Eh bien, celui-là aussi veut faire sa cour à Margalida!

Mais le Capellanét jurait de lui crever son tambourin sur la tête avant de l'accepter pour beau-frère. Il se refusait à contracter alliance avec un homme qui ne fût pas un héros... En revanche, pour tirer des chansons de sa tête, et les chanter, en y intercalant des cris de paon, personne n'égalait le Cantó. Il fallait être juste et Pepét reconnaissait bien son mérite. C'était une gloire pour la paroisse, autant que le valeureux Ferrer. Cependant, même avec ce compositeur réputé, Margalida pouvait brillamment lutter quand, par les soirées d'été, sous la treille de la métairie ou aux bals du dimanche, poussée par ses compagnes et toute rougissante, elle se décidait à s'asseoir au centre du cercle d'auditeurs et, le tambourin sur un genou, les yeux cachés sous un foulard, elle répondait, par une romance, entièrement improvisée, à ce qu'avait chanté, avant elle, le poète.

Si le Cantó chantait, un dimanche, de longs couplets contre les femmes, montrant combien elles sont fausses, et combien elles

coûtent cher à leurs maris avec leur amour des chiffons, Margalida lui répondait, le dimanche suivant, par un chant deux fois plus long, dans lequel étaient critiqués la vanité et l'égoïsme des hommes. Et les atlótas reprenaient ses vers en choeur, et témoignaient de leur enthousiasme par des gloussements de joie, reconnaissant à l'improvisatrice la gloire de les avoir vengées.

--Pepét!... Atlót!

Comme un pur cristal, une voix de femme résonna au loin, rompant le profond silence des premières heures de l'après-midi, silence chargé de vibrations de chaleur et de lumière. En répétant son appel, la voix devenait de plus en plus forte, comme si elle se rapprochait de la tour.

Pepét abandonna sa pose de jeune animal au repos; libérant ses jambes prisonnières de ses bras, il se leva d'un bond... C'était Margalida qui l'appelait. Son père devait le réclamer pour quelque travail.

Jaime le retint par le bras.

--Laisse-la venir, dit-il en souriant. Fais le sourd pour qu'elle crie.

Le Capellanét sourit à son tour en montrant ses dents blanches dans son visage de bronze. Il était enchanté de cette innocente complicité et il voulut immédiatement la mettre à profit en parlant au señor avec une hardiesse toute familière.

«C'était vrai? don Jaime demanderait pour lui au _siño_ Pép... le couteau de l'_aguelo_?»... Ah! ce couteau, il y pensait toujours.

--Oui, tu l'auras, dit Febrer. Et si ton père ne te le donne pas, je te promets que je t'achèterai le plus beau que je trouverai à la ville d'Iviça.

Le garçon se frotta les mains, et ses yeux lancèrent des éclairs de joie sauvage.

--C'est uniquement pour que tu sois un homme, comme les autres, ajouta Jaime, mais défense de t'en servir, hein! Que ce ne soit qu'un ornement; rien de plus.

Pepét, avide de voir son désir se réaliser au plus vite, répondit par d'énergiques signes de tête.

--Oui, un ornement, rien de plus...

Mais ses yeux se voilèrent d'un doute cruel... Un ornement! Mais si quelqu'un l'offensait, que devait faire un homme ayant un toi compagnon?

--Pepét!... Pepét... Atlót!...

Cette fois, la voix cristalline résonnait à plusieurs reprises, au pied même de la tour. Febrer espérait bien l'entendre de plus près et voir apparaître, d'abord la tête de Margalida, puis enfin toute sa personne à la porte d'entrée. Mais il attendit longtemps en vain. La voix maintenant se faisait plus pressante, avec de gentils tremblements d'impatience.

Jaime se pencha au dehors et vit, immobile au bas de l'escalier, la jeune fille qui, dans son ample jupe bleue, paraissait plus menue, plus fragile. Sous les bords très amples de ce chapeau, pareil à une auréole, le fin visage se détachait, d'une pâleur rosée, où semblaient trembler les deux perles noires de ses yeux.

--Salut, Fleur-d'Amandier! dit Febrer, d'une voix mal assurée, mais avec un sourire.

Fleur-d'Amandier! En entendant ces mots dans la bouche du señor, la jeune fille sentit ses joues se couvrir de rougeur. Quoi! don Jaime connaissait ce surnom?... Était-il possible qu'un monsieur grave comme lui, fit attention à de tels enfantillages?

Margalida avait baissé la tête; dans son trouble, elle jouait avec les pointes de son tablier, saisie de cet émoi qu'éprouve toute fille d'Ève, qui, pour la première fois, se rend compte qu'elle est femme et s'entend adresser une déclaration d'amour.

III

Le dimanche suivant, dès le matin, Febrer descendit au village. C'était l'un des derniers jours de l'été. Les métairies, d'une blancheur éblouissante, reflétaient, comme des miroirs, le feu d'un soleil africain. Dans l'air bourdonnaient des essaims d'insectes. Des figuiers bas et ronds, appuyés sur leurs tuteurs et formant des toits de verdure, tombaient les figues ouvertes par la chaleur et éclatant sur le sol comme d'énormes gouttes de sucre pourpre. De chaque côté du chemin, les nopals érigeaient leurs haies d'épines. Entre leurs racines poudreuses, des lézards, peureux et ivres de soleil, glissaient, mobiles émeraudes.

A travers les colonnades torses des oliviers, on apercevait au loin, sur tous les sentiers, des groupes de paysans se dirigeant vers le bourg. Les atlótas marchaient devant. A côté d'elles cheminaient les prétendants, escorte fidèle et tenace, échangeant des

regards hostiles et se disputant la plus légère marque de préférence, car plusieurs d'entre eux faisaient à la fois le siège de la même jeune fille. Les parents fermaient la marche. C'étaient, pour la plupart, des travailleurs vieillis avant l'âge par les fatigues et les privations de la vie des champs, humbles bêtes de somme soumises et résignées, pauvres hères, à la peau noire, aux membres secs comme des sarments. Dans la torpeur de leurs pensées, ils ne se souvenaient des années où ils jouaient un rôle dans les feisteigs que comme d'un printemps lointain.

Quand Febrer parvint au village, il se dirigea tout droit à l'église. Autour d'elle se groupaient six ou huit maisons, y compris la mairie, l'école et le cabaret. Elle dressait sa masse, superbe et puissante, symbole du lien qui unissait toute la population, éparse par monts et par vaux, à plusieurs kilomètres à la ronde.

Jaime, après avoir ôté son chapeau, épongé son front moite, se réfugia sous les arcades d'un petit cloître précédant l'église.

Il demeura longtemps à regarder les paysans arrivant par groupes et se hâtant aux derniers appels de la cloche qui sonnait au haut de la tour. Par la porte entr'ouverte arrivait jusqu'à lui un épais relent de respirations ardentes, de sueurs et de vêtements d'étoffe grossière. Il éprouvait de la sympathie pour tous ces braves gens quand il les rencontrait séparément, mais, dès qu'ils étaient réunis en foule, ils lui inspiraient une insurmontable aversion, et il évitait le plus possible leur contact.

Cependant, la solitude de son logis lui faisait sentir le besoin de voir du monde. En outre le dimanche était pour lui un jour monotone, fastidieux, interminable. Il ne pouvait aller en mer, faute de batelier, le père Ventolera chantant l'office, et les cam-

pagnes solitaires avec leurs maisonnettes fermées, lui donnaient l'impression d'un cimetière.

Avec un regard de curiosité et un léger salut, les familles retardataires défilaient devant Febrer. Tout le monde le connaissait dans le district. Quand les paysans le rencontraient seul dans la campagne, ils lui ouvraient volontiers la porte de leur maison, mais leur affabilité n'allait pas plus loin, et ils semblaient incapables de se rapprocher de lui spontanément. C'était un étranger, et, qui pis est, un Majorquin. Sa qualité de señor inspirait une mystérieuse défiance à ces rustres qui ne parvenaient point à s'expliquer pourquoi ce citadin s'obstinait à rester dans sa tour isolée.

Dans l'église, s'éleva un long murmure, comme si mille respirations, longtemps contenues, s'exhalaient enfin dans un soupir de satisfaction. Puis des pas, des salutations échangées à voix basse, des heurts de chaises, des grincements de bancs, des traînements de pieds indiquèrent la fin de l'office. Et la porte fut obstruée parce que tout le monde voulait sortir à la fois.

Les femmes sortaient en groupes: les vieilles vêtues de noir; les jeunes, fières de montrer leurs beaux atours. Les hommes s'arrêtaient un instant devant la porte, pour remettre sur leur tête tondue, sauf une couronne de longues boucles sur le front, le foulard qu'ils portaient sous le chapeau, ornement qui rappelait le capuchon de l'ancien haïck arabe autrefois en usage dans le pays, mais qui ne se montrait plus maintenant que dans les circonstances extraordinaires.

Les vieux tiraient de leur poche une pipe rustique, fabriquée de leurs propres mains, et la remplissaient de tabac de _póla_,

herbe à l'odeur âcre qui se cultive dans l'île. Les jeunes gens, prenant de fières attitudes, passaient, les mains dans leur ceinture, la tête haute, devant les femmes et les atlótas aimées qui feignaient l'indifférence, tout en les regardant du coin de l'oeil.

Peu à peu, la foule se dispersait:

--_Bon día!... Bon día!..._

La famille de Pép vint saluer Febrer qui l'accompagna jusqu'à Can Mallorquí.

Pepét, le _bimbau_ aux lèvres, ouvrait la marche. L'instrument rythmait ses pas avec un bourdonnement de grosse mouche. De temps en temps le jeune homme s'arrêtait pour lancer une pierre aux oiseaux ou aux lézards qui montraient leur tête fine dans les interstices des pierres. Margalida marchait auprès de sa mère, muette et distraite, ses immenses yeux fixés dans le vague, des yeux superbes de ruminant qui se posaient de tous côtés sans voir et sans refléter la moindre pensée. Elle ne paraissait pas se douter que le señor, l'hôte respecté de la tour, cheminait derrière elle. Pép, également absorbé, révélait ses pensées par des mots brefs qu'il adressait à Jaime, comme s'il éprouvait la nécessité de lui faire partager ses idées.

Febrer déjeuna à Can Mallorquí afin d'éviter aux enfants de Pép l'ascension de la tour. On s'assit autour d'une petite table basse, devant une grande casserole de riz, et bientôt les convives se mirent à causer gaiement.

Le Capellanét, oubliant tout à fait sa vie de séminariste et osant affronter les regards sévères de son père, parla du bal qui aurait lieu l'après-midi. Margalida songeait aux regards langou-

reux du Cantó et à l'orgueilleuse attitude qu'avait prise le Ferrer quand elle était passée devant les atlóts en entrant à l'église. La mère se contentait de soupirer:

--Ah! mon Dieu!... Ah! mon Dieu!...

Elle n'en disait jamais plus long, d'ailleurs, et accompagnait, de cette même exclamation, sa pensée confuse, dans la joie comme dans la douleur.

Pép avait souvent caressé la grosse jarre remplie du vin rosé, que lui fournissait sa treille. Son visage olivâtre prit de la couleur, et il s'endormit sur un banc, lança des ronflements sonores, tandis que, sans être effarouchées par le bruit, les mouches et les guêpes voltigeaient autour de sa bouche.

Febrer regagna sa tour. Margalida et son frère faisaient à peine attention à son départ. Les premiers, ils avaient quitté la table, afin de parler plus librement du bal de l'après-midi, avec cette gaieté de la jeunesse que gêne la présence d'une personne grave.

Arrivé chez lui, Jaime s'étendit sur sa paillasse et s'efforça de dormir. Il était triste; il se rendait compte de son isolement et en souffrait. Oh! l'effroyable ennui du dimanche! Où aller? que faire? Tout en s'abandonnant à ces tristes pensées, il finit par s'endormir. Il ne se réveilla que lorsque le soleil commençait à descendre lentement derrière la ligne des îlots, au milieu d'une buée d'or pâle faisant paraître l'azur de la mer plus intense et plus profond.

Quand il redescendit à Can Mallorquí, il trouva la métairie fermée. Personne! Les abois du chien familier ne saluèrent même

point ses pas, comme à l'accoutumée. Le vigilant animal avait quitté la place qu'il occupait d'ordinaire sous le porche, pour accompagner la famille à la fête.

«Ils sont tous au bal, pensa Febrer. Si je descendais aussi au village?...»

Il demeura longtemps perplexe. Qu'irait-il faire, là-bas?

Ce genre de distractions ne lui plaisait guère, car sa qualité d'étranger semblait paralyser la gaieté des paysans et leur imposer une certaine contrainte.

A la fin, il se décida à gagner le village. Il avait peur de la solitude. Plutôt que de passer ainsi le reste de la soirée, tout seul, il préférait supporter la conversation lente et monotone de gens simples... une conversation _rafraîchissante_, comme il disait, qui ne le forçait pas à réfléchir et laissait sa pensée dans une quiétude presque animale.

Arrivé près de San José, il aperçut le drapeau espagnol flottant sur le toit de la mairie, et bientôt parvinrent à ses oreilles les battements secs des baguettes sur les tambourins, ainsi que le son pastoral de la flûte de roseau et le claquement sonore des castagnettes.

Le bal avait lieu en face de l'église. Jeunes filles et jeunes gens, debout, se groupaient auprès des musiciens qui étaient assis sur des sièges bas. Jaime alla se placer à côté de Pép, au milieu d'un groupe de vieux paysans.

Avec un respect silencieux, ceux-ci s'écartèrent pour laisser passer le señor de la tour, puis, après avoir tiré quelques bouffées de leurs pipes, bourrées de tabac de _póla_, ils renouèrent leur

conversation interrompue et devisèrent des rigueurs probables du prochain hiver et de l'espoir que donnait la récolte des amandes.

Le tambourin, la flûte, et les castagnettes continuaient de résonner, mais nul couple ne s'aventurait au milieu de la place.

Les atlóts semblaient indécis. Ils se consultaient du regard, comme si chacun d'eux eût redouté d'ouvrir le bal. D'ailleurs, l'arrivée imprévue du Majorquin intimidait beaucoup les danseuses.

Jaime sentit qu'on lui touchait le bras. C'était le Capellanét qui lui désignait quelqu'un du doigt et qui, se penchant mystérieusement vers son oreille, lui disait:

--Celui que vous voyez là-bas... c'est Pierre, dit le Ferrer, le fameux vérro.

L'homme qu'il montrait était jeune, d'une taille au-dessous de la moyenne; cependant son attitude était arrogante et prétentieuse. Les atlóts se groupaient autour du héros.

Le Cantó lui parlait en souriant, et lui, l'écoutait avec une gravité protectrice, tout en lançant de temps en temps un jet de salive, satisfait quand ce jet parvenait à une grande distance.

Soudain le Capellanét bondit au milieu de la place en agitant son chapeau.

«Eh quoi! allait-on passer ainsi tout l'après-midi à écouter la musique sans danser?»

Il courut vers les jeunes filles, saisit par les mains la plus grande et l'entraînant:

--Toi!... lui dit-il.

C'était suffisant comme invitation. Plus le geste était rude, plus il semblait marquer de tendresse et mériter de reconnaissance.

Le hardi garçon resta, d'abord en face de sa compagne, une fille bien plantée, mais laide, aux mains rudes, aux cheveux huileux, à la peau noire, qui le dépassait de la tête; puis il alla vers les musiciens et protesta violemment:

«Non, non; pas de Longue; il voulait danser la Courte.»

La Longue et la Courte étaient les deux uniques danses du pays. Febrer n'avait jamais pu parvenir à les distinguer. La différence ne consistait que dans le rythme, mais l'air et les mouvements semblaient identiques.

La jeune fille, un bras courbé en forme d'anse et l'autre pendant le long de sa jupe, commença à tourner sur ses espadrilles. Son rôle se bornait là; elle n'avait pas autre chose à faire. Elle baissait les yeux, pinçait les lèvres, c'était de rigueur, avec un air de dédain pudique, comme si elle eût dansé contre son gré. Et elle tournait, tournait, traçant sur le sol de grands huit.

Le vrai danseur, c'était le jeune homme. Cette danse traditionnelle, probablement inventée par les premiers habitants de l'île, rudes pirates de l'époque héroïque, symbolisait et mimait l'éternelle histoire: la poursuite et la chasse de la femme. Elle, froide et insensible, tournait avec le détachement, l'indifférence asexuelle d'une vertu inébranlable, fuyant les sauts et les contorsions de l'homme et lui présentant le dos avec dédain, tandis que celui-ci devait, au contraire, se placer constamment devant les yeux de la

rebelle, en se portant à sa rencontre, pour la forcer à le voir et à l'admirer. C'était une suite de mouvements frénétiques comme dans les danses guerrières des tribus africaines.

La fille ne rougissait pas, ne transpirait pas. Froidement, elle continuait son mouvement giratoire, sans jamais l'accélérer, tandis que le danseur, pris de vertige dans sa vitesse folle, la figure congestionnée, haletait et se retirait, tout tremblant de fatigue, au bout de quelques minutes. Chaque atlóta pouvait ainsi danser sans effort avec plusieurs jeunes gens de suite, et les laisser fourbus. C'était le triomphe de la passivité féminine qui sourit devant la jactance prétentieuse du sexe ennemi, sachant bien qu'il finira par s'humilier devant elle.

L'initiative du premier couple parut entraîner les autres. En un instant, tout l'espace resté libre fut envahi. Sous les jupes lourdes aux plis multiples et rigides, s'agitaient les petits pieds, chaussés de blanches espadrilles ou de fins souliers jaunes.

Les hommes saisissaient rudement celles qu'ils avaient choisies. «Toi!» s'écriaient-ils et aussitôt ils les entraînaient violemment. Quelques atlóts qui s'étaient laissé devancer, demeuraient immobiles, surveillant leurs camarades. Quand ils en voyaient un donner des signes de fatigue, ils le tiraient rudement par le bras, et l'éloignaient de la danseuse, en criant: «Laisse-moi là!» Et, sans autre explication, il prenait sa place, sautant autour de la fille avec une ardeur toute fraîche, sans que celle-ci, continuant à pirouetter, les yeux baissés, la lèvre dédaigneuse, parût remarquer ce brusque changement.

Pour la première fois, Jaime vit Margalida prendre part à la danse. Jusque-là elle était restée cachée parmi ses compagnes.

La jolie Fleur-d'Amandier! Il la trouvait plus belle encore, quand il la comparait à ses amies, hâlées par le soleil et les travaux des champs. Sa peau blanche douce comme une fleur, ses yeux humides et brillants, sa sveltesse et jusqu'à la finesse satinée de ses mains, la distinguaient, comme si elle était d'une race différente. En la contemplant, Jaime pensait que, dans un autre milieu, elle eût pu devenir une adorable créature. Il devinait en elle une infinie délicatesse qu'elle-même ne soupçonnait pas; mais, hélas! lorsqu'elle serait mariée, elle cultiverait la terre comme les autres; elle finirait par être semblable à toutes les autres paysannes, noueuses et tordues comme des troncs d'olivier.

Quelque chose d'extraordinaire vint le distraire de ses pensées. La flûte, le tambourin et les castagnettes continuaient à résonner, les danseurs à bondir, les atlótas à tournoyer, mais dans les yeux de tous on lisait l'inquiétude; les vieux suspendaient leurs conversations, en regardant du côté où les femmes étaient assises. Le Capellanét courait d'un couple à l'autre, parlant à l'oreille des danseurs. Ceux-ci quittaient la danse aussitôt, disparaissaient, puis revenaient au bout de quelques secondes, reprendre leur place autour des atlótas qui n'avaient pas cessé de tournoyer.

Pép esquissa un sourire en devinant ce qui se passait, et il dit à l'oreille de Febrer:

--Ce n'est rien; l'histoire de tous les bals! il y a du danger, et les atlóts ont été mettre en sûreté leurs _petites affaires_...

Ces _petites affaires_, c'étaient les pistolets et les couteaux que portaient les jeunes gens pour bien prouver qu'ils étaient citoyens d'Iviça. Pendant quelques instants, Jaime vit apparaître

des armes de dimensions extraordinaires; c'était merveille qu'elles pussent être dissimulées sur ces corps sveltes et nerveux. Les vieilles femmes les réclamaient, tendant leurs mains osseuses, désireuses de partager les risques des hommes, et leurs yeux agressifs brillaient de colère et d'ardeur héroïque: «Dans quels temps d'impiété maudite vivons-nous, se disaient-elles, pour que l'on moleste ainsi les gens et que l'on s'attaque à leurs antiques coutumes?» Et elles criaient: «Par ici! par ici!» Puis, saisissant ces joujoux meurtriers, elles les fourraient sous les plis innombrables de leur jupe et de leurs cotillons. Les jeunes femmes, de leur côté, se carraient sur leurs sièges, et écartaient les jambes pour offrir aux armes prohibées une cachette plus spacieuse. Toutes les femmes se lançaient des regards résolus et belliqueux. Qu'ils y viennent, ces bandits! Elles se laisseraient mettre en pièces plutôt que de bouger!

Febrer aperçut quelque chose de brillant sur un chemin qui menait à l'église. C'étaient des buffleteries, des fusils, et, au-dessus, les tricornes de deux gendarmes. Ils s'approchèrent lentement, convaincus sans doute qu'ils avaient été flairés de loin et arrivaient trop tard. Jaime était le seul qui les regardait; tous les autres, la tête baissée ou les yeux tournés du côté opposé, feignaient de ne pas les voir. Les musiciens faisaient de plus en plus de tapage, mais les couples un à un quittaient le bal. Les atlótas abandonnaient les jeunes gens pour aller se joindre au groupe des mamans.

--Bonsoir, messieurs!

A ce salut du plus âgé des deux gendarmes, le tambourin répondit en s'arrêtant court, tandis que la flûte lançait encore quelques notes nasillardes, comme une sorte de riposte ironique.

Quant aux paysans, quelques-uns à peine répliquèrent sèchement par un mot bref.

Il y eut ensuite un long silence, qui sembla gêner les deux policiers.

--Allons, continuez à vous amuser, dit le plus vieux. Nous ne voulons pas être des trouble-fête.

Il fit un signe aux musiciens, et ceux-ci attaquèrent un air endiablé; mais pas un des jeunes gens ne bougea. Ils demeuraient tous immobiles, l'air renfrogné, songeant à l'issue que pourrait avoir l'arrivée soudaine des gendarmes. Ceux-ci, au milieu du vacarme infernal que faisaient le tambourin, la flûte et les castagnettes, se mirent à passer lentement devant les atlóts, et à les examiner:

--Toi, joli garçon, disait avec une autorité paternelle le plus âgé, haut les mains!

Et celui qu'il désignait obéissait docilement, heureux d'être ainsi distingué; il levait ses bras, avançait son ventre, et se laissait fouiller, en regardant fièrement le groupe des jeunes filles.

Jaime s'aperçut vite que les gendarmes affectaient de ne pas remarquer la présence du vérro. Pép, s'approchant de Jaime, lui dit à l'oreille: «Ces gens à tricorne sont plus malins que le diable. En ne fouillant pas le Ferrer, ils lui font presque une offense.»

La perquisition suivait son cours, au son de la musique; enfin les gendarmes se lassèrent de ces recherches inutiles. Le plus vieux regarda malicieusement le groupe des femmes. La cachette ne devait pas être loin de là; mais ces maigres et sèches moricaudes, pouvait-on les forcer à quitter leurs places? Leurs regards

hostiles parlaient clairement. Il faudrait les en arracher de vive force, et après tout, c'étaient des dames.

--Messieurs, bonsoir!

Remettant leur fusil sur l'épaule, les gendarmes s'en allèrent... Dès que le danger fut loin, les instruments se turent; le Cantó s'empara du tambourin et s'assit dans l'espace libre, précédemment occupé par les danseurs. Tous les assistants formèrent un demi-cercle autour de lui. Les respectables commères avancèrent leurs tabourets de sparterie pour mieux entendre, car il allait chanter une de ces romances qu'il improvisait de toutes pièces; une relation coupée, suivant l'usage du pays, par une clameur tremblotante, une sorte de roulade douloureuse qui se prolongeait tant que le chanteur avait de l'air dans ses poumons.

De sa baguette, il frappa lentement le tambourin afin de donner une gravité mélancolique à son chant monotone et somnolent.

«Comment voulez-vous que je chante, ô mes amis, alors que j'ai le coeur déchiré?...»

La voix du _Cantó_ sanglotait doucement pour dire qu'une femme demeurait insensible à ses plaintes, et pour comparer le teint de cette femme à la transparence de la fleur d'amandier.

A ces mots, tout l'auditoire tourna les yeux vers Margalida qui demeurait impassible, sans qu'une timidité virginale fît rougir son visage. Elle était habituée à recevoir ces hommages d'une poésie fruste, qui étaient comme le prélude de toute déclaration d'amour.

Le Cantó continuait ses lamentations. Ses joues s'empourpraient sous l'effort qu'il faisait pour pousser un gloussement douloureux à la fin de chaque strophe. Son étroite poitrine se soulevait; ses pommettes s'enflammaient, son cou mince se gonflait et les veines d'azur pâle s'y dessinaient en relief.

Febrer éprouvait une véritable angoisse en écoutant cette voix dolente. Il lui semblait que la poitrine de l'improvisateur allait se déchirer, que sa gorge allait éclater... Mais les paysans accoutumés à ce chant, aussi exténuant que la danse qui l'avait précédé, ne prêtaient nulle attention à la fatigue du chanteur qu'ils ne se lassaient pas d'écouter.

Plusieurs atlóts, quittant la foule qui entourait le poète, parurent délibérer un instant et bientôt s'approchèrent du petit groupe composé d'hommes mûrs. Ils venaient chercher le _siño_ Pép, le maître de Can Mallorquí, pour lui parler d'une importante affaire. Ils affectaient de tourner le dos au Cantó, un pauvre diable qui n'était bon qu'à faire des chansons en l'honneur des jeunes filles.

Le plus hardi s'avança vers Pép.

--Nous voulons vous parler du festeig de Margalida. Rappelez-vous, _siño_ Pép, que vous nous avez promis d'autoriser, cette année, le festeigo de votre fille.

Le paysan les considéra un instant l'un après l'autre, comme s'il les comptait.

--Combien êtes-vous?

Celui qui avait pris la parole sourit:

--Ah! nous sommes nombreux!...

--Serez-vous vingt? demanda-t-il.

Les atlóts ne répondirent pas tout de suite. Ils calculèrent mentalement en murmurant les noms de quelques amis absents... Vingt?... Oh! plus que cela. On pouvait compter au moins sur trente.

Le paysan feignit de ressentir une grande indignation:

Trente! S'imaginaient-ils donc qu'il n'avait pas besoin de se reposer, le soir venu, et croyaient-ils qu'il allait veiller toute la nuit pour écouter leurs fadaises?

...Mais il se calma promptement, et se livra à des calculs compliqués, tandis qu'il répétait d'un air pensif: «Trente! trente!»

Sa décision fut impérieuse.

Il ne pouvait consacrer à la veillée d'amour plus d'une heure et demie. Puisqu'ils étaient trente, cela donnait droit à trois minutes par tête. Trois minutes, montre en main, pour parler à Margalida: pas une seconde de plus. Ces festeigs auraient lieu deux fois par semaine, le jeudi et le samedi.

--Et de la tenue! Je ne permettrai ni les altercations ni les querelles.

Les atlóts l'écoutaient d'un air humble que démentait certain pli ironique de la lèvre.

Le traité fut conclu. Le jeudi suivant aurait lieu la première veillée à Can Mallorquí.

Febrer, qui avait écouté cette conversation, regarda le vérro, qui se tenait à l'écart comme si sa grandeur ne lui permettait point de descendre jusqu'à discuter les détails de cet arrangement de famille.

Quand les jeunes garçons se furent éloignés pour se réunir à leurs compagnons, et discuter avec eux sur l'ordre dans lequel devraient à la veillée se succéder les prétendants, le Cantó acheva brusquement son élégiaque poésie, en lançant un dernier gloussement, d'une voix douloureuse qui sembla déchirer sa pauvre gorge. Il essuya la sueur de ses tempes, et porta les mains à sa poitrine avec une expression d'angoisse, tandis que ses joues se couvraient d'une rougeur violacée.

Les atlótas, avec la solidarité de leur sexe, félicitaient Margalida, lui pressaient les mains, la poussaient en lui demandant de chanter à son tour pour répondre à ce qu'avait imaginé le Cantó sur la fausseté des femmes.

--Non, non, je ne veux pas! je ne veux pas! protestait Fleur-d'Amandier se débattant entre les bras de ses compagnes.

Et sa résistance était si évidemment sincère qu'à la fin les mamans intervinrent et prirent sa défense.

--Laissez-la donc, cette petite! Margalida est venue pour se divertir et non pour servir d'amusement aux autres. Croyez-vous donc que ce soit si facile de tirer soudain de sa tête une réponse en vers?

Le tambourinaire avait repris son instrument des mains du Cantó et frappait dessus avec la baguette. La flûte, en des

gammes rapides, imitait un rire clair de fillettes, avant d'attaquer la mélodie berceuse au rythme africain...

Allons, que le bal continue!

Les musiciens jouèrent l'air qui leur parut le plus de circonstance. La foule des curieux recula, et de nouveau, au centre de la place, on vit bondir les blanches espadrilles et tournoyer les plis raides des jupes bleues ou vertes.

Poussé par cette irrésistible attraction que provoque une antipathie spontanée, Jaime ne cessait de regarder le Ferrer. Le vérro demeurait silencieux et distrait parmi ses admirateurs qui faisaient cercle autour de lui. Ses yeux durs, fixés sur Margalida, ne semblaient voir qu'elle, comme s'il voulait la fasciner de ce regard qui effrayait les hommes.

Jaime sentit se réveiller en lui l'humeur batailleuse du camorriste qu'il avait été dans sa jeunesse. Il haïssait le vérro; il regardait comme une vague offense personnelle la terreur respectueuse que ce fanfaron inspirait à tous. Ne se trouvait-il donc pas un homme capable de gifler ce repris de justice?

Le Ferrer, pour la première fois de la journée, prenait part à la danse.

Tout de suite ses bonds furent salués par un murmure flatteur. Chacun lui témoignait son admiration avec cette lâcheté collective de la foule qui a peur.

Le vérro, se voyant applaudi, exagérait les attitudes imprévues, les contorsions bizarres. Il poursuivait Margalida, l'enveloppant dans le réseau compliqué de ses mouvements, tandis

qu'elle virait, légère et rapide, les yeux baissés pour éviter de rencontrer le regard de ce redoutable galant.

L'heure passait et l'étrange danseur ne semblait point se lasser. Plusieurs couples avaient déjà quitté le bal. Chacune des danseuses avait plusieurs fois changé de cavalier, et le Ferrer continuait son violent exercice sans quitter son air impassible et dédaigneux.

Non sans l'envier, Jaime reconnaissait l'étonnante vigueur du terrible forgeron.

Soudain il l'aperçut occupé à chercher quelque chose dans sa ceinture et, sans arrêter ses évolutions, pencher une main vers la terre.

Un nuage de fumée se répandit autour de lui. Entre les blancs flocons on vit briller deux éclairs pâlis par la lumière du soleil, puis retentirent deux fortes détonations.

Les femmes, prises de peur, se précipitèrent les unes contre les autres en poussant des cris aigus. Les hommes, un instant surpris et indécis, applaudirent bientôt violemment et firent entendre d'enthousiastes clameurs d'approbation.

--Bravo!

Le Ferrer avait déchargé son pistolet aux pieds de sa danseuse: suprême galanterie des hommes forts et vaillants; hommage dont toute atlóta de l'île devait se montrer fière.

Et Margalida, bien femme déjà, continua son joli pas fuyant et provocant, sans se montrer le moins du monde effrayée par le bruit de la poudre, en digne fille d'Iviça. Elle fixa sur le Ferrer un

regard de gratitude pour le récompenser de sa bravoure. Il venait, en effet, de lancer un défi à l'autorité, car les gendarmes ne devaient pas être loin.

Jaime était le seul que ne parût point avoir enthousiasmé cette prouesse galante du vérro.

Maudit forçat!... Jaime ne savait pas au juste pourquoi il était furieux; mais il y avait quelque chose d'inévitable. Ce drôle, c'était lui qui le frapperait!

VI

L'hiver était arrivé. La mer battait avec fureur la chaîne d'îlots et de récifs qui, entre Iviça et Formentera, forme une sorte de muraille coupée par des brèches, où s'engagent des chénaux étroits. Les vagues s'y précipitaient avec de furieux remous, sous le ciel, généralement chargé de nuages.

Le Vedrá semblait plus énorme, plus imposant, comme si, dans l'air assombri par la tempête, la pointe de sa cime conique se dressait plus haut. Les flots s'engouffraient dans ses grottes avec un terrible fracas de canonnade. Les chèvres sauvages qui d'ordinaire bondissaient sur ses hauts plateaux, poussaient des bêlements de terreur, quand grondait le tonnerre, et elles couraient se réfugier dans les cavernes, masquées par les branches de genévrier.

Febrer pêchait souvent en compagnie du père Ventolera, malgré le mauvais temps. Le vieux marin connaissait bien la mer et savait quand on pouvait sans danger faire une bonne pêche.

D'autres fois, les pluies d'hiver obligeaient Febrer à rester dans sa tour. Par ces tristes journées, sa résignation l'abandonnait. Serait-il condamné à toujours végéter ainsi? N'avait-il pas commis une lourde erreur en venant s'enfermer dans ce coin perdu? Sans doute, l'île était fort belle; elle lui était apparue comme un riant asile, durant les premiers mois, quand le soleil brillait, que les arbres étaient verts et que les coutumes des Ivicins exerçaient sur lui la séduction de la nouveauté. Mais la mauvaise saison était venue, la solitude lui était intolérable et les moeurs des paysans lui paraissaient barbares. Il lui fallait fuir ce milieu; mais où aller?... Comment s'évader?... Il était pauvre. Toute sa fortune consistait en quelques douzaines de douros apportés de Majorque, capital qu'il conservait intact, grâce à Pép qui s'obstinait à refuser toute espèce de rémunération.

Cependant ses longues réflexions l'amenaient à se résigner à son sort. Il essaierait de ne plus penser, de ne plus aspirer à rien. En outre, cette sorte de vague espoir en des jours meilleurs qui n'abandonne jamais le coeur de l'homme, lui faisait escompter la possibilité d'une chance inespérée, d'un hasard extraordinaire qui arriverait à son heure pour l'arracher à cette situation. En attendant, comme la solitude lui était lourde!...

Pép et les siens constituaient maintenant son unique famille, mais sans qu'ils s'en rendissent compte et, obéissant peut-être à un instinct obscur, ils s'éloignaient imperceptiblement de lui, chaque jour. Jaime se confinait dans sa réclusion et eux l'oubliaient de plus en plus.

Depuis quelque temps, Margalida ne venait plus à la tour. Elle semblait éviter tous les prétextes pour s'y rendre, éludant même les autres occasions de rencontre avec Febrer. Elle était devenue

tout autre. On eût dit qu'elle commençait une nouvelle existence. Le rire joyeux et confiant de son adolescence s'était mué en un sourire réservé, le sourire de la femme qui connaît les embûches du chemin et s'avance d'un pas prudent et mesuré.

Depuis que les jeunes gens venaient lui dire leur tendresse deux fois par semaine, selon le rite du traditionnel festeig, elle paraissait s'être rendu compte de grands périls qu'elle ne soupçonnait pas jusque-là.

Cette galante coutume qui semblait fort naturelle aux insulaires, avait le don d'exaspérer Febrer. Il ne pouvait s'empêcher de la considérer comme une bravade et une atteinte portée à ses droits. Il regardait presque comme une insulte à sa personne l'invasion de Can Mallorquí par ces atlóts bravaches et amoureux. Il avait jusqu'alors considéré un peu la métairie comme sa propre maison, mais maintenant que tous ces intrus y étaient bien accueillis, il n'y retournerait que le plus rarement possible.

Inconsciemment, il était aussi blessé dans son orgueil en constatant qu'il n'était plus, comme aux premiers jours, l'unique préoccupation de la famille. Pép et sa femme voyaient, certes, toujours en lui le maître, le señor. Margalida, ainsi que son frère, le vénérait comme un puissant personnage venu de pays lointains, parce qu'Iviça est assurément le lieu le plus agréable du monde, mais cependant ils n'étaient plus, comme naguère, exclusivement occupés de lui. Les visites de tous ces jeunes gens et les modifications qu'elles avaient apportées dans les habitudes de la maison, faisaient que l'on avait moins de prévenances pour Jaime. Ils étaient tous inquiets de l'avenir. Quel était celui qui mériterait de devenir le mari de Margalida?...

Durant les nuits d'hiver, Febrer, enfermé dans sa chambre circulaire, regardait obstinément une petite lumière qui brillait au loin dans la campagne. C'était la lampe de Can Mallorquí. Même les soirs où il n'y avait pas de veillée d'amour et où la famille devait être seule auprès du foyer, il s'obstinait à rester dans son isolement. Non, il ne descendrait pas.

Où étaient les belles soirées d'été durant lesquelles on se réunissait sous la treille couvrant le seuil de Can Mallorquí? Jusqu'à une heure avancée de la nuit, Febrer, assis sur le banc de pierre, en compagnie de toute la famille à laquelle était venu se joindre Ventolera, contemplaient avec eux le scintillement des étoiles dans l'obscurité du ciel.

Margalida chantait de vieux refrains du pays, d'une voix enfantine, plus fraîche et plus suave aux oreilles de Jaime que la brise qui peuplait de légers murmures le grand calme nocturne. Pép, avec des airs d'intrépide explorateur, narrait ses aventures sur la terre ferme durant les années où, soldat, il avait servi le roi dans ces contrées lointaines, et presque fantastiques, qu'étaient la Catalogne et la province de Valence.

Le chien blotti à ses pieds semblait écouter les récits du maître, qu'il contemplait inlassablement de ses larges prunelles d'or. Souvent, le fidèle animal se redressait lentement, en faisant entendre des grognements hostiles: c'est que quelqu'un passait non loin de l'habitation...

Douces veillées! Febrer en avait la nostalgie. Cependant, il n'y assisterait plus, désormais. Il évitait maintenant de descendre, le soir, à Can Mallorquí, craignant de troubler, par son insolite présence, les conversations de la famille sur l'avenir de Margalida.

C'était surtout les soirs de festeig que Jaime sentait plus que jamais le poids de son isolement. Sans s'expliquer ce qui l'y attirait, il restait sur le seuil de sa porte et regardait attentivement du côté de la métairie. La petite lumière brillait toujours du même éclat, l'aspect des choses n'avait point changé, et pourtant il s'imaginait entendre, dans le silence vespéral, des bruits nouveaux, l'éclat de chansons, la voix claire de Margalida. L'odieux Ferrer était là-bas, certainement, et aussi ce pauvre diable de Cantó ainsi que tous ces rustres atlóts avec leur costume grotesque. Comment avait-il pu se plaire parmi ces campagnards?

Le lendemain, quand le Capellanét venait apporter à la tour le repas de midi, Jaime l'accablait de questions sur ce qui s'était passé au cours de la soirée précédente.

En écoutant les réponses du gamin, il croyait voir la famille soupant en hâte afin d'être prête pour le début de la cérémonie. Margalida décrochait du plafond la lourde jupe de fête et, après s'en être parée, elle croisait sur sa poitrine, un foulard rouge et vert, en posait un autre, plus petit, sur ses cheveux et nouait d'un large ruban l'extrémité de sa longue tresse. Puis, elle passait à son cou les chaînes d'or que sa mère venait de lui céder et allait s'asseoir sur le châle d'hiver qui recouvrait de ses plis une des chaises de la cuisine.

Le père bourrait sa pipe de tabac de _póta_; dans un coin, la mère tressait des corbeilles de jonc, tandis que le Capellanét se tenait à la porte, sous la treille, où se groupaient en silence les atlóts venus pour faire leur cour.

Après s'être rapidement mis d'accord sur l'ordre qu'ils devaient suivre, à tour de rôle, pour converser avec la jeune fille, les

rivaux se dirigeaient vers la cuisine; en hiver, il faisait trop froid pour que la veillée d'amour eût lieu sous la treille.

L'un d'eux frappait à la porte.

--Qui que vous soyez, entrez! criait gravement Pép, comme s'il recevait un visiteur inattendu.

Ils entraient comme un troupeau docile et saluaient la famille:

--_Bona nít! Bona nít!_

Puis, ils prenaient place sur des bancs, comme des enfants à l'école, ou restaient debout, tenant leurs yeux fixés sur l'atlóta. Auprès de celle-ci se trouvait une chaise vide, où prenait place un des prétendants qui, à voix basse, parlait à la jeune fille durant trois minutes, sous les regards hostiles de ses rivaux. S'il prolongeait un peu l'entretien, ceux-ci lançaient à mi-voix des protestations menaçantes.

Il se retirait alors et un autre atlót venait prendre sa place.

Le Capellanét se divertissait fort de ces étranges scènes et trouvait que la ténacité agressive des prétendants constituait un motif d'orgueil pour Margalida et sa famille; mais ils avaient beau faire, aucun d'eux n'avait encore pris l'avantage sur les autres. Depuis deux mois, Margalida avait répondu à chacun avec le même sourire, une égale bonne humeur. Elle les avait écoutés l'un après l'autre, sans marquer nulle préférence, et les mots qu'elle leur adressait les troublaient tous également. Pepét jugeait sa soeur très habile. Le dimanche, pour se rendre à la messe, Margalida marchait devant ses parents, entourée de toute sa cour. «Une véritable armée, affirmait Pepét. Don Jaime devait

les avoir rencontrés plusieurs fois.» Les amies de Margalida, en la voyant ainsi escortée comme une reine, pâlissaient d'envie.

Les soupirants faisaient assaut de prévenances et d'esprit, s'efforçant de lui arracher un mot, un signe de particulière faveur. Mais elle, fidèle à sa manière, leur répondait à tous avec une surprenante discrétion, un tact parfait, tâchant de prévenir ainsi les querelles meurtrières qui pouvaient éclater soudain parmi ces jeunes gens belliqueux, armés et peu patients.

--Et le Ferrer? disait don Jaime au Capellanét.

Maudit vérro! Son nom sortait difficilement de ses lèvres, quoiqu'il y pensât depuis longtemps.

Le garçon secouait la tête négativement. Le Ferrer n'avançait pas plus que ses rivaux dans l'estime de Margalida, et le Capellanét ne semblait pas le regretter outre mesure.

Son admiration pour le vérro s'était quelque peu refroidie. D'ordinaire, l'amour éveille le courage chez les hommes, aussi tous les atlóts qui courtisaient Margalida avaient-ils soudain cessé de craindre le terrible vérro depuis qu'il était devenu leur rival. Ils s'enhardissaient même jusqu'à railler sa redoutable personne.

Un soir, il s'était présenté avec une guitare, se proposant de retenir l'attention de la jeune fille au détriment des ses autres prétendants. Quand son tour arriva, il s'assit auprès de Margalida, accorda son instrument et commença d'entonner des chansons de la terre ferme apprises au bagne de Valence. Avant de pincer les premiers accords, il avait tiré de sa ceinture un pistolet à deux coups et l'avait posé, tout armé, sur sa cuisse, prêt à faire feu sur le premier qui se permettrait de l'interrompre. Un silence

absolu accueillit cette forfanterie et les visages demeurèrent impassibles.

Le vérro chanta tant qu'il en eut envie, gardant son pistolet à sa portée, d'un air triomphant. Mais à la sortie, tandis que les atlóts se dispersaient dans l'obscurité de la campagne endormie, en faisant entendre les sifflements d'ironiques adieux, deux pierres, lancées d'un main sûre, étaient venues abattre le fanfaron sur le sol et, durant plusieurs soirs, il avait cessé de venir faire sa cour, pour ne pas montrer sa tête entourée de bandages.

Il n'avait même pas cherché à connaître son agresseur. C'est que ses rivaux étaient nombreux et, à leur nombre, il convenait d'ajouter leurs pères, leurs oncles, leurs frères, c'est-à-dire un bon quart des habitants de l'île, toujours prêts, pour l'honneur de la famille, à prendre part à un acte de vengeance.

--Je me figure, disait Pepét, que le Ferrer n'est pas aussi brave qu'on le croit. Et vous, qu'en pensez-vous, don Jaime?

Quand la veillée touchait à sa fin et que Margalida avait causé avec tous les prétendants, le père qui dormait dans un coin, faisait entendre un bâillement sonore.

--Neuf heures et demie!... Au lit! disait-il. _Bona nit!_

Et sur cette invitation, tous les atlóts quittaient la maison; on entendait bientôt leurs pas et leurs clameurs se perdre dans la nuit.

En parlant de ces réunions aux cours desquelles il se trouvait dans un milieu de compagnons braves et bien armés, Pepét se reprenait à soupirer en songeant au fameux couteau, objet de sa

convoitise. Quand donc Jaime se déciderait-il à parler au père, pour le persuader de remettre à son fils ce joyau de la famille?

Puisque le señor tardait tant à faire cette demande, il devait au moins se souvenir de sa promesse et lui faire cadeau d'un autre couteau.

Que pouvait faire un homme sans un compagnon comme celui-là? où pouvait-il se présenter?

--Patience! répondit Febrer. Un de ces jours j'irai à la ville et tu auras ton couteau.

Un matin, il s'achemina vers la capitale de l'île, désireux d'avoir sous les yeux un spectacle nouveau, de changer d'air et de varier ses impressions, après ce séjour parmi des rustres. Iviça lui fit l'effet d'une grande ville, à lui qui avait parcouru toute l'Europe. Il se dirigea vers un magasin où il acheta, pour Pepét, le plus grand, le plus lourd des couteaux à cran d'arrêt; une arme de dimensions extravagantes, bien capable de lui faire oublier celle de son illustre grand-père.

A midi, Febrer, las de ses allées et venues sans objet à travers le quartier des marins et les petites rues grimpantes de l'antique forteresse royale, pénétra dans l'unique hôtel de la ville. Il y rencontra les clients ordinaires. Dans la salle à manger, il aperçut quelques militaires, jeunes lieutenants du bataillon de chasseurs qui tenait garnison dans l'île.

Le seul désir de tous ces officiers, l'unique but de leur existence était d'obtenir une permission afin d'aller passer quelques jours à Majorque on sur le continent, loin de cette île vertueuse et

hostile, où les jeunes hommes étrangers n'étaient admis que comme maris.

Le manque de femmes! ces malheureux garçons n'avaient point d'autre sujet de conversation. Et Febrer, assis à la grande table d'hôte, approuvait en silence leur colère et leurs lamentations. Il se sentait comme eux accablé d'ennui et de dégoût; il lui semblait qu'il était enfermé, lui aussi, dans une prison où il était soumis aux plus cruelles privations. Maintenant la capitale de l'île lui paraissait une ville d'une désespérante monotonie, avec ses demoiselles cloîtrées comme des nonnes, dans une austérité revêche. La campagne valait mieux; il voyait en elle une terre de liberté, où, dans l'ingénuité de leur âme, les femmes s'abandonnaient à leur tendresse naturelle, simplement retenues par l'instinct de défense que leur avaient légué les moeurs primitives.

Il quitta la ville l'après-midi. Rien ne restait en lui de l'optimisme du matin. Il s'apercevait que les rues de la marine étaient nauséabondes; un relent infect s'échappait des maisons. Dans le ruisseau grouillaient des essaims d'insectes qui s'élançaient hors des flaques quand résonnaient les pas d'un promeneur.

Le souvenir des collines qui avoisinaient sa tour, parfumées de plantes sauvages auxquelles se mêlait l'âcre senteur de la mer, avaient pour son esprit charmé la douceur souriante d'une idylle.

La charrette d'un paysan le ramena jusqu'à San José. Là, il quitta le fruste véhicule et entreprit, à pied, l'escalade de la montagne, en passant à travers les bois de pins courbés par les tempêtes. Le ciel était chargé de nuages, l'atmosphère lourde et brûlante.

Près de la cabane d'un charbonnier, Jaime aperçut deux femmes qui se hâtaient à travers la pinède. C'était Margalida et sa mère. Elles revenaient des Cubells, l'ermitage situé sur un sommet de la côte, près d'une source qui vivifiait ces pentes abruptes et faisait croître en abondance orangers et palmiers à l'abri des rochers.

Jaime rejoignit les deux femmes et il aperçut alors, surgissant des buissons, son ami Pepét qui marchait hors du sentier, une pierre à la main, pourchassant un oiseau de mer dont les cris aigus avaient dénoncé la présence.

Ils s'acheminèrent ensemble vers Can Mallorquí et bientôt, sans savoir comment, Febrer et Margalida ayant accéléré le pas, se trouvèrent en avant, tandis que la fermière les suivait péniblement, appuyée à l'épaule de son fils.

La pauvre femme était visiblement souffrante, atteinte d'un mal incertain qui faisait hausser les épaules au médecin, lors de ses rares visites, mais qui excitait l'imagination des guérisseuses. Elle venait avec sa fille de faire un voeu à la Vierge de Cubells, et elles avaient laissé allumés sur l'autel deux cierges achetés à la ville.

Tandis que Margalida parlait des souffrances de sa mère, elle était animée par l'inconscient égoïsme de sa jeunesse triomphante et robuste. Dans l'agitation de la marche, ses joues se coloraient et ses yeux brillants décelaient une sorte d'impatience. C'était en effet jour de festeig. Il fallait se hâter d'arriver à Can Mallorquí pour préparer le dîner de la famille.

Febrer, tout en marchant à ses côtés, admirait la jeune fille. Il s'étonnait du manque de perspicacité dont il avait fait preuve

jusque-là en ne considérant Margalida que comme une insignifiante fillette, comme un être sans sexe. Elle était femme, et femme accomplie!

Il se rappelait avec dédain ces demoiselles de la ville pour lesquelles soupiraient les militaires claquemurés dans l'hôtel. Eh quoi! cette délicieuse créature allait devenir la proie d'un de ces paysans au teint sombre, qui la contraindrait au dur travail de la terre, comme une bête de somme?

--Margalida! murmura-t-il, comme s'il allait prononcer des paroles importantes. Margalida!

Mais il n'en dit pas davantage. En lui, l'ancien viveur se réveillait. Le parfum de jeunesse et de pureté qu'exhalait cette femme en fleur faisait renaître ses instincts de libertinage. En fin connaisseur, il savourait, plus avec l'imagination qu'avec les sens, l'arôme de la chair virginale et fraîche.

Et cependant, chose étrange, en vérité! il éprouva soudain une insurmontable timidité qui l'empêchait de parler... Et puis, n'était-il pas indigne de lui, de son rang social, de parler d'amour à cette fille des champs qu'il avait connue toute gamine et qui le vénérait comme s'il était son père?

--Margalida!... Margalida!

Après ces appels qui éveillaient la curiosité de la fillette, tandis qu'elle levait doucement sur Febrer ses beaux yeux interrogateurs, celui-ci se décida à parler. Il lui demanda tout d'abord des nouvelles de ses prétendants. S'était-elle décidée pour l'un d'eux? Quel serait l'heureux élu? Le Ferrer?... le Cantó?

Elle baissa de nouveau ses paupières aux longs cils et, dans son trouble, saisit une des pointes de son tablier qu'elle porta à sa poitrine. Confuse, toute bouleversée, elle répondit d'une voix chevrotante comme celle d'un enfant. Elle n'avait pas envie de se marier. Ni avec le Cantó, ni avec le Ferrer, ni avec aucun autre. Elle avait accepté les veillées d'amour parce que c'était l'usage; qu'il en était ainsi pour toutes les jeunes filles de son âge. Et puis (et en disant cela, elle rougit) cette cour lui causait la petite satisfaction de faire enrager ses amies, qui étaient jalouses en constatant le grand nombre de ses prétendants. Elle ne pouvait se défendre d'un mouvement de gratitude envers les atlóts qui venaient la voir, de si loin, à Can Mallorquí... Mais de là à les aimer, à les épouser...

Elle avait ralenti le pas, en parlant. Sa mère et son frère les rattrapèrent, puis les devancèrent bientôt et, quand ils se trouvèrent seuls, dans le sentier, ils s'arrêtèrent, inconsciemment.

--Margalida!... Fleur-d'Amandier!...

Au diable la timidité! Febrer retrouvait maintenant son audace d'homme à bonnes fortunes. Que signifiaient ses intempestifs scrupules devant une paysanne, presque une enfant!...

Il reprit son accent résolu et, mettant dans la fixité passionnée de ses regards une évidente intention de fascination, il approcha sa bouche tout près de l'oreille de la fillette, comme pour la caresser par le doux murmure de ses paroles.

Et lui? Que pensait de lui Margalida? S'il se présentait un jour à Pép, en lui disant qu'il voulait épouser sa fille?...

--Vous? s'exclama la jeune fille, vous, don Jaime? Sans timidité, cette fois, elle le fixa de ses sombres prunelles... et se mit à rire. Ah! le señor avait pris l'habitude de se moquer d'elle et de dire d'invraisemblables plaisanteries. Son père contait toujours que les Febrer étaient en apparence sérieux comme des juges, mais en réalité toujours d'humeur plaisante... Don Jaime voulait encore rire à ses dépens, comme naguère quand il lui parlait de la statue de terre cuite qu'il conservait là-haut, dans la tour, cette belle fiancée qui l'avait attendu pendant plus de mille ans.

Mais, en rencontrant le regard de Febrer, en voyant son visage pâli, crispé par l'émotion... elle pâlit, elle aussi... C'était un autre homme; elle découvrait en lui un don Jaime qu'elle ne soupçonnait pas.

Appuyée au tronc frêle d'un jeune eucalyptus qui bordait le sentier et dont les feuilles avaient pris les teintes rouillées de l'automne, Margalida se tenait sur la défensive. Elle eut assez d'empire sur elle-même pour sourire cependant d'un sourire un peu forcé, tout en feignant de croire encore à une plaisanterie.

--Non, Margalida, répliqua Febrer avec énergie. Je parle sérieusement. Dis-moi, Margalida, si j'étais un de tes prétendants, et si je me présentais au festeig, que répondrais-tu?

Elle se blottissait contre l'arbuste comme pour échapper aux yeux ardents qui l'enveloppaient toute. Son instinctif mouvement de recul fit se courber le tronc flexible, et une pluie de feuilles dorées, pareilles à des fragments d'ambre, tomba sur elle, s'emmêla à sa tresse, s'éparpilla sur ses vêtements. Exsangue, les dents serrées, les lèvres pâles, elle murmurait d'une voix éteinte des mots inarticulés que l'on entendait à peine, tel un léger soupir.

Ses yeux agrandis, humides, avaient cette expression angoissée des humbles d'esprit qui pensent beaucoup de choses, mais se sentent incapables de les exprimer.

Lui!... l'héritier des Febrer!... un grand seigneur... il épouserait une paysanne?... Était-il fou?

--Non, Margalida, je ne suis point un grand seigneur; je ne suis qu'un malheureux. Tu es plus riche que moi. Je ne vis que de la générosité de ton père... Pép désire pour toi un mari qui fasse valoir ses terres... Veux-tu que ce soit moi, Margalida? Veux-tu m'aimer, Fleur-d'Amandier?

Elle baissait la tête, cherchant à fuir le regard brûlant qui pesait sur elle. Puis elle essaya de traduire sa pensée en phrases hachées, incohérentes... Voyons, c'était une folie; cela ne pouvait être. Comment le señor pouvait-il prononcer de telles paroles?... Il rêvait, certainement.

Mais elle sentit tout à coup sa main frôlée par une légère caresse. C'était la main de Febrer qui saisissait doucement la sienne. Elle osa le regarder une fois encore et tressaillit en lui voyant une physionomie qu'elle ne lui connaissait pas. Elle eut alors la sensation d'un grand danger, avec le frisson nerveux qui le signale.

--Est-ce que tu me trouves trop vieux pour toi? murmurait à son oreille une voix suppliante. Crois-tu ne pouvoir jamais m'aimer?...

La voix se faisait de plus en plus douce et tendre... mais, dans ce visage pâle, ces yeux qui semblaient la pénétrer, l'effrayaient. Ils étaient pareils au regard des hommes qui vont commettre un

meurtre. Elle voulut parler, protester contre les dernières paroles qu'il avait prononcées. D'un mouvement tendre et craintif de ses sombres prunelles, elle fit comprendre à Jaime qu'il se méprenait. Il lui apparaissait comme un être d'essence supérieure pareil aux saints dont la beauté s'accroît avec les années. Voilà ce qu'elle eût voulu dire, mais la crainte, le trouble l'empêchaient de parler... Violemment émue, elle arracha sa main à l'étreinte caressante, et poussée par cette force nerveuse qui tient du prodige, s'enfuit, comme si sa vie était en danger:

--Jésus!... Jésus!...

Puis elle se mit à courir et disparut à un détour du sentier. Jaime ne la suivit pas. Il demeura immobile dans le bois solitaire, insensible à tout ce qui l'entourait, pareil à ces héros de légende qui sont enchaînés par un charme. Bientôt, comme s'il s'éveillait, il passa la main sur son front, essayant de coordonner ses idées. Il était pris d'une sorte de remords, quand il songeait à l'audace de son langage, à l'effroi de Margalida, à la fuite affolée qui avait terminé leur entretien. Quelle conduite absurde que la sienne! C'était le résultat de sa visite à la ville. Ce retour à la vie civilisée, cette conversation des jeunes officiers, qui ne pensaient qu'à la femme, avaient bouleversé son calme de solitaire, en réveillant ses passions d'autrefois... Mais non! il ne se repentait pas de ce qu'il avait fait. Ce qui importait, c'était que Margalida connût ce qu'il avait vaguement pensé dans l'isolement de sa tour, sans pouvoir jusqu'ici donner à ses désirs une forme précise.

Il continua sa route à pas lents, pour ne pas rejoindre la famille de Can Mallorquí. Margalida était allée retrouver les siens. Du haut d'une colline, Febrer les vit qui suivaient déjà la vallée dans la direction de la métairie.

Il passa devant sa tour, sans s'arrêter, et marcha vers la mer. Il alla s'asseoir à l'extrémité d'une roche gigantesque, dont la base avait été minée par l'assaut incessant des vagues, et qui, presque détachée de la côte abrupte, surplombait, menaçante, la mer et les écueils. Le fatalisme qui faisait le fond de son caractère l'avait poussé à choisir cette place. Plût à Dieu que se produisit à cet instant la catastrophe attendue, et que son corps, entraîné dans l'effroyable chute, disparût au fond de la mer, enseveli sous cette masse aussi haute que la pyramide d'un Pharaon!...

Le soleil couchant, avant de se cacher, brilla tout à coup dans une déchirure des nuages. Son disque sanglant jeta sur la mer immense des lueurs d'incendie. Les vapeurs noires de l'horizon se bordèrent d'écarlate. L'écume des vagues rougit, et, pendant quelques instants, la côte sembla envahie d'un courant de lave en fusion.

Sous la splendeur de cette lumière, qui annonçait la tempête, Jaime contemplait à ses pieds le va-et-vient des flots, qui se précipitaient avec fracas dans les cavités de la roche, et mugissaient en se tordant furieusement dans les ruelles tortueuses creusées entre les écueils. Au fond de cette masse verdâtre que l'illumination du couchant semait d'irisations opalines, on distinguait, accrochée aux rochers, toute une flore étrange. Des forêts minuscules aux frondaisons visqueuses, où s'agitaient des bêtes aux formes fantastiques, les unes rampantes et agiles, les autres engourdies et sédentaires, recouvertes de dures carapaces, grises ou rougeâtres, hérissées d'armes défensives, de tenailles, de lances ou de cornes, toutes se pourchassant, les fortes s'acharnant sur les faibles qui passaient comme de blanches vapeurs, en faisant briller dans la rapidité de leur fuite, leur transparence de cristal.

Dans cette majestueuse solitude, Febrer se sentait bien petit. Il ne croyait plus à son importance d'être humain, et il ne se jugeait pas supérieur à ces petits monstres qui s'agitaient parmi les végétaux de l'abîme sous-marin...

Le spectacle imposant de la mer, cruelle et implacable dans ses colères, accablait Jaime, éveillant tout un monde d'idées, peut-être nouvelles pour lui, mais qu'il accueillait comme de vagues réminiscences d'une vie antérieure, comme des pensées qu'il aurait eues déjà, il ne savait où ni quand.

Un sentiment de respect pénétrait tout son être et lui faisait oublier tout ce qui venait de se passer, en le plongeant dans une religieuse admiration devant l'éternelle beauté de la mer. «La mer! Les organismes mystérieux qui la peuplent, se disait-il, vivent aussi, comme les habitants de la terre, soumis à la tyrannie de l'ambiance, se reproduisant à travers les siècles, comme s'ils étaient éternellement une même créature. Là aussi les morts commandent. Les forts poursuivent les faibles et sont, à leur tour, dévorés par d'autres, plus puissants encore, comme le furent leurs plus anciens prédécesseurs dans les eaux encore tièdes du globe en formation. Tout est semblable, tout se répète à travers les âges. L'animal de combat cuirassé de pourpre sombre, armé de griffes recourbées et de pinces de torture, implacable guerrier des vertes cavernes sous-marines, n'a jamais pu s'unir au poisson gracieux, faible et rapide, qui agite sa somptueuse tunique d'argent irisé, au milieu des ondes transparentes. Le destin du premier est de dévorer, d'être vainqueur; mais s'il est désarmé, si ses crocs formidables sont brisés, il doit s'abandonner à l'infortune sans protester, et mourir. Mieux vaut la mort que l'obligation de renier ses origines, de ne pas accepter la lourde fa-

talité de la naissance. Pour les êtres vraiment forts, il ne peut y avoir de satisfaction ni de vie hors de leur milieu, pas plus sur terre qu'au fond des eaux. Ils sont esclaves de leur propre grandeur. Et il en sera toujours ainsi. Les morts seuls gouvernent l'existence...»

Tandis que Febrer songeait à ces idées troublantes, le soleil s'était couché. La mer était devenue presque noire, et le ciel prenait des teintes plombées. Sur l'horizon brumeux, les éclairs serpentaient en lignes de feu, telles des couleuvres géantes. Jaime sentit, sur son visage et sur ses mains, l'humide baiser des premières gouttes de pluie. Un orage, qui probablement durerait toute la nuit, allait éclater. Cependant le solitaire ne bougea pas. Il demeurait assis sur l'extrême pointe du rocher, pris d'une sourde colère contre la fatalité, et se révoltant, avec toute la violence de son caractère, contre la tyrannie du passé.

Et pourquoi serions-nous ainsi les sujets des ancêtres? Pourquoi les morts commanderaient-ils? Pourquoi s'obstineraient-ils à assombrir notre ciel?

Soudain l'orage se déchaîna. Un éclair teinta la mer d'une lueur livide, tandis que le tonnerre retentissait avec fracas, répercuté de grotte en grotte et de sommet en sommet. En même temps il sembla à Febrer qu'une lumière resplendissante, qu'il voyait pour la première fois, venait tout à coup de ses rayons éblouissants, dissiper les brouillards qui jusque-là lui avaient caché la vérité. Jaime, comme si un homme nouveau était en lui, se moqua des pensées où il se complaisait tout à l'heure. Sans doute ces bêtes d'une organisation rudimentaire qu'il voyait se mouvoir entre les rochers, étaient asservies à l'influence du milieu où elles s'agitaient, faisant exactement ce qu'avaient fait avant eux et ce

que feraient à l'avenir les animaux de leur espèce. Mais l'homme, lui, n'était pas l'esclave de l'ambiant. Il pouvait le modifier à son gré. Il avait vaincu la nature, il l'avait soumise. Qu'importait à Jaime le milieu où il était né? Il s'en créerait un autre, s'il le voulait!

Febrer ne put poursuivre plus longtemps ses réflexions. La tempête faisait rage, maintenant, autour de lui. La pluie dégouttait à flots des bords de son chapeau et inondait son dos. La nuit s'était faite soudain. De toute la vitesse de ses jambes, il se dirigea vers la tour. Il courait maintenant avec la joie exubérante de celui qui, longtemps enfermé, sans pouvoir, faute d'espace, donner carrière à son activité, est enfin délivré! Il riait sans ralentir sa course, et, au milieu des éclairs, un doigt levé, il lançait son bras droit en avant et frappait de sa main gauche la partie saillante de son coude, geste de mépris, familier aux gens du peuple.

--Je ferai à ma tête! criait-il, se plaisant à entendre sa voix, bien qu'elle se perdit dans le fracas de la tempête. Ni les morts ni les vivants ne me commanderont à moi!... Voilà pour mes nobles ancêtres!... Voilà pour mes idées d'autrefois!... Voilà pour tous les Febrer!

Et il renouvelait son geste vulgaire, avec une gaieté de gavroche.

Tout à coup une lumière rouge l'enveloppa, tandis qu'au-dessus de sa tête le tonnerre éclatait. Ce fut comme un coup de canon; on eût dit que la côte rocheuse venait de se fendre du haut en bas dans un immense cataclysme. «La foudre doit être tombée tout près», dit Jaime. Sa pensée, absorbée par le souvenir des Fe-

brer, se porta alors sur le fameux commandeur don Priamo. Cette explosion formidable le fit songer aux combats héroïques de ce mécréant, qui se moquait de Dieu comme du diable, et ne connaissait d'autre loi que sa volonté. Celui-là, Jaime ne le reniait pas. Il l'adorait. C'était le rebelle, son véritable aïeul, le meilleur des Febrer!

En entrant dans la tour, il alluma une bougie, puis il s'enveloppa dans le burnous de laine grossière qui lui servait pour ses excursions nocturnes, et il prit un livre, pour se distraire de ses pensées, jusqu'au moment où Pepét lui monterait son souper.

L'orage semblait s'être concentré sur l'île. La pluie s'abattait sur les champs, qu'elle transformait en bourbiers. L'eau se précipitait le long des sentiers en pente, devenus des ravins d'où elle débordait. A la lueur rapide des éclairs, on voyait, comme dans un rêve, la mer noirâtre où bouillonnait l'écume, la campagne submergée, que des poissons de feu semblaient sillonner de toutes parts, et les arbres, brillant sous le ruissellement de leur feuillage...

Ce soir-là, dans la cuisine de Can Mallorquí, une foule d'espadrilles boueuses et de vêtements fumants montraient que, malgré l'orage, les prétendants étaient à leur poste. La veillée d'amour se prolongeait. Pép, d'un air paternel, avait permis aux atlóts d'attendre la fin de l'orage, une fois la séance galante terminée. Il avait pitié de ces jeunes gens forcés de cheminer sous la pluie. Lui aussi, il avait été prétendant comme eux. Ils pouvaient attendre; peut-être l'orage finirait-il vite; sinon, ils resteraient à la métairie; ils coucheraient où ils pourraient, dans la cuisine, sous le porche... Une nuit était bien vite passée!

Les jeunes gens, enchantés de cette aubaine, contemplaient Margalida, parée de son costume de fête, assise au centre de la pièce, à côté d'une chaise vide. Tous y avaient pris place déjà, à tour de rôle. Quelques-uns, les yeux enflammés de désir, auraient bien voulu récidiver, mais ils n'osaient.

Le Ferrer, désireux d'éclipser ses rivaux, pinçait de la guitare et chantait à mi-voix, accompagné par le roulement du tonnerre. Le Cantó, blotti dans un coin, méditait un nouveau poème. Quelques jeunes gens saluaient de plaisanteries la lueur des éclairs, filtrant par les fentes de la porte. Le Capellanét souriait, assis par terre, appuyant son menton sur ses deux mains.

Pép somnolait sur sa chaise basse, vaincu par la fatigue du jour. Sa femme poussait des soupirs et des exclamations de terreur chaque fois qu'un coup de tonnerre plus violent ébranlait la maison. Elle mêlait à ses gémissements des fragments d'oraisons murmurées en castillan, pour qu'elles fussent plus efficaces. «_Santa Barbera bendita, que en el cielo estás escrita..._»

Margalida, insensible aux regards de ses prétendants, semblait près de s'endormir sur son siège.

Soudain, deux coups furent frappés à la porte. Le chien qui, peu d'instants auparavant, s'était dressé, comme s'il avait deviné la présence d'un étranger dans la cour, s'étira, mais sans aboyer et sa queue s'agita joyeusement.

Margalida et sa mère se tournèrent vers le seuil avec quelque inquiétude. Qui était-ce? A pareille heure, par un tel temps, qui pouvait venir troubler la solitude de Can Mallorquí? Pourvu que rien ne fût arrivé au señor!

Pép, réveillé par l'appel, se leva: «_Avant qui siga!_» dit-il. Il invitait ainsi l'étranger à pénétrer sous son toit, avec la majesté antique du _pater familias_, selon l'usage latin, maître absolu dans sa maison. La porte n'était que poussée. Elle s'ouvrit, laissant passer une rafale de vent et de pluie qui fit vaciller la flamme de la lampe. A la lueur d'un éclair, se détacha sur le ciel livide une silhouette encapuchonnée, une espèce de pénitent tout ruisselant, dont le visage était presque entièrement caché.

D'un pas décidé, le nouveau venu entra sans saluer personne, et suivi du chien qui flairait ses jambes avec un grognement affectueux, alla s'asseoir à côté de Margalida, sur la chaise réservée aux prétendants et, rejetant son capuchon sur ses épaules, fixa ses yeux sur la jeune fille.

--Ah! gémit-elle en pâlissant, les yeux agrandis par la surprise.

Et son émotion fut telle, son mouvement de recul si brusque, qu'elle faillit tomber.

TROISIÈME PARTIE - I

Deux jours après, comme Jaime, revenu de la pêche, attendait dans sa tour qu'on lui apportât son repas, il vit entrer Pép qui disposa sur la table le petit panier aux provisions, avec une certaine solennité.

Le paysan tenta de s'excuser pour cette visite insolite. Sa femme et Margalida s'étaient rendues une fois encore à l'ermitage des Cubells, et le gamin les avait accompagnées.

Febrer, qui avait passé toute la matinée en mer, se mit à manger de bon appétit; mais l'air grave de Pép finit par attirer son attention.

--Pép, tu as quelque chose à me dire et tu n'oses pas.

--C'est vrai, maître.

Et Pép, comme tous les timides, qui hésitent et tergiversent avant de parler, mais qui, après s'y être risqués, vont de l'avant, poussés par leur timidité même, exposa sa pensée avec une rude franchise.

«Oui, il avait quelque chose à dire; quelque chose de très important. Il y pensait depuis deux jours... et maintenant il ne pouvait plus se taire. S'il s'était aujourd'hui chargé d'apporter lui-même le dîner du señor, c'était pour lui parler. Voyons! Que voulait don Jaime? Pourquoi se moquait-il de ceux qui l'aimaient tant?»

--Me moquer de vous? se récria Febrer.

--Hélas! c'est la vérité pourtant, affirmait Pép avec tristesse.

Avait-il fait autre chose, le soir de l'orage? Quel caprice avait poussé le señor à se présenter en plein festeig et à s'asseoir auprès de Margalida comme s'il eût été l'un de ses prétendants?

--Ah! don Jaime, les veillées d'amour sont choses sérieuses pour lesquelles des hommes s'entretuent. Je sais bien que les messieurs de la ville ridiculisent ces vieilles coutumes et considèrent presque comme des sauvages les paysans de notre île! Mais il convient de respecter les usages des humbles et de ne pas troubler les rares occasions qu'ils aient d'être joyeux!

Cette fois, ce fut Febrer qui prit un air de tristesse.

--Mais, mon bon Pép, je te jure que je n'ai jamais eu l'intention de me moquer de vos coutumes... sache-le, une fois pour toutes; je prétends à la main de ta fille, tout comme le Cantó, comme ce vérro antipathique, comme tous les jeunes gens qui accourent chez toi pour faire leur cour à Margalida... L'autre soir je me suis présenté au festeig parce que je suis las de souffrir, parce que j'ai enfin compris la cause des tristesses qui, depuis longtemps, m'accablent, parce que j'aime Margalida, enfin, et que je l'épouserai... si elle y consent.

Son accent, sincère et passionné, effaça les derniers doutes du paysan.

--Alors, c'est bien vrai? s'exclama-t-il. L'atlóta m'avait bien laissé entendre cela, au milieu de ses larmes, quand je l'interrogeai sur le but de votre visite... Je n'avais pas ajouté foi à ses paroles, tout d'abord; les filles sont si présomptueuses!... Elles s'imaginent que tous les hommes sont follement épris d'elles... Ainsi, c'est la vérité?

Cette certitude faisait sourire Pép, comme quelque chose d'inattendu et de bouffon.

--Voyons, don Jaime, nous sommes assurément très honorés, moi et les miens, de cette marque d'estime que vous donnez à Can Mallorquí. Il n'y a que la jeune fille qui en souffrira. Vous comprenez qu'elle va désormais être gonflée d'orgueil; elle s'imaginera qu'elle est digne d'un prince et ne voudra plus accepter pour mari un paysan... Non, non, cela ne peut être, señor... vous sentez bien que cela ne peut être... Vous avez déjà réfléchi, n'est-

ce pas, don Jaime, et vous allez convenir avec moi que votre acte de l'autre soir était une plaisanterie... un caprice?...

Febrer secoua la tête énergiquement.

Ni plaisanterie, ni caprice! Il aimait la gentille Fleur-d'Amandier. Il avait conscience de la passion qu'il éprouvait pour elle et il irait jusqu'au bout. Il se proposait d'aller de l'avant, suivant sa volonté, en dehors de tous scrupules et préjugés. Il aimait Margalida et se déclarait un de ses prétendants, usant des mêmes droits que n'importe quel atlót d'Iviça. Il avait dit.

Pép, scandalisé par ces paroles, froissé dans son respect des traditions, leva les bras au ciel:

--_Señor Dios!... Señor Dios!..._

Il éprouvait le besoin de prendre le Seigneur à témoin de son émoi et de son étonnement. Un Febrer voulant donner son nom à une fille de Can Mallorquí!... Il semblait à Pép que toutes les lois de la nature étaient bouleversées, comme s'il voyait la mer près d'engloutir l'île; comme si les amandiers devaient fleurir au-dessus des vagues.

Tout le respect déposé dans l'âme de ce paysan durant ses longues années de servitude; la vénération religieuse que lui avaient inculquée ses parents lorsque, tout enfant, il voyait arriver, de Majorque, ceux qu'on nommait «les maîtres», se réveillaient en lui pour protester contre cet absurde projet, qui lui paraissait un défi à la hiérarchie sociale et à la volonté divine.

--Voyons, don Jaime. Je recommence à croire que tout ceci n'est qu'un jeu... mais votre air sérieux m'avait trompé. Don Horacio, se plaisait aussi à nous conter les choses les plus comiques

sans perdre un instant sa gravité de juge. Non! le descendant d'une famille comme la vôtre, ne peut s'allier à de pauvres paysans!

--Mais je suis plus pauvre que toi, puisque je vis à tes dépens!... Si tu me chassais, je ne saurais où me réfugier.

--Pauvre! allons donc! Un Febrer n'est jamais pauvre! C'est impossible! Vous verrez certainement des jours meilleurs.

Jaime renonça à convaincre le fermier. Tant mieux, après tout, s'il le considérait comme riche. De cette façon, au moins, tous ces atlóts, dont il était devenu le rival, ne pourraient dire qu'il cherchait à s'allier à la famille de Pép, pour rentrer en possession de Can Mallorquí.

--Mais enfin, sais-tu si Margalida m'aime ou ne m'aime pas? Es-tu sûr que, comme toi, elle juge mon idée extravagante?

Pép demeura un instant silencieux. Il porta la main sous son feutre et se gratta la tête avec embarras, mais ne tarda pas à sourire malicieusement et, avec une expression de dédain non dissimulé, il manifesta le peu d'importance qu'il attachait à la pensée des femmes... ces êtres inférieurs, selon l'opinion des paysans.

--Les femmes! Qui peut jamais savoir ce qu'elles pensent, don Jaime?... Margalida est semblable à toutes ses pareilles; vaniteuse et toute disposée à croire aux aventures extraordinaires. A cet âge, toutes s'imaginent qu'un comte ou un marquis viendra quelque jour les enlever dans un carrosse doré, et que leurs amies en crèveront de jalousie.

Mais bientôt, cessant de plaisanter, il ajouta:

--Au fait, il est possible que la fillette vous aime sans s'en rendre bien compte elle-même. Quand on est jeune, le coeur s'enflamme plus facilement! Elle pleure quand on lui parle de ce qui est arrivé l'autre soir. Elle dit que ce fut une folie, mais elle ne prononce pas un mot de blâme contre vous... Ah! que je voudrais voir ce qui se passe au fond de son coeur!

Febrer écoutait le paysan avec un sourire de bonheur, mais celui-ci dissipa bientôt sa joie en ajoutant énergiquement:

--De toute façon, ce mariage ne peut se faire et il ne se fera pas... Qu'elle pense ce qu'elle voudra! Je m'y oppose formellement, parce que je suis son père et que je veux son bien. Voyez-vous, don Jaime, il ne faut pas mélanger les torchons avec les serviettes; il n'en résulte rien de bon.

Tout en prononçant cet adage, Pép débarrassait la table et se préparait à partir.

--Restons-en là, don Jaime, continua-t-il, avec son obstination de rustre, convenons que tout ceci ne fut qu'une plaisanterie et que, désormais, vous ne tourmenterez plus l'atlóta par vos fantaisies...

--Non, Pép. J'aime Margalida, et j'irai lui faire ma cour du même droit que n'importe quel jeune homme de l'île.

Pép hocha la tête en signe de protestation. Non! Il répétait encore que cela était impossible. Les autres filles du village allaient se gausser de Margalida, amusées par cet étrange prétendant; les méchants iraient peut-être jusqu'à calomnier la famille de Can Mallorquí, dont le passé d'honneur était un des plus respectés, dans le pays. Et ses amis, à lui, Pép, comment prendraient-ils la

chose quand il irait à la messe à San José et qu'il se joindrait à eux dans le cloître de l'église? N'allaient-ils pas le qualifier d'ambitieux et dire qu'il voulait faire de sa fille une demoiselle?... Et il n'y avait pas que cela à redouter. Il fallait penser aussi à la colère des rivaux, à la jalousie qui allait s'allumer chez ces atlóts que la surprise avait paralysés, l'autre soir, quand, au milieu de la tempête, il était entré pour s'asseoir à côté de Margalida. Certainement, ils étaient, maintenant, revenus de leur stupeur; ils parlaient de don Jaime et se concertaient pour lutter contre l'étranger. Les Ivicins ont une forte tête; il faut les prendre comme ils sont. Ils se battent, s'entre-tuent sans mêler à leurs différends les gens du dehors, parce qu'ils les savent étrangers à leur vie, indifférents à leurs passions. Mais si l'étranger s'immisce dans leurs affaires, surtout s'il est un Majorquin, que va-t-il se passer?

--Don Jaime, au nom de votre père, au nom de votre noble aïeul, je vous en supplie, moi qui vous connais depuis votre petite enfance, renoncez à cet extravagant projet. Vous êtes chez vous à Can Mallorquí, disposez de la maison, des terres et de tous les habitants, qui seront heureux de vous servir... mais ne persistez pas dans ce caprice. Il ne peut vous attirer que des malheurs!

Febrer qui, tout d'abord, avait écouté Pép avec déférence, se révolta avec toute la violence de son caractère, quand le paysan exprima ces craintes. Vouloir lui faire peur? Il se sentait capable de se battre avec tous les atlóts de l'île. Il n'existait pas, dans tout Iviça, un seul garçon capable de le faire reculer. A sa passion d'amant se joignait toute la superbe de sa race, et aussi la haine qui, de temps immémorial, divise les deux îles. Certes, il irait au festeig. Il avait d'ailleurs deux bons compagnons pour le défendre au besoin.

Et il regardait tour à tour sa ceinture où était caché son revolver, et le fusil accroché au mur.

Devant cette attitude résolue, Pép baissa la tête avec une expression de découragement profond. Ah! les fougueux jeunes gens! Lui-même avait été ainsi autrefois. C'étaient toujours les femmes qui faisaient commettre les plus grandes folies!... Inutile d'essayer de convaincre le señor. Il était têtu et orgueilleux comme tous les siens!

--Que Votre Seigneurie fasse ce qu'elle voudra, don Jaime. Mais souvenez-vous de ce que je vous dis: un malheur, un grand malheur nous attend!...

Le paysan sortit de la tour, et Jaime le vit descendre la côte et se diriger vers la ferme d'un pas alourdi, puis disparaître derrière les buissons de Can Mallorquí.

Febrer allait quitter le seuil où il s'était attardé à le suivre de l'oeil, quand il aperçut, entre les arbustes, un jeune homme qui, après avoir prudemment regardé de tous côtés si nul ne pouvait l'apercevoir, accourut vers lui. C'était le Capellanét. Il grimpa quatre à quatre l'escalier de la tour et, en se trouvant en présence de Febrer, il se mit à rire de tout son coeur. Depuis le soir où le señor s'était inopinément présenté à la ferme, le Capellanét était plus familier avec lui. Ce n'était pas lui qui protestait! Il trouvait tout naturel que Margalida plût au _señor_ et que celui-ci désirât en faire sa femme...

--Tu n'étais donc pas aux Cubells! demanda Febrer.

Le garçon éclata de rire... Il avait laissé sa mère et sa soeur à moitié chemin et, caché derrière les tamaris, il avait attendu que

son père fût revenu de la tour. Il avait bien pensé que Pép voulait causer de choses sérieuses avec don Jaime et que c'était pour cela qu'il les avait éloignés tous et s'était chargé de porter le dîner. Depuis deux jours, le vieux ne parlait plus chez lui que de cette entrevue. Il avait longtemps hésité, retenu par le respect qu'il portait au _maître_ et aussi par sa timidité naturelle, mais, finalement, il s'était décidé.

«Et Fleur-d'Amandier, que disait-elle lorsque le Capellanét parlait de lui?»

Le jeune garçon se redressa, tout fier de pouvoir se poser en protecteur du señor. Sa soeur ne disait rien: tantôt elle souriait, quand on prononçait le nom de don Jaime, tantôt ses yeux s'emplissaient de larmes et, presque toujours, elle changeait brusquement de conversation, en conseillant au Capellanét de ne point se mêler de cette affaire et de donner satisfaction à leur père en retournant au séminaire.

--Tout cela s'arrangera, don Jaime, continuait le petit paysan, fier de l'importance que prenait sa personne, cela s'arrangera, c'est moi qui vous le dis. Je suis sûr que ma soeur vous aime beaucoup... seulement elle est retenue par une certaine crainte... Qui pouvait espérer que vous la remarqueriez?... A la maison nous avons tous l'air fou: le père est renfermé et parle tout seul; la mère gémit et appelle la Vierge à son secours; Margalida pleure...

Pendant que le Capellanét parlait des sentiments de Margalida, il avait une autre préoccupation.

Il songeait à ses anciens amis, les atlóts qui courtisaient Fleur-d'Amandier.

--Attention! Ouvrez l'oeil!... Je ne sais rien de précis, ils ont l'air de se méfier de moi et cessent de parler en ma présence. Mais certainement ils trament quelque chose. Il y a huit jours, ils paraissaient se détester et se fuyaient. Aujourd'hui, ils sont unis contre l'étranger. Ils ne disent rien, mais leur sombre silence est peu rassurant. Le seul qui crie et qui s'agite comme un mouton enragé, c'est le Cantó. Il redresse son pauvre corps rachitique de poitrinaire en jurant, entre deux quintes de toux, qu'il veut tuer le Majorquin.

Ils n'ont plus de respect pour votre personne, don Jaime. Quand ils vous ont vu entrer à la ferme et vous installer à côté de Margalida, ils sont d'abord demeurés hébétés de surprise. Moi aussi, je n'en ai pas cru mes yeux, et pourtant, depuis longtemps, je me doutais que ma soeur ne vous était pas indifférente... Vous me parliez trop souvent d'elle, mais maintenant les prétendants de ma soeur se sont ressaisis, et ils vont agir. Et ils n'ont pas tort! A-t-on jamais vu un étranger venir à San José pour enlever la jeune fille qu'ils courtisaient, aux plus vaillants atlóts de l'île!

Mais n'importe! Vous l'aimez, cela suffit. Pourquoi ma soeur irait-elle travailler la terre et mener une pénible existence de fatigues, quand un monsieur comme vous l'a distinguée?... En outre (et en disant ces mots, l'espiègle souriait avec malice), ce mariage me plaît à moi. Vous n'allez pas cultiver les champs, n'est-ce pas? Vous emmènerez Margalida; alors le vieux, n'ayant plus de gendre à qui laisser _Can Mallorquí_, me permettra d'être fermier, de me marier et... adieu l'état de curé!... Je vous dis, don Jaime, que vous aurez ma soeur. Je suis là, moi, le Capellanét, pour vous soutenir et me battre avec la moitié du pays, s'il le faut.

Bientôt, et non sans quelque hésitation, il prenait un air de grand homme modeste qui craint de révéler son importance, et, plongeant sa main dans la haute ceinture pourpre qui ceignait ses reins, il en tirait un couteau.

--Hein? disait-il en admirant l'acier qu'il faisait miroiter sous les yeux de Febrer.

C'était la fameuse _navaja_ que Jaime lui avait offerte peu de jours auparavant.

--Hein? répéta-t-il en regardant Jaime comme s'il le prenait sous sa protection.

Et il passait amoureusement l'extrémité de son doigt sur le fil tranchant, ou l'appuyait sur la pointe, ne dissimulant pas la volupté qu'il éprouvait d'en sentir la piqûre. Quel bijou!

Febrer approuva de la tête. Oui, c'était une arme sûre; il l'avait soigneusement choisie à Iviça pour l'offrir à Pepét.

--Avec une telle amie, poursuivait l'aventureux garçon, nous ne craignons personne. Le Ferrer? Qu'il y vienne. Le Cantó et tous les autres?... Nous n'en avons cure. Et Dieu sait si je grille d'envie de m'en servir! Aussi, que nul ne tente quoi que ce soit contre vous: il est d'avance condamné à mort!

Avec la tristesse d'un grand homme qui voit le temps s'écouler sans qu'il lui soit permis de donner la mesure de sa valeur, Pepét ajouta:

--Quand mon grand-père avait mon âge, on raconte qu'il était déjà vérro et qu'il était redouté dans toute l'île.

Le Capellanét passa une grande partie de l'après-midi à la tour. Les ennemis supposés de don Jaime qu'il regardait comme les siens, firent l'objet principal de la conversation. Il contemplait son couteau, en rêvant de combats terribles se terminant toujours par la fuite ou la mort des adversaires, tandis que lui, Pepét, sauvait don Jaime, au prix d'héroïques efforts.

Celui-ci s'amusait beaucoup de la pétulance du jeune garçon et raillait son humeur batailleuse.

Le soir venu, Pepét se dirigea vers la ferme afin d'aller quérir le souper du señor. Il rencontra sous le porche plusieurs prétendants de sa soeur qui, venus de très loin pour le festeig, attendaient, assis sur les bancs de pierre, que l'heure d'entrer dans la maison eût sonné.

A la nuit, Febrer se disposa à descendre à Can Mallorquí. L'oeil durci, la figure renfrognée, la main agitée d'un imperceptible frémissement homicide, il allait, tel un guerrier des premiers âges, prêt à quitter son roc inaccessible pour entreprendre une importante expédition dans la vallée. Avant de jeter son burnous sur ses épaules, il tira son revolver de sa ceinture et l'examina scrupuleusement, faisant fonctionner avec soin le barillet et le garnissant de cartouches neuves. Sans l'ombre d'une hésitation, il enverrait les six balles dans la tête du premier qui lui chercherait noise. Il se sentait redevenu barbare, implacable, comme l'un de ces Febrer, lions de la mer, qui abordaient en bondissant sur les plages ennemies, tuant sans merci pour ne pas mourir.

Il dévalait la pente entre les bouquets de tamariniers qui balançaient dans l'obscurité leurs panaches ondoyants. Sous la ceinture, sa main était crispée à la crosse de son arme... Rien!...

Quand il arriva devant le porche de Can Mallorquí, il y aperçut, les uns assis, les autres debout, tous les atlóts, attendant que la famille eût achevé de souper dans la cuisine.

En outre, les étincelles des cigarettes indiquaient, aux environs, la présence d'autres groupes dans l'attente.

--_Bona nit_, dit Febrer en arrivant.

Seul un grognement sourd répondit à son salut. Les conversations cessèrent; un silence hostile et pénible vint peser sur tous ces hommes.

Jaime, le front haut, l'air altier, s'appuya contre un pilier du porche. Il n'éprouvait aucune crainte et cependant une émotion insurmontable s'emparait de lui. Il oubliait presque ces ennemis qui l'entouraient, pour concentrer toute sa pensée sur Margalida. En lui passaient ces frissons qui agitent les amoureux à l'approche de la bien-aimée, quand ils ignorent encore le sort qui leur est réservé. La porte de la ferme s'ouvrit soudain, et, dans le rectangle lumineux qui se dessina, la silhouette de Pép apparut.

--En avant, les gars!

Ils entrèrent, l'un après l'autre, saluant gravement le maître de la maison et sa famille, et s'installèrent sagement sur les bancs et les chaises de la cuisine.

Pép eut un geste de stupeur en apercevant Jaime. Comment, il était là, parmi les autres, lui, le señor! Il attendait comme un simple prétendant, sans oser pénétrer dans cette maison qui était la sienne?... Febrer, devant la douloureuse surprise du fermier, haussa les épaules. Il voulait être traité sur le même pied que les autres. Il croyait d'ailleurs mieux arriver à ses fins en agissant

ainsi. Il désirait que rien ne rappelât son ancienne condition de maître respecté, de grand seigneur. Il ne voulait être qu'un prétendant au même titre que les atlóts qui l'entouraient.

Pép lui fit place à sa droite, et s'efforça de le distraire par sa conversation; mais Febrer ne détachait pas ses regards de Fleur-d'Amandier qui, selon le rite des festeigs, demeurait droite sur son siège, au centre de la pièce, accueillant avec des airs de reine timide l'admiration de ses courtisans.

L'un après l'autre, ils prenaient place auprès d'elle et lui adressaient de galants propos, auxquels elle répondait à voix basse. Les garçons, ce soir-là, se montraient taciturnes et l'on n'entendait pas, comme à l'accoutumée, la vive et joyeuse causerie par laquelle ils trompaient l'énervement de l'attente.

On eût dit qu'une pensée funèbre les contraignait au silence, maintenait leurs regards fixés au sol et scellait leurs lèvres, comme s'il y avait un mort dans la pièce voisine.

Seule, la présence de l'étranger, de l'intrus dont la race et les moeurs étaient si différentes des leurs, causait ce malaise. Ah! maudit Majorquin! Quand chacun des jeunes gens eut occupé le siège voisin de celui de Margalida, Jaime se leva à son tour, puisqu'il avait été le dernier à se présenter comme prétendant. Pép, qui ne cessait de l'entretenir pour essayer de détourner sa pensée de la jeune fille, resta bouche bée, lorsqu'il le vit s'éloigner sans attendre la fin de sa phrase.

Febrer s'assit auprès de Margalida qui ne le regarda pas, tenant obstinément ses yeux baissés. Le silence se fit plus absolu, comme si tous les assistants voulaient entendre les moindres paroles prononcées par l'étranger. Mais Pép, devinant l'intention

des atlóts, se mit à causer à voix haute, avec sa femme et son fils, de travaux qu'ils devaient exécuter le jour suivant.

--Margalida! Fleur-d'Amandier!

La voix de Febrer s'était faite douce et caressante.

Il était venu, elle pouvait s'en convaincre, pour lui prouver que son amour était sincère et que ce n'était pas un caprice passager qui le poussait vers elle, ainsi qu'elle avait paru le croire. Et lui-même ne savait comment cette passion avait pris racine en son coeur. Il avait ressenti un malaise cruel en sa solitude, une aspiration vague vers une vie meilleure basée sur une affection vraie; longtemps il était demeuré hésitant, cherchant à voir clair en lui-même... mais il avait enfin compris de quel côté était pour lui le salut, le bonheur.

Le bonheur? C'était-elle, Margalida, la douce Fleur-d'Amandier. Il n'était plus très jeune... il était pauvre... mais il l'aimait si ardemment! Qu'elle prononçât un mot, un seul, pour dissiper la torturante incertitude dans laquelle il vivait...

...Margalida, en sentant tout près de son oreille les lèvres de Febrer et son souffle ardent, hocha lentement la tête.

--Non, non... dit-elle. Partez, je vous en conjure, partez... j'ai peur pour vous!

Et elle regarda les jeunes gens basanés qui semblaient vouloir les brûler tous deux de leurs yeux enflammés.

Peur!... Ce mot suffit pour faire sortir Jaime de sa timidité de suppliant. Il jeta un regard dédaigneux sur ses rivaux... Peur de qui? de quoi?

Il se sentait capable de lutter contre tous ces rustres et contre tous leurs parents et amis réunis.

--Non, Margalida, je n'ai nulle crainte, il ne faut pas avoir peur, ni pour vous, ni pour moi. Mais ce dont je vous supplie, c'est de répondre à ma question: Puis-je espérer? que comptez-vous me dire?

La craintive enfant ne sortait pas de son mutisme. Ses lèvres étaient décolorées; ses joues d'une pâleur livide; elle remuait ses paupières pour cacher, sous les longs cils, ses yeux pleins de larmes. Elle était prête à pleurer.

On devinait ses efforts pour contenir les sanglots qui montaient à sa gorge. Sa respiration devenait oppressée. Margalida comprenait que ses larmes pouvaient, dans ce milieu hostile, donner le signal du combat en provoquant l'explosion de toutes les colères sourdes amassées autour d'elle; mais la contrainte qu'elle s'imposait ne faisait qu'accroître son angoisse; elle baissait obstinément la tête, comme les animaux, doux et timides, qui croient échapper au danger en cachant leur tête pour ne le point voir.

La mère qui, auprès de l'âtre, tressait des corbeilles silencieusement, devina, avec son instinct de femme, ce que souffrait la jeune fille. Pép, de son côté, ému de l'inquiétude qui se lisait dans ses yeux, intervint à propos.

--Neuf heures et demie! cria-t-il.

Il y eut un mouvement de surprise et de protestation parmi les atlóts. Voyons, il était tôt encore; l'heure n'avait pas sonné, il s'en fallait de plusieurs minutes... les conventions faisaient loi. Mais

Pép, avec son entêtement d'homme des champs, fit la sourde oreille et, se levant, il se dirigea vers la porte qu'il ouvrit toute grande. «Neuf heures et demie!» Chacun est maître chez soi et il faisait ce que bon lui semblait. D'ailleurs, il devait se lever de bon matin le jour suivant. «_Bona nit!..._»

Il salua ainsi chacun des prétendants à mesure qu'ils sortaient. Comme Jaime, sombre et dépité, passait devant lui, il tenta de le retenir par le bras en lui disant qu'il devrait attendre un instant et que lui-même, Pép, l'accompagnerait jusqu'à la tour. Il regardait avec inquiétude le Ferrer qui était resté derrière les autres, retardant intentionnellement son départ.

Mais, d'un brusque mouvement, Jaime s'était dégagé, et, sans répondre, il quitta la maison. Qu'avait-il besoin qu'on l'accompagnât? Il était exaspéré par le silence de Margalida qu'il interprétait comme une défaite; par l'attitude hostile des atlóts; enfin par la façon étrange dont la veillée avait pris fin.

Les jeunes gens se dispersèrent, ce soir-là, sans les cris, les chansons et les joyeux hennissements coutumiers. Ils allaient, mornes, comme s'ils revenaient d'un enterrement. Quelque chose de tragique semblait flotter dans les ténèbres.

Sans retourner la tête, Febrer continua son chemin. Il avait comme un vague espoir d'être suivi par quelqu'un et prenait pour les pas d'un ennemi acharné à sa poursuite les légers froissements des branches de tamaris agitées par la brise nocturne.

En arrivant au pied de la colline, à l'endroit où les buissons étaient plus épais, il se retourna. Immobile au milieu du sentier seulement éclairé par le rayonnement des étoiles, sa silhouette se détachait nettement. Sa main se crispait sur son revolver dont il

caressait nerveusement la crosse, posant inconsciemment son doigt fébrile sur la détente, comme impatient de faire feu. Aucun ennemi ne l'avait donc suivi? le fameux vérro n'apparaîtrait-il pas, ou n'importe quel autre de ses rivaux?

Les minutes s'écoulèrent et nul adversaire ne survint.

Autour de lui, la végétation sauvage, agrandie par l'ombre et le mystère, semblait railler sa colère; la sérénité de la nature endormie le gagnait enfin. Il haussa les épaules avec mépris et, toujours le revolver au poing, continua sa route jusqu'à la tour, où il s'enferma.

Il passa toute la journée suivante en mer, en compagnie de Ventolera. De retour chez lui, il trouva son souper déjà froid sur la table. Des croix et son nom: Febrer, gravés au couteau sur la muraille, lui révélèrent la visite du Capellanét. Le séminariste ne pouvait laisser passer une occasion de se servir de son arme, ne fût-ce que pour gratter la pierre.

Le lendemain, Pepét arriva à la tour avec un air mystérieux. Il avait des choses de la plus haute importance à communiquer à don Jaime. L'après-midi précédent, comme il poursuivait un oiseau dans le bois de pins qui avoisine la maison du Ferrer, il avait aperçu, de loin, sous le hangar de la forge, le vérro, en grande conversation avec le Cantó.

--Et après? demanda Febrer.

--Comment! cela ne vous fait rien soupçonner? repartit le malicieux garçon, mais c'est très clair. Le Cantó n'aime pas à gravir les côtes, car la montée l'essouffle et le fait tousser. Il se promène toujours dans les vallées où il s'assied sous les amandiers et les fi-

guiers, pour y composer ses chansons. S'il est monté aujourd'hui jusqu'à la forge, c'est assurément parce que le Ferrer l'y a convoqué. D'ailleurs ils s'entretenaient avec la plus grande animation. Le vérro semblait donner des conseils que l'autre écoutait avec des gestes approbateurs.

--Et après?... répéta Febrer.

Le Capellanét sembla prendre en pitié la naïveté du señor...

--Il faut ouvrir l'oeil, don Jaime, vous ne connaissez pas les gens d'ici. Cette conversation à la forge ne me dit rien qui vaille. C'est aujourd'hui samedi, jour de festeig. On tramé sûrement quelque chose contre vous, pour le cas où vous vous présenteriez ce soir à Can Mallorquí.

Febrer prit un air méprisant. Il descendrait à la ferme malgré tout...

Toute la journée, il fut dans un état de surexcitation nerveuse et ne rêva que combats. Il avait hâte de voir arriver la nuit. Dans ses promenades, il évita de s'approcher de Can Mallorquí, se contentant de contempler de loin la paisible demeure, avec l'espérance d'apercevoir par moments la gracieuse silhouette de Margalida, toute menue sous le porche. Il n'osait pas venir rôder tout près de l'aimée, tant que brillait la lumière du soleil. Maintenant qu'il était prétendant, il ne devait plus fréquenter la maison de Pép comme ami. Sa présence pouvait gêner ces gens simples... il craignait aussi que la jeune fille ne se cachât, si elle le voyait venir.

Dès que le crépuscule vint envelopper la terre et que les premières étoiles eurent fait leur apparition, Febrer quitta la tour et

s'achemina vers la ferme.

En arrivant sous le porche il trouva, réunis, tous les prétendants, qui semblaient discuter à mi-voix. A sa vue, ils se turent aussitôt.

--_Bona nit!_ jeta-t-il d'une voix assurée.

Personne ne répondit. On ne l'accueillit même point par le grognement qui avait salué son arrivée, lors du précédent festeig.

Dès que Pép eût ouvert la porte et que les galants eurent pris place dans la cuisine, Febrer put constater que le Cantó portait le tambourin pendu à son bras gauche, tandis que sa main droite était armée de la légère baguette destinée à frapper le parchemin.

Ce serait donc une veillée en musique. Certains atlóts souriaient, non sans malice, en allant occuper leur place. Ils semblaient se réjouir à l'avance d'un événement extraordinaire qui ne pouvait manquer de survenir.

D'autres, avaient l'air ennuyé d'honnêtes gens qui redoutent d'assister à une mauvaise action qu'ils ne peuvent empêcher. Quant au Ferrer, il demeurait impassible, dans le coin le plus écarté, comme s'il cherchait à passer inaperçu.

Quelques-uns des jeunes gens s'étaient déjà entretenus avec Margalida, quand le Cantó profitant d'un instant où la chaise du prétendant était inoccupée, s'en empara vivement. Puis il assujettit le tambourin entre son genou et son coude gauches, et appuya le front sur sa main ouverte.

De sa baguette, il frappa lentement la peau de l'instrument, pendant que dans la salle des _chut!_ impératifs réclamaient le

silence. Chaque samedi, il apportait des vers qu'il avait composés en l'honneur de la belle atlóta. Ce soir-là c'était un poème nouveau qu'il allait faire entendre. Cette musique barbare et monotone qu'ils admiraient dès leur enfance, tint tous les auditeurs silencieux. L'émoi sacré de la poésie s'emparait de ces âmes simples.

Le poète phtisique commença à chanter, scandant chaque fin de vers d'un gloussement douloureux qui secouait sa poitrine et rougissait ses joues. Mais il semblait plus fort que d'habitude; ses yeux brillaient d'un éclat singulier.

Dès la première stance, un rire général retentit dans la vaste cuisine, accueillant la spirituelle ironie du rustique poème. Febrer ne comprenait pas grand'chose.

Quand cette musique discordante et sauvage--souvenir des naïves cantilènes des premiers marins sémites qui parcoururent la Méditerranée--arrivait à ses oreilles, il s'abandonnait au caprice de sa pensée vagabonde pour essayer d'attendre patiemment qu'eut prit fin l'interminable romance.

Mais les rires bruyants des atlóts attirèrent son attention. Il pressentit en tout ceci une attaque dirigée contre sa personne. Que disait donc ce mouton enragé de Cantó?

La voix du chanteur, sa prononciation campagnarde et les continuels gloussements dont il ponctuait les vers, étaient peu intelligibles pour Jaime. Cependant il parvint, peu à peu, à comprendre que la romance s'adressait aux jeunes atlótas tentées d'abandonner la vie des champs et d'épouser des messieurs de la ville, pour être vêtues comme des dames et porter de luxueuses

parures. Le chanteur ridiculisait, en les décrivant à sa façon, les modes féminines, et ce, pour la plus grande joie de son auditoire.

L'honnête Pép riait aussi de tout son coeur à ces brocards qui flattaient à la fois sa vanité de paysan et son orgueil d'homme habitué à ne voir dans la femme qu'une compagne de fatigue.

--Très bien! très exact! criait-il. Est-il drôle, ce Cantó!

Après les premières strophes, l'improvisateur affecta de ne plus adresser son chant aux atlótas en générât, mais bien à une seule dont l'ambition avait étouffé le coeur.

Instinctivement, Febrer regarda Margalida.

Celle-ci conservait une immobilité de statue. Les yeux baissés, les joues pâles, elle semblait effrayée, non de ce qu'elle entendait, mais de ce qui, certainement, allait suivre.

Jaime commença de s'agiter sur son siège avec une visible impatience. Il était un peu fort, vraiment, que ce rustre vînt ainsi molester la jeune fille... en sa présence! Un nouvel éclat de rire plus strident, plus insolent, attira de nouveau son attention sur les vers du Cantó. Celui-ci se gaussait de l'atlóta qui, pour devenir une dame, voulait se marier avec un sans-le-sou, ne possédant ni maison, ni famille; un étranger qui n'avait même pas de terre à cultiver...

L'effet de ce couplet se produisit instantanément.

Si épaisse que fût son intelligence, Pép comprit. Il se leva brusquement, étendit les bras d'un geste impérieux et s'écria:

--Assez! assez!

Mais cette intervention avait trop tardé. Entre le fermier et la lumière, Febrer venait de bondir sur le Cantó. D'un mouvement brusque, il lui arracha son tambourin et lui en coiffa la tête avec une telle impétuosité que les deux peaux de l'instrument crevèrent, et que la caisse bosselée resta comme un bonnet tordu sur le front ensanglanté du chanteur.

Sans se rendre un compte exact de ce qu'ils allaient faire, les atlóts quittèrent tous ensemble leurs sièges et portèrent vivement la main à leurs ceintures, où étaient dissimulés leurs couteaux. En gémissant, Margalida alla se réfugier auprès de sa mère et le Capellanét crut enfin le moment venu de sortir son arme. Avec l'autorité que lui donnait son âge, le père intervint:

--Hors d'ici! hors d'ici, cria-t-il.

Les jeunes gens obéirent. Ils quittèrent la ferme et allèrent tenir conseil en pleins champs. Febrer sortit à son tour, malgré la résistance de Pép.

Les atlóts semblaient en désaccord. Ils discutaient âprement, quelques-uns protestant contre l'acte de Febrer... Attaquer ainsi le pauvre Cantó, un malade incapable de se défendre... D'autres hochaient la tête: cela devait arriver. On ne peut impunément insulter un homme. Pour eux, ils s'étaient opposés à ce que le Cantó chantât ces couplets agressifs; ils étaient partisans de ceci: quand on a quelque chose à reprocher à un individu, on le lui dit en face.

Chacun soutenant sa manière de voir, ils allaient en venir aux mains, quand le Cantó vint les distraire de leur querelle.

Il s'était délivré du tambourin incrusté sur son crâne, et, tout en essuyant son front sanglant, il pleurait avec cette rage des faibles qui rêvent les pires vengeances, tout en se sentant esclaves de leur impuissance.

--M'avoir traité ainsi, moi! moi! gémissait-il, stupéfait de cette attaque.

Soudain, il se baissa et, ramassant des pierres sur le chemin, il les lança contre Jaime. Mais ses bras étaient trop faibles; les projectiles se perdirent dans l'ombre. Les amis du Cantó l'emmenèrent dans la nuit. Il proférait des menaces, jurant de se venger, de tuer l'insolent... Le Majorquin ne mourrait que de sa main.

Febrer demeura immobile au milieu de ses ennemis. Il avait honte de son emportement. Pour étouffer ses remords, il lança à mi-voix d'orgueilleux défis. C'était un autre qu'il aurait voulu entendre chanter!... Et, des yeux, il cherchait le Ferrer, prêt à le défier. Mais le redoutable vérro avait disparu.

Quand, une demi-heure plus tard, tout bruit se fut évanoui, Febrer reprit le chemin de la tour, le revolver au poing, comme s'il eût craint une mauvaise rencontre... Personne ne parut.

II

Le lendemain, dès le lever du soleil, le Capellanét courut à la tour. L'expression de son visage fit comprendre à Jaime qu'il était porteur d'importantes nouvelles.

A Can Mallorquí, tous avaient passé une mauvaise nuit. Margalida ne cessait de pleurer. La mère gémissait sans trêve sur les regrettables événements qui troublaient la maison...

Pép, après avoir soigneusement clos la porte de la maison, s'était promené de long en large pendant plus d'une heure à travers la cuisine, tout en maugréant et en serrant les poings.

«Ah! ce don Jaime... Vouloir l'impossible!... Entêté comme tous les siens!»

Le Capellanét n'avait pas dormi non plus, car en sa cervelle de petit sauvage, défiant et astucieux, il avait senti naître un soupçon qui, peu à peu, s'était mué en certitude. A peine entré, il en fit part à Jaime. Le señor savait-il quel était l'auteur de l'injurieuse chanson? il croyait que c'était le Cantó, n'est-ce pas?... Eh bien! pas du tout... c'était le Ferrer.

Les vers avaient bien été composés par le Cantó, mais l'idée, l'intention malfaisante étaient du méchant vérro. C'était lui qui avait suggéré à l'autre la pensée d'insulter don Jaime, car il était bien certain que le señor ne laisserait point passer l'injure. Pepét comprenait bien, maintenant, le mobile des secrètes entrevues du Cantó et du vérro, qu'il avait surprises et la forge.

Febrer accueillit avec indifférence cette nouvelle à laquelle le jeune garçon attachait une grande importance.

--Et après? J'ai châtié le chanteur insolent. Quant au vérro, il s'est éloigné de moi, dès qu'il a vu que je le cherchais, devant la ferme. C'est un lâche, ton terrible Ferrer!

Pepét hocha la tête en signe d'incrédulité.

--Attention, don Jaime! Vous ignorez les habitudes des atlóts, l'astuce dont ils font preuve pour s'assurer l'impunité dans leurs représailles. Vous devez, plus que jamais, vous tenir sur vos gardes. Le Ferrer sait ce que c'est que le bagne, il fera tout pour n'y point retourner. Ce qu'il vient de machiner prouve son habileté. D'autres vérros l'ont fait avant lui...

Jaime s'impatienta:

--Pourquoi tant de mystères?... Parle!

Le Capellanét se décida à faire part de ses soupçons à Jaime:

--Le forgeron peut entreprendre tout ce qu'il voudra contre vous, don Jaime. Il peut, embusqué sous les tamaris, vous attendre au pied de la tour et vous tuer d'un coup de fusil... les soupçons se porteront immédiatement sur le Cantó, car tout le monde se rappelle ce qui s'est passé à la métairie et ses serments de vengeance. En agissant ainsi, et en ayant soin de se préparer un alibi, en se transportant à toute vitesse sur un point très éloigné d'ici, où tout le monde pourra le voir, il lui sera facile de se venger de vous impunément.

--Ah! s'écria Febrer en fronçant le sourcil, comme s'il venait de comprendre toute l'importance de ces paroles.

Le Capellanét, satisfait de la perspicacité dont il venait de faire montre, continua ses sages avis. Don Jaime devait se montrer plus prudent, fermer avec soin la porte de la tour et ne tenir aucun compte, la nuit venue, des cris qui retentiraient au dehors. Certainement, le vérro, pour le faire sortir de chez lui dans l'obscurité, lancerait des appels de défi, des cris de provocation.

--Même si l'on vous appelle, pendant la nuit, faites le mort, don Jaime, croyez-moi. Je connais le procédé, ajouta le Capellanét avec l'assurance d'un vérro endurci. Il poussera de grands cris, tout en restant invisible, caché dans les buissons. Son fusil ou son pistolet sera tout armé et, si vous vous montrez, il vous enverra une balle dans la tête avant que vous ayez pu le découvrir. Ces conseils ne sont bons que pour la nuit. Le jour vous pouvez sortir sans crainte. D'ailleurs, je suis là, moi, Pepét, pour vous accompagner.

En disant ces mots, il se redressait avec une belliqueuse vanité qui faisait sourire Febrer. Il portait la main à sa ceinture, pour s'assurer que son couteau était bien à sa place, mais la mine moqueuse de Jaime lui causait une visible déception...

--Riez, señor, riez. Moquez-vous de moi, mais vous verrez bientôt que je suis bon à quelque chose... Rappelez-vous que je vous ai averti du péril! Il faut se méfier. Ce n'est pas pour rien que le Ferrer a manigancé le coup de la chanson.

Tout en disant ces mots, il jetait autour de lui des regards inquisiteurs, comme un chef qui prépare ses troupes à soutenir un long siège. Ses yeux se portèrent sur le fusil accroché au mur entre les coquillages.

--Très bien. Il faut charger à balle les deux canons et mettre par-dessus une bonne poignée de petit plomb.

Puis, Pepét fronçait le sourcil en apercevant le revolver abandonné sur la table.

--Très imprudent! Les armes courtes sont faites pour être portées sur soi, nuit et jour. Moi, je dors avec mon couteau sur le

ventre... Et si l'on entrait à l'improviste, sans vous donner le temps de chercher votre revolver?...

Bientôt l'attention du Capellanét se porta sur la tour elle-même qui jadis avait été si souvent attaquée par les pirates. Il se dirigea vers la porte qu'il ouvrit avec précaution, comme si un ennemi l'eût guetté au pied de l'escalier. Dissimulant son corps a l'intérieur, il n'avança au dehors qu'un oeil et un partie de son front. Puis, il hocha la tête, mécontent:

En s'avançant ainsi, même avec la plus grande prudence, on pouvait être vu de nuit par un ennemi embusqué au-dessous qui, le bras appuyé sur une branche ou contre un rocher, viserait tout à son aise et serait sûr de son coup. Ce serait pis encore de vouloir descendre par l'escalier, en découvrant tout son corps. Si obscure que fût la nuit, l'ennemi pourrait toujours prendre pour point de mire une tache dans le feuillage, une étoile à l'horizon ou n'importe quelle saillie dans la direction de l'escalier. Et au moment précis où la forme noire de celui qui descendrait cacherait l'objet visé, feu!... à coup sûr!

Décidément non; cette porte ne plaisait pas au Capellanét, non plus que cet escalier à l'air libre. Il fallait absolument trouver une autre sortie. Ses yeux se portèrent alors sur la fenêtre qu'il ouvrit et où il s'accouda.

Avec une agilité simiesque, il sauta sur le rebord et disparut. Puis, s'aidant des pieds et des mains, il s'agrippa aux aspérités du soubassement, cherchant les trous et, s'en servant comme de degrés naturels, il atteignit promptement le sol. Febrer courut après lui à la fenêtre et le vit, au pied de la tour, ramassant son chapeau et l'agitant triomphalement.

Ayant ensuite contourné la construction, l'agile garçon gravit rapidement l'escalier de bois, sur lequel Febrer entendit résonner ses pas pressés.

--C'est la chose du monde la plus facile! s'écria-t-il, rouge d'émotion et d'orgueil, en pénétrant dans la pièce, c'est un escalier pour grandes dames!

Et comprenant toute l'importance de sa découverte, il prit un air grave et mystérieux:

--Don Jaime, ceci doit rester entre nous deux. Pas un mot à qui que ce soit. Voilà une sortie précieuse en cas de danger. C'est un secret que nous devons garder.

Au fond, le Capellanét enviait le señor. Ah! s'il avait, lui, un ennemi venant jeter des cris de défi pendant la nuit, au pied d'une tour solitaire! Pendant que le Ferrer hurlerait dans son embuscade, les yeux fixés sur l'escalier, il descendrait tranquillement par la fenêtre du côté opposé et, faisant le tour, sans bruit, il donnerait la chasse au chasseur. Quel coup de maître!...

L'adolescent riait de tout son coeur à cette pensée, découvrant ses dents blanches sur lesquelles se relevaient ses lèvres presque trop rouges, avec une expression quasi féroce, où se retrouvait toute la sauvagerie de ses aïeux qui, autrefois, considéraient la chasse à l'homme comme le plus noble des exercices.

La gaieté de Pepét sembla gagner Febrer. S'il s'exerçait, à son tour, a descendre par la fenêtre!... Il s'assit sur le rebord, les jambes pendantes à l'extérieur, et, lentement, il tâta le mur avec ses pieds, jusqu'à ce qu'il rencontrât des trous où il pût les poser.

Il descendit sans se presser, en faisant rouler quelques pierres branlantes, et enfin atteignit le sol avec un soupir de satisfaction.

Très bien! Après quelques essais successifs, il descendrait aussi aisément que le Capellanét. Ce dernier qui l'avait suivi avec l'agilité de son âge, ayant presque les pieds sur la tête de Jaime, sourit avec la satisfaction d'un maître content de son élève et se mit à répéter ses conseils. Que don Jaime ne les oubliât pas! Aux premiers cris dans la nuit, il devait descendre par la fenêtre, et surprendre son ennemi par derrière.

Quand arriva midi et que Febrer se retrouva seul, il se sentit enflammé d'une ardeur belliqueuse, d'un désir de bataille qui l'incitèrent à contempler longuement son fusil accroché à la muraille.

Au pied du promontoire, sur la plage, retentit soudain la voix de Ventolera. Il chantait la messe en mettant sa barque à l'eau.

Febrer parut sur le seuil de la tour.

--Merci bien, cria-t-il, je n'irai pas à la pêche aujourd'hui.

Ventolera insista de sa voix chevrotante qui, à distance, était pareille au vagissement d'un enfant:

--L'après-midi est propice; le vent a changé. Dans les alentours du Vedrá on va prendre du poisson en abondance.

Febrer haussa les épaules:

--Non, non; grand merci; je suis occupé.

Il avait à peine achevé ces mots que le Capellanét reparut, lui apportant son repas.

Il semblait triste et courroucé. Son père, furieux de la scène qui avait eu lieu la veille, avait fait retomber sur lui sa colère.

Une véritable injustice, don Jaime! Il n'a cessé de crier en arpentant la cuisine, tandis que les femmes, les yeux humides, se faisaient toutes petites et fuyaient son regard. Il attribue tout ce qui est arrivé à sa faiblesse de caractère, à sa bonté. Mais il jure qu'il va y mettre un terme sans tarder. D'abord, il n'autorise plus le festeig ni les visites. Quant à moi!... «C'est ce mauvais fils--a-t-il dit--désobéissant et révolté qui est cause de tout.»

--C'est fini!... avait déclaré le fermier à son fils.--Dès lundi prochain je te ramènerai au séminaire... et si par malheur tu avais l'intention de me résister et de t'échapper encore, souviens-toi qu'il vaudrait mieux pour toi t'embarquer tout de suite comme mousse et oublier que tu as des parents, car il ne faudrait pas songer à rentrer à la maison. Je serais capable de te briser les deux jambes avec la barre de fer de la porte!

--Et, ajoutait Pepét, pour se faire la main et donner une preuve de sa future sévérité, il m'a allongé quelques gifles et force coups de pied, me faisant ainsi payer à nouveau le désappointement qu'il a éprouvé lorsque je suis revenu d'Iviça.

Le Capellanét avait plié l'échiné et s'était réfugié dans un coin, derrière les jupons de sa mère tremblante, afin d'échapper à la fureur paternelle. Mais à présent qu'il se trouvait en sûreté, à la tour, une rage s'emparait de lui au souvenir de l'imméritée correction. Il grinçait des dents, roulait des yeux blancs; ses joues verdissaient, il serrait les poings.

Ce qui affligeait le pauvre Pepét, plus encore que les coups reçus et sa dignité humiliée, c'était la perspective du prochain em-

prisonnement au séminaire. Il frémissait à la pensée de porter la soutane, pareille aux jupes des femmes, d'avoir les cheveux coupés ras, ses beaux cheveux dont les boucles dépassaient si élégamment les bords de son chapeau, sans compter la tonsure, qui ferait rire les atlótas ou leur inspirerait un respect qui les glacerait. Et alors, adieu les danses et les amours! Adieu, le couteau chéri!

Bientôt don Jaime ne le verrait plus. Le voyage à Iviça aurait lieu avant qu'une semaine fût écoulée. D'autres lui apporteraient désormais ses repas à la tour...

A ces mots, Febrer ne put dissimuler un geste d'espérance. Peut-être serait-ce Margalida, comme autrefois!

Mais en dépit de sa tristesse, le Capellanét sourit avec malice. Non, Margalida ne reviendrait plus jamais à la tour. Pép n'y consentirait pas. Quand la pauvre mère avait voulu défendre son fils, en insinuant timidement que la présence de Pepét à la ferme était nécessaire pour le service du señor, Pép s'était remis à vociférer. Dorénavant, lui-même se chargerait de porter chaque jour le repas de don Jaime, et quand il serait empêché, sa femme le remplacerait ou même on prendrait une fille du pays pour servir ce señor, puisqu'il s'entêtait à vivre auprès d'eux.

Le Capellanét ne rapporta pas tout ce qu'avait dit son père à ce sujet, mais Febrer devina les imprécations que le paysan avait dû lancer contre lui.

Le jeune homme revint à la métairie en ruminant des idées de vengeance et en jurant qu'il ne retournerait pas au séminaire.

Pouvait-il, en conscience, abandonner ainsi son ami, don Jaime au moment où il le voyait environné de périls!... Était-il possible qu'il allât s'enfermer dans cette grande maison sinistre, au milieu d'hommes vêtus de robes noires qui parlent une langue étrange, tandis qu'ici, en pleine campagne, soit à la lumière du jour, soit dans le mystère des nuits, des hommes allaient s'entr'égorger?...

Quand il se trouva seul, de nouveau, Febrer décrocha son fusil et l'examina longuement, la porte ouverte. Sa pensée s'en allait au loin, bien au delà de la portée de son escopette, dont les canons semblaient viser la montagne... Ah! ce forgeron! cet insupportable bravache!...

Dès le premier moment où il l'avait vu, il avait éprouvé contre lui un irrésistible sentiment d'antipathie. Ce sinistre épouvantail de l'île, nul autre que lui ne le frapperait!

Il avait résolu d'aller chasser dans la montagne, mais quel gibier!

Enlevant les cartouches dont son arme était chargée,--cartouches de petit plomb destinées aux bandes d'oiseaux qui, venant d'Afrique, passaient au-dessus des Baléares,--il prit dans un sac des cartouches à balles et les introduisit à la place des premières.

Le fusil en bandoulière, il descendit son escalier d'un pas sûr, en sifflotant comme si la résolution qu'il venait de prendre l'eût rendu tout joyeux.

Comme il passait devant Can Mallorquí, le chien s'élança vers lui avec des aboiements joyeux. Mais personne ne se montra sur

la porte pour le saluer, comme d'habitude. Le chien le suivit un instant, puis, le voyant prendre le chemin de la montagne, l'abandonna comme à regret.

Febrer marchait d'une allure rapide entre les murets destinés à soutenir les terres des champs en pente. Il suivait les sentiers empierrés de cailloux bleus, si souvent changés en torrents par les pluies d'hiver. Bientôt, aux terres cultivées où la charrue avait laissé ses traces, succédèrent les landes couvertes de végétation sauvage et drue. Les arbres fruitiers, le figuier, l'amandier, étaient remplacés maintenant par les pins tordus et les mélèzes pliés sous l'âpre vent de mer. Jaime montait de toute la vitesse de ses jarrets, comme s'il eût craint d'arriver tardivement et un rendez-vous. Deux palombes sauvages surgirent tout à coup d'un taillis devant lui, avec le froufroutement d'un éventail que l'on déploie, mais le singulier chasseur ne sembla pas les voir. Le chemin devint tout a fait désert. Pas un humain ne troublait la grande paix de la nature, quand soudain, à travers le murmure des feuilles agitées par la brise, le bruit d'un lointain tintement de marteau, frappant le fer parvint à l'oreille du promeneur. Puis, entre les frondaisons, il aperçut une légère colonne de fumée bleue. C'était la forge du Ferrer.

Jaime déboucha sur la clairière qui formait comme une petite place devant la forge.

L'habitation du vérro se composait d'un seul étage. Construite en briques crues, elle était toute noircie par la fumée et couverte d'un toit inégal, qui, par endroits, bombait comme s'il allait s'écrouler. Sous un hangar, près du foyer, le Ferrer, debout devant l'enclume, frappait de son marteau une barre de fer rouge, qui ressemblait à un canon de carabine.

Febrer fut satisfait de sa théâtrale apparition sur la petite place. Au bruit de ses pas, le forgeron avait levé la tête. En le reconnaissant, il demeura immobile, le marteau en l'air. Mais ses yeux froids ne laissaient pas transparaître ses impressions.

Jaime s'avança en fixant sur le forgeron un regard de défi, et sans un mot, sans un salut, il passa devant la forge, puis, dès qu'il eut traversé la clairière, il s'arrêta au pied de l'un des premiers arbres qu'il rencontra, et finalement s'assit sur une grosse racine, en ayant soin de garder son fusil entre ses genoux; puis il tira sa blague de sa ceinture et se mit à rouler une cigarette.

Le marteau avait repris son tintement sonore et cadencé sur le métal.

De sa place, Jaime voyait fort bien le Ferrer, qui se tenait, le dos tourné, sans montrer de défiance ni prendre de précautions, comme s'il eût ignoré la présence de l'étranger. Il semblait n'avoir d'autre préoccupation que de mener à bien son travail. Ce calme déconcerta quelque peu Jaime. Vive Dieu! ce coquin n'aurait-il point deviné ses intentions? L'indifférence de son ennemi l'exaspérait et le flattait un peu aussi, car cette obstination à lui tourner le dos prouvait bien qu'il savait le dernier des Febrer incapable de profiter de cette circonstance pour lui envoyer une balle traîtresse.

Le marteau ayant cessé de retentir, Jaime leva les yeux vers le hangar et fut tout surpris de n'y plus voir le forgeron. Cette insolite disparition le mit sur ses gardes. Pensant que l'autre, irrité de sa provocation muette, allait surgir et le coucher en joue, il arma son fusil... On ne pouvait pas savoir... Peut-être, par une des fe-

nêtres étroites éclairant à peine la masure, le vérro allait-il tirer sur lui!

Il était donc prudent de se prémunir contre une attaque subite. Jaime se plaça derrière un épais tronc d'arbre, afin d'effacer son corps le plus possible. Quelqu'un remua à l'intérieur de l'habitation. Quelque chose d'informe et de noir s'avança vers le seuil, en rasant le sol... Ah! l'adversaire allait enfin se montrer... Attention! Nerveux, Febrer épaula, prêt à faire feu, dès qu'apparaîtrait le canon du fusil ennemi.

Mais il demeura immobile et confus en voyant que, seule, une jupe élimée, se balançant au-dessus de deux vilains pieds nus dans de sordides espadrilles, sortait de la forge. La jupe noire était surmontée d'un buste misérable, courbé, osseux, portant une tête au visage ridé, à la peau tannée, qu'éclairait un oeil unique et que couronnaient de rares mèches grises. Il reconnut cette vieille sorcière. C'était la tante du forgeron, la borgnesse dont avait parlé le Capellanét, seule compagne du Ferrer dans sa sauvage solitude.

La vieille vint se planter au milieu de la place, mit ses poings sur ses hanches, avança son ventre flasque. Elle fixa sa pupille enflammée de colère sur l'intrus qui venait ainsi provoquer un honnête travailleur.

Elle marmottait des insultes et des menaces que le señor ne pouvait entendre, furieuse qu'on osât s'en prendre à son neveu, son louveteau qu'elle adorait, et sur lequel cette femme stérile avait concentré toute la passion d'un coeur de mère.

Jaime se rendit compte de ce que sa conduite avait d'odieux. Était-ce bien digne de lui, en vérité, de venir ainsi braver un

homme en plein jour jusqu'en sa demeure? La vieille avait raison de l'insulter. En cette occurrence, ce n'était pas le Ferrer qui jouait le rôle odieux de matamore, mais bien lui, le civilisé, le descendant de tant d'illustres guerriers, lui si fier de ses origines!

La honte le rendit timide et confus. Il ne savait comment ni par quel chemin s'enfuir. Finalement, ayant remis à son épaule la bretelle du fusil, il reprit sa marche vers la vallée, le regard levé vers les branches, comme s'il poursuivait quelque oiseau.

Il pressait le pas maintenant, pour dévaler la pente qu'il avait gravie avec tant de hâte quelques instants auparavant, poussé par une fureur homicide. Peu après il aperçut plusieurs atlótas qui cueillaient des herbes sauvages, non loin d'un groupe de paysans occupés à herser leurs champs. Au creux d'un sentier, il croisa trois vieillards marchant lentement auprès de leurs baudets. Il les salua poliment:

--_Bonas tardes tenguin!_ Ayez bon après-midi!

Les laboureurs lui répondirent par un grognement sourd; les fillettes détournèrent la tête d'un air contrarié, feignant de ne le point voir; quant aux trois vieux paysans, ils le saluèrent tristement, l'examinant de leurs petits yeux scrutateurs, comme pour déchiffrer l'énigme qu'il portait en lui.

Sous un figuier, sombre parasol formé de branches entrelacées, plusieurs rustres entouraient l'un d'entre eux qui contait une nouvelle, apparemment extraordinaire. A l'approche de Febrer, un mouvement se produisit parmi les auditeurs, puis, soudain, un jeune homme se détacha du groupe, comme mû par un subit accès de colère. Mais les autres s'emparèrent aussitôt de lui et réussirent sans peine à le contenir.

Jaime n'eut pas de peine à reconnaître l'impétueux Cantó aux bandages blancs qui, sous son chapeau, lui enserraient la tête.

Maintenu par la forte poigne de deux solides campagnards, le maladif garçon, faisant de vains efforts pour se dégager, exhalait sa rage en tendant ses poings vers le chemin, tandis que les pires imprécations s'échappaient de sa bouche.

Il était certainement en train de narrer à ses amis la scène de la veille.

Jaime entendit les menaces que le Cantó, de sa voix aiguë, proférait contre lui. C'étaient les malédictions dont il l'avait gratifié à Can Mallorquí. Il jurait qu'il se rendrait une nuit à la tour du Pirate afin d'y mettre le feu et d'y faire rôtir, comme un damné, son propriétaire.

Jaime haussa les épaules et poursuivit sa route sans s'arrêter.

Mais combien il se sentait mélancolique et découragé par cette hostilité chaque jour plus accentuée. Qu'avait-il fait? Dans quel guêpier s'était-il fourré!...

Dans son abattement, il crut que l'île tout entière, y compris les êtres inanimés, s'associait à cette protestation des habitants. Dès qu'il passait, les chaumières semblaient se dépeupler, leurs habitants se cachant pour n'avoir point à le saluer. Les montagnes lui semblaient plus abruptes, plus rébarbatives, avec leur cime de roche aride; les pierres du chemin roulaient sous ses pieds comme pour fuir son contact. Le malheureux se sentit seul, abandonné. Tout était contre lui. Pép et sa famille lui restaient, mais eux-mêmes ne seraient-ils pas bientôt forcés de le tenir aus-

si à l'écart, s'ils voulaient continuer à vivre en bonne intelligence avec leurs voisins?

Les habitants l'avaient accueilli avec politesse; et, il avait répondu à cette courtoisie en frappant le plus faible, le plus malheureux d'entre eux, celui dont l'infortune avait conquis la bienveillante sympathie de tous les paysans. Et tout cela, pourquoi?... pour un amour absurde, pour une passion insensée, pour la conquête d'une fillette dont il pourrait être le père; pour un caprice quasi sénile, car enfin, malgré sa jeunesse relative, ne se jugeait-il pas lui-même vieilli, triste, misérable et désabusé devant l'éclatante aurore de Margalida et la fougue des jeunes atlóts qui tournaient autour de sa beauté!

Si, aux temps lointains de sa prospérité, alors qu'il habitait son palais à Palma, Margalida avait été l'une des femmes de chambre de sa mère, il n'eût assurément ressenti pour elle que le désir fugace qu'inspire la fraîcheur de la jeunesse. Mais, ici, en pleine solitude, dominé pas le plus impérieux des instincts, qu'irrite la privation, il avait été pris de folie, en voyant la radieuse Margalida au milieu de ses vulgaires compagnes, dont la laideur faisait si étrangement ressortir sa merveilleuse beauté.

Il n'y avait plus qu'à fuir...

A quoi bon persister à vivre en ce pays? Nulle espérance ne pouvait désormais l'y retenir. Margalida l'évitait. Elle se cachait et pleurait en silence...

Ce n'était d'ailleurs que par un reste de vénération atavique pour le maître que le vieux Pép avait jusqu'ici toléré, sans trop murmurer, ce caprice de grand seigneur, mais sa colère ne pouvait tarder à éclater.

--Toute résistance est donc inutile... Soit, je partirai!

En prononçant cette phrase définitive, Jaime promena ses regards sur l'immense étendue des flots qu'on apercevait entre deux collines. Ce morceau de mer représentait pour lui le chemin du salut, l'espoir d'un devenir meilleur, l'inconnu qui ouvre aux désemparés ses bras mystérieux, aux heures où l'existence se fait cruelle. Tout était préférable à la perspective de continuer à vivre à Iviça.

Instinctivement, ses pas le portèrent vers la mer, qui était alors sa dernière espérance. Il évita de passer auprès de Can Mallorquí, et, en arrivant à la plage, il se dirigea vers l'extrême pointe du promontoire, à l'endroit même où il avait si longuement réfléchi, un soir d'orage, et où il avait pris la résolution de se présenter au festeig dans la maison de Margalida. Aujourd'hui, il raillait amèrement son optimisme d'alors qui lui avait fait rejeter avec dédain ses idées de jadis sur les morts présidant à notre destinée, sur leur autorité et leur pouvoir posthumes...

Comment avait-il pu méconnaître cette irréfragable et désespérante vérité? Ah! ces obscurs tyrans lui faisaient bien sentir, à présent, tout l'écrasant poids de leur puissance! Qu'avait-il fait, lui, pour qu'en ce petit coin de terre, son dernier refuge, on le regardât comme un intrus?... Les innombrables générations d'humains dont les cendres et l'âme sont confondues avec la terre de leur île natale ont donc laissé en héritage à leurs descendants cette haine invétérée de l'étranger, cette répulsion pour tout ce qui vient de l'extérieur?

Les morts commandent, et il est oiseux d'essayer de résister à leur volonté. Toutes nos tentatives pour nous libérer de cette gé-

henne, pour rompre la chaîne qui relie les siècles, seront stériles et vaines. Febrer songeait à la roue sacrée des Hindous, symbole bouddhiste qu'il avait vu représenter à Paris un jour qu'il assistait à une cérémonie religieuse d'une peuplade de l'Orient. La roue est l'image de la vie. Nous croyons avancer parce que nous nous mouvons; nous croyons progresser, parce que nous allons de l'avant, et, quand la roue a fait un tour complet, nous nous retrouvons à la même place. L'histoire... la vie de l'humanité... tout, tout n'est qu'un recommencement. Les peuples naissent, croissent, progressent; la hutte se convertit en château, puis plus tard en usine. Les cités colossales aux millions de citoyens se créent; surviennent ensuite les catastrophes, les guerres, les tueries.

Peu à peu, les villes se dépeuplent et tombent en ruines. L'herbe et les mousses envahissent les orgueilleux monuments; les métropoles s'enfoncent petit à petit dans la terre et dorment d'un sommeil millénaire sous les collines qui les recouvrent. C'est maintenant une forêt vivace qui étend ses ramures au-dessus de ce qui fut une somptueuse capitale. Le chasseur sauvage passe à l'endroit précis où, autrefois, la foule en délire acclamait, tels des demi-dieux, les chefs vainqueurs, de retour des batailles. Les brebis broutent, guidées par un pasteur soufflant en ses pipeaux, sur les ruines d'un édifice qui fut la tribune où s'édictèrent des lois, mortes depuis. Les hommes se groupent à nouveau, la cabane surgit encore, puis le village, le château, l'usine, la cité... et tout se répète, invariablement à des centaines de siècles d'intervalle, comme se répètent, d'une génération à l'autre, les mêmes êtres avec les mêmes gestes, les mêmes idées, les mêmes préoccupations, au cours des années. La roue! l'éternel et inévitable recommencement...

Toutes les créatures de l'immense troupeau humain changent d'étable, mais de bergers, jamais.

Febrer demeura longtemps sur le rocher solitaire. Sans un mouvement, les coudes aux genoux, le menton dans ses paumes, il restait là, abîmé dans la profondeur de ses décevantes réflexions.

Quand il s'arracha à cette douloureuse méditation, le soir était venu.

Il suivrait donc sa destinée. Il était écrit qu'il ne pouvait vivre que sur les sommets sociaux, fût-ce avec l'humilité du besogneux. Devant lui se fermaient tous les chemins qui descendent. Adieu le bonheur qu'il avait cherché en vain dans un retour à la vie naturelle et primitive! Puisque les morts s'opposaient à ce qu'il fût un homme, il deviendrait un parasite.

Ses regards, en parcourant l'horizon, se fixèrent sur les vapeurs blanchâtres, amoncelées à la limite visible des eaux. Un groupe de nuages épais, argentés comme un duvet de cygne, attira sa vue. Cette blancheur lumineuse évoquait l'image d'un crâne poli. Des flocons légers de vapeur sombre flottaient au milieu de cette sorte de nébuleuse. L'imagination de Febrer crut voir dans les uns deux trous noirs, dans d'autres, au-dessous, un triangle obscur, semblable à celui qui se creuse dans les têtes de mort, à la place du nez; dans d'autres, plus bas encore, une déchirure énorme, pareille au rire muet d'une bouche sans lèvres et sans dents.

C'était la Mort, l'Impératrice du monde, qui se montrait à lui dans sa pâle majesté, en plein jour, défiant la splendeur du soleil, l'azur du ciel, le vert translucide de la mer. Oui, c'était bien elle!

Des nuages épars au ras de la mer simulaient les plis d'un suaire; d'autres qui flottaient au zénith, dessinaient une ample manche d'où s'échappaient quelques vapeurs indécises, formant un bras osseux, terminé par une main, dont l'index, sec et crochu comme une griffe, montrait à Jaime au loin, une destinée mystérieuse...

Le mouvement des nuages effaça promptement cette image effrayante; ils prirent d'autres formes capricieuses, mais quoique la vision eût disparu, l'hallucination de Febrer persista.

Il acceptait cet ordre, sans révolte: il partirait! Les morts commandent; il était leur esclave sans défense.

Il se leva, ramassa son fusil qu'il avait abandonné à terre à côté de lui, et reprit le chemin de la tour. Mentalement, il préparait le programme de son départ. Mais il résolut de n'en parler à personne. Il attendrait que le vapeur faisant le courrier de Majorque touchât au port d'Iviça, et au dernier moment il aviserait Pép de sa détermination.

La certitude de quitter bientôt cet asile lui fit regarder avec plus d'intérêt l'intérieur de sa tour, à la lueur de la bougie qu'il venait d'allumer. Il voyait son ombre qu'agrandissaient les déplacements et les oscillations de la petite flamme se poser, de-ci, de-là, sur les murs blancs, et sur les objets dont ils étaient ornés, quand une toux rauque bien connue le fit se lever et se diriger vers le seuil. Un homme se tenait au haut de l'escalier: c'était Pép.

--Le souper! prononça-t-il sèchement, en tendant un panier.

Jaime vit que le paysan n'était pas en humeur de causer, et lui-même n'y tenait pas.

--_Bona nit!_

Pép reprit le chemin de la métairie après ce laconique salut de serviteur mécontent, mais respectueux, qui ne veut échanger avec son maître que les mots indispensables.

Jaime rentra, ferma la porte et laissa le panier sur la table. Il n'avait pas le moindre appétit. Plus tard il souperait.

Il prit une pipe de cerisier, naïvement décorée par le couteau d'un rustre, la bourra et se mit à fumer en suivant d'un oeil distrait les arabesques de la fumée bleue dont la finesse prenait, en passant devant la lumière, une transparence irisée. Puis, il prit un livre et voulut concentrer sa pensée sur sa lecture, mais ce fut en vain.

Autour de cette carapace de pierre, dans laquelle rêvait Febrer, la nuit régnait. Le grand silence solennel qui tombe de l'éther semblait filtrer à travers les murs et donnait aux plus légers craquements l'apparence de bruits terrifiants. Dans ce calme imposant, il croyait entendre les battements de ses artères. De sa respiration placide, la mer rythmait le silence. Pour la première fois, Jaime éprouva toute l'amertume de l'isolement auquel il s'était condamné. Lui serait-il possible de mener plus longtemps cette existence d'anachorète? A l'extérieur, se devinait l'ombre, grosse de mystères et de périls, ne recelant plus de bêtes féroces comme aux âges préhistoriques, mais pouvant donner asile à des ennemis à l'affût.

Soudain Jaime, qui gardait jusque-là une parfaite immobilité, tressaillit sur sa chaise. Un bruit étrange avait déchiré l'air. C'était un hurlement prolongé, un de ces appels agressifs par lesquels les atlóts vindicatifs se défiaient à la faveur de la nuit.

Febrer fut tenté de se lever, de courir à la porte... mais il réfléchit et ne bougea pas. Le hurlement traditionnel avait retenti à quelque distance. C'étaient sans doute des jeunes gens du district qui avaient choisi les environs de la tour du Pirate pour se rencontrer, les armes à la main... Cela ne lui était pas destiné; il s'informerait le lendemain de ce qui s'était passé.

Il rouvrit son livre, mais à peine avait-il parcouru quelques lignes qu'il bondit et jeta sur la table pipe et volume.

Aououououou! Le hurlement de défi avait été poussé presque au bas de l'escalier, et son retentissement prolongé avait éveillé au loin les échos.

C'était bien pour lui! On venait le défier jusqu'à sa porte!... Il regarda fixement son fusil, porta la main droite à sa ceinture, palpa la crosse de son revolver, toute tiède de son contact avec le corps; puis, il fit deux pas vers la porte... mais il s'arrêta en haussant les épaules. Après tout, il n'était pas du pays; il ne connaissait pas ces moeurs de sauvages et se jugeait à couvert de semblables provocations.

Il reprit son livre et se rassit en souriant d'une gaieté forcée.

--Crie, mon bonhomme, hurle, siffle! Je le regrette pour toi, car tu peux t'enrhumer à la fraîcheur de la nuit, tandis que je suis chez moi bien tranquille.

Mais cette ironique satisfaction n'était qu'apparente... Le hurlement retentit une fois encore, non plus au bas de l'escalier, mais plus loin, peut-être au milieu des tamaris, voisins de la tour. L'homme s'était porté là, semblait-il et attendait la sortie de Febrer.

Qui pouvait-il être?... Peut-être ce misérable vérro qu'il était lui-même allé provoquer durant le jour. Peut-être le Cantó qui jurait publiquement qu'il aurait sa peau, avant peu! Il était possible aussi que ceux qui le guettaient fussent deux ou même davantage.

Un nouvel hurlement se fit entendre, mais Jaime se contenta encore de hausser les épaules. L'inconnu pouvait crier tant qu'il voudrait... mais, il était tout à fait impossible de lire! Inutile de feindre la quiétude. Les hurlements se succédaient, rageurs, comme le cri de guerre d'un coq en furie. Ils devenaient sarcastiques, insultants; ils reprochaient outrageusement à l'étranger sa prudence et semblaient le traiter de lâche.

En vain Febrer tenta de n'y point prêter attention. Ses yeux se voilaient; pendant les intervalles de silence, le sang bourdonnait dans ses oreilles. Une vague de colère montait en lui. Il songea que Can Mallorquí était bien peu éloigné et que, peut-être, Margalida tremblante, penchée à sa fenêtre, entendait ces appels insultants dirigés vers la tour, où un peureux se cachait en faisant le sourd. Non, cela ne pouvait durer. Il jeta son livre et souffla sa bougie. Dans l'obscurité il fit quelques pas, oubliant totalement les plans d'attaque qu'il formait un instant auparavant. Il avait déjà tâté son fusil, quand il renonça à s'en munir. C'était une arme moins encombrante qu'il lui fallait, car il serait peut-être forcé de descendre et de marcher au milieu des buissons. Il prit son revolver, se dirigea à tâtons vers la porte, et, avec lenteur, l'entr'ouvrit juste assez pour que sa tête pût passer. Les gonds rouillés tournèrent avec un léger grincement.

En passant brusquement de l'obscurité de sa chambre à la diffuse clarté des étoiles, il aperçut la tache sombre des broussailles,

au pied de la tour; plus loin, la vague blancheur de la ferme, et, en face, les sommets sombres des montagnes. Cette vision ne dura qu'un instant, il ne put en voir davantage. Deux brefs éclairs, deux serpents de feu se dessinèrent successivement dans l'ombre des fourrés, suivis de deux détonations qui se confondirent presque.

Jaime sentit monter à ses narines une âcre odeur de poudre brûlée; il pensa d'abord que c'était peut-être une illusion. Cependant, au même instant, le sommet de son crâne fut ébranlé sans bruit par quelque chose d'étrange qui eut l'air de le toucher, sans toutefois le toucher réellement, comme s'il était frôlé par une pierre. Une espèce de pluie fine et légère tomba sur son visage... Du sang? ou de la poussière? Il se ressaisit presque immédiatement. On avait tiré sur lui du buisson de bruyères, tout près de l'escalier. C'était là que se cachait l'ennemi; là!... Il apercevait, dans l'obscurité, l'endroit précis d'où étaient partis les coups de feu... Avançant la main au dehors, il fit feu à son tour avec le revolver; une, deux... cinq fois, tant qu'il y eut des cartouches dans le barillet.

Il avait ainsi tiré au juger, dans un mouvement de colère folle. Un léger bruit de branchages cassés, une ondulation presque imperceptible du buisson remplirent son âme d'une joie sauvage... Il avait sûrement atteint l'ennemi!... Il porta alors la main à son front pour s'assurer qu'il n'était pas blessé. En la passant sur son visage, il fit tomber de ses sourcils et de ses joues de la poussière de mortier. Ses doigts, glissant sur son crâne encore ébranlé par la commotion, rencontrèrent dans le mur, deux trous en forme d'entonnoir où l'on sentait un reste de chaleur. Les deux balles

l'avaient frôlé avant d'aller s'enfoncer dans le mur, à une imperceptible distance de sa tête.

Febrer se réjouit de sa chance. Ainsi il était sauf... Mais l'autre?... Où pouvait-il être maintenant?... Il fallait descendre entre les tamaris et tâcher de le reconnaître, tandis qu'il agonisait... Soudain le cri sauvage éclata au loin, aux environs de la ferme. Un cri moqueur, triomphal, que Jaime interpréta comme l'annonce d'un prochain retour.

Le chien de Can Mallorquí, excité par les coups de feu, aboyait lugubrement. Dans la campagne, d'autres chiens lui répondaient... Le hurlement s'éloigna, mais ne cessa de se faire entendre, chaque fois plus faible, plus vague, et finit par se perdre dans le mystère de la nuit.

III

Au petit jour, le Capellanét se présentait à la tour. Il avait tout entendu; mais son père, dont le sommeil était lourd, ne savait rien encore des événements de la nuit. Le chien pouvait japper désespérément; on pouvait bombarder la maison... quand le bon Pép se couchait, après les durs travaux de la journée, il devenait aussi insensible qu'un mort. Quant aux autres membres de la famille, ils avaient passé une nuit d'angoisses.

La mère, après avoir vainement tenté de le réveiller, n'obtenant de lui que quelques incohérentes paroles, suivies aussitôt de nouveaux ronflements, s'était, dans son épouvante, mise à prier jusqu'à l'aube, pour l'âme du señor qu'elle croyait trépassé. De sa

chambre, voisine de celle de Pepét, Margalida avait appelé celui-ci d'une voix craintive, aux premiers coups de feu:

--Entends-tu, Pepét?...

La pauvre enfant, terrorisée, s'était levée et avait allumé la lampe. Pâle, tremblante, avec des regards de folle, se tordant les bras et pressant sa tête dans sa main, elle criait:

--On a tué don Jaime... on l'a tué! mon coeur me le dit...

A ce moment, l'écho lointain de nouvelles détonations l'avait rejetée sur son lit, tremblante et bouleversée.

--Ah! ah! ah! continuait le Capellanét, c'était un vrai chapelet de coups de revolver, qui répondait aux deux premiers. En les entendant, j'ai été tout de suite rassuré, car ceux-là j'étais bien sûr que c'étaient les vôtres. Pas vrai? Je l'ai dit tout de suite à Margalida: «Il n'est pas mort puisqu'il tire sur son meurtrier». Pour cette sorte de musique, moi, j'ai beaucoup d'oreille.

Et le garçon disait maintenant à Febrer comment sa soeur, désespérée, s'était vêtue en silence et avait voulu, tout d'abord, courir à la tour. «Tu m'accompagneras», avait-elle dit à Pepét, puis, subitement prise de peur, elle avait renoncé à ce projet; elle ne savait que pleurer... Ils avaient entendu le hurlement poussé près de la métairie, longtemps après les coups de feu; puis Margalida, rassurée par son frère, s'était recouchée. Mais tout le reste de la nuit, elle avait soupiré et prié.

Dès le matin, ils s'étaient tous levés, sauf Pép, qui continuait à dormir.

Les deux femmes, en proie aux plus lugubres pressentiments, s'attendaient, en ouvrant la fenêtre, à voir quelque terrifiant spectacle: la tour démolie et, dans ses ruines, le cadavre sanglant de don Jaime...

Aussi, comme le Capellanét avait ri de bon coeur, en voyant, de loin, la porte ouverte et, sur le seuil, tout comme les autres matins, don Jaime lui-même, plongeant son torse nu dans le baquet d'eau de mer qu'il lui apportait lui-même chaque soir. Il avait donc eu raison de se moquer des terreurs irraisonnées des femmes. On ne ferait pas aussi facilement passer de vie à trépas son grand ami. Et cela, il le disait... parce qu'il se connaissait en hommes.

Quand Febrer lui eut fait le récit détaillé des événements survenus au courant de la nuit, il examina très attentivement les deux trous creusés par les balles, puis il dit:

--Et votre tête se trouvait bien ici, où je place la mienne... Quelle chance!...

Dans son regard se reflétait l'admiration et une sorte d'enthousiasme pour cet homme extraordinaire que venait de sauver un véritable miracle.

Febrer, se fiant à la sagacité du jeune homme qui connaissait bien les gens du pays, lui demanda quel était, selon lui, l'agresseur. Le Capellanét sourit en prenant un air important.

--J'ai bien écouté le hurlement, fit-il. C'était tout à fait la manière du Cantó; et pourtant, ce n'était pas lui, j'en suis sûr! Si on interroge le Cantó, il répondra que c'était lui, pour se faire valoir.

Mais non; l'agresseur, c'est le Ferrer. Il avait beau déguiser sa voix; Margalida et moi l'avons bien reconnue.

Ensuite, d'un air grave, le Capellanét parla de la ridicule peur des femmes, qui voulaient faire avertir les gendarmes de San José, et il ajouta:

--Vous ne ferez pas cela, don Jaime, n'est-ce pas que ce serait absurde? Les gendarmes ne sont bons qu'à défendre les lâches!

Le sourire méprisant et le haussement d'épaules de Jaime lui rendirent sa gaieté.

--Ah! j'en étais bien sûr! Ce n'est pas l'usage dans l'île... seulement, comme vous êtes étranger!... Un homme doit se défendre lui-même, et dans les cas graves, il fait appel à ses amis.

Le Capellanét voulut tirer quelque profit des événements en conseillant à Febrer de le prendre avec lui pour habiter la tour.

--Demandez-le à mon père, don Jaime; il n'osera vous refuser un si petit service. Il est nécessaire que je reste nuit et jour auprès de vous: ainsi nous serons deux pour recevoir les ennemis! Et faites votre demande sans retard. Vous savez que mon père est irrité contre moi, qu'il va certainement me ramener à Iviça, au début de la semaine prochaine, pour m'enfermer au séminaire. Que ferez-vous quand vous serez privé du meilleur de vos amis?

Pour démontrer l'utilité de sa présence, le malin garçon censurait les regrettables oublis de Febrer au cours de la nuit précédente:

--Quelle idée avez-vous eue, don Jaime, de mettre la tête à la porte, alors que votre ennemi vous défiait, de l'abri sûr où il se

dissimulait avec une arme toute prête?

Alors, à quoi a servi la leçon que je vous avais faite? C'est par miracle que vous n'avez pas été tué. Ne vous souvient-il plus de mes conseils? Ne vous avais-je pas expressément recommandé de sortir par la fenêtre, de l'autre côté de la tour, pour surprendre le bandit?

--Tiens, c'est vrai! fit Jaime, réellement confus de son impardonnable oubli.

Le Capellanét se félicitait orgueilleusement d'avoir donné de si sages conseils, quand il sursauta soudain en regardant du côté de la porte ouverte.

--Le père!...

C'était Pép, en effet. Les yeux à terre, l'air préoccupé, il gravissait lentement la côte, les mains derrière le dos. Le Capellanét s'alarma. Evidemment le vieux était de mauvaise humeur. Il ne fallait pas qu'il trouvât là son fils.

Et, répétant une fois encore à Febrer combien il était sage qu'il le gardât auprès de lui, le gamin enjamba la fenêtre et dégringola avec l'agilité dont il avait déjà fait preuve en accomplissant ce même exercice.

Dès qu'il eut pénétré dans la pièce, le paysan parla, sans émotion apparente, des événements de la nuit, comme s'il s'agissait d'un incident ordinaire.

Les femmes les lui avaient racontés, car ayant le sommeil lourd, il n'avait rien entendu...

--En somme, rien de grave, n'est-ce pas?

Les mains jointes, les yeux baissés, il écoutait en silence le bref récit du señor. Quand il fut terminé, il se dirigea vers la porte afin d'examiner sur le mur les traces des projectiles.

--Un miracle, don Jaime, un vrai miracle! Le diable court en liberté par ici... Il fallait s'y attendre, d'ailleurs... Quand on désire l'impossible, tout se complique, s'embrouille... et adieu la paix!

Puis, levant la tête, il fixa ses yeux froids et scrutateurs sur Febrer.

--Il faudrait prévenir le maire et rapporter tout cela aux gendarmes.

Jaime fit un geste négatif.

--Non, du tout! Ceci est une affaire qui se videra entre hommes; je m'en charge!

Les yeux de Pép ne quittaient pas le visage de son interlocuteur. Sur sa face, énigmatique jusque-là, une fugitive lueur de satisfaction passa.

--Vous avez raison, finit par dire le paysan. Je sais bien que, d'ordinaire, les étrangers ne partagent pas nos idées là-dessus, mais je suis bien content que vous, du moins, vous pensiez comme nous, comme pensait aussi mon pauvre père.

Cela dit et sans consulter Jaime, Pép exposa ses projets pour l'aider à se défendre. C'était un devoir d'amitié. Il avait son vieux fusil, chez lui. Ah! voici bien longtemps qu'il ne s'en servait plus, mais en sa jeunesse, quand son vénéré père vivait encore (que Dieu l'ait en sa gloire!), il avait été aussi un bon tireur. Il viendrait donc désormais passer les nuits à la tour, auprès de don

Jaime, pour que celui-ci ne demeurât pas seul, exposé à une surprise pendant son sommeil.

Le paysan ne s'étonna pas du refus très net que lui opposa Febrer, que cette proposition parut offenser.

--Je suis un homme et non un enfant auquel il faut un gardien. Chacun chez soi, advienne que pourra!

Pép marqua, par des signes d'approbation, qu'il partageait cette manière de voir. Son père disait la même chose, et avec lui tous les gens de bien, fidèles aux anciens usages. Febrer était vraiment digne d'être né dans l'île... Emu par l'admiration que lui inspirait son énergie, il lui proposa un autre arrangement. Puisque le señor ne voulait pas de compagnon, pourquoi ne viendrait-il pas coucher à Can Mallorquí?

Cette fois, Febrer fut tenté d'accepter... Voir Margalida! Mais la mollesse avec laquelle le père avait formulé son invitation et l'air inquiet dont il attendait sa réponse, le poussèrent à refuser.

--Ah! señor, señor!... dit Pép. Le diable est déchaîné, vous dis-je. Nous n'aurons plus jamais de tranquillité. Et tout cela, parce que vous n'avez pas voulu me croire, parce que vous n'avez pas respecté les coutumes établies par des hommes plus sages assurément que ceux d'aujourd'hui...

Comment tout cela finirait-il?

Febrer s'efforça de tranquilliser le paysan et laissa échapper quelques mots révélant un projet qu'il désirait tenir caché.

--Tu peux te réjouir, Pép. Je vais partir pour toujours; je ne veux pas troubler ton repos et la paix de ta famille.

--Ah! c'est vrai? réellement, vous allez partir?

La joie du fermier était si vive, si grande sa surprise, que Jaime ne sut qu'en penser. Il lui sembla distinguer une certaine malice dans les yeux de Pép, animés par le plaisir que lui causait cette nouvelle inespérée:

«Ah ça! pensa-t-il, est-ce que cet insulaire s'imagine que mon départ, si subitement décidé, ne serait qu'une fuite?»

--Oui, je quitterai le pays, reprit-il, mais je ne sais quand... Plus tard, quand le moment me semblera opportun. Mais avant, il faut que je rencontre celui qui me cherche...

Pép, à ces mots, eut un geste de résignation; toute sa joie sembla soudain disparaître. Cependant, au fond de sa conscience, il ne pouvait qu'approuver cette façon d'agir.

Quand le paysan se leva pour regagner Can Mallorquí, Febrer, qui venait d'apercevoir au loin le Capellanét, se rappela ce que lui avait demandé le jeune homme.

--Si tu n'y vois pas d'inconvénient, Pép, laisse-moi donc ton fils pour compagnon.

Le vieux accueillit fort mal cette requête.

--Non, don Jaime. Si vous avez besoin de compagnon, je suis à votre disposition, moi qui suis un homme. Quant à Pepét, il faut qu'il aille terminer ses études. La semaine prochaine je conduirai le petit au séminaire... c'est là mon dernier mot.

Resté seul, Febrer descendit à la plage. Ventolera réparait les joints de sa barque, qui était à sec, avec de l'étoupe et du goudron. Etendu au fond de la coque, il cherchait, de ses yeux affai-

blis, les interstices, et quand il découvrait une fente, il lançait à pleine voix des chants en latin estropié, pour témoigner sa joie.

L'embarcation ayant remué, il leva les yeux et aperçut Febrer appuyé sur le plat-bord. Il sourit malicieusement, puis, interrompant ses cantiques:

--Salut, don Jaime!

Il était au courant de tout. Les femmes de Can Mallorquí lui avaient conté la nouvelle, qui, à cette heure, faisait le tour du pays.

--Alors, on vous a défié, don Jaime, on a voulu vous faire sortir de chez vous? Ah! on me donna aussi pareille sérénade, quand je faisais la cour entre deux voyages, à ma défunte femme. C'était un de mes anciens camarades devenu mon rival. Mais l'atlóta fut pour moi parce que j'eus la main plus preste. Je frappai mon ami d'un coup de couteau en pleine poitrine, et il fut longtemps entre la vie et la mort. J'eus grand soin ensuite, chaque fois que je descendais à terre, de me tenir sur mes gardes pour échapper à sa vengeance. Mais les années passèrent: tout s'oublie; nous finîmes par faire la contrebande ensemble, entre Alger et Iviça, et le long des côtes de l'Espagne.

Ventolera riait d'un rire puéril, se plaisant à ces histoires de jeunesse:

--Hélas! disait-il, on ne viendra plus hurler devant ma porte! C'est bon pour les jeunes gens, cela!

Et l'accent du vieillard se faisait mélancolique, quand il songeait que jamais plus il ne serait mêlé à ces luttes d'amour et à ces combats, sans lesquels il n'y avait pas de bonheur.

Febrer le laissa chanter la messe en continuant son calfatage. Il trouva chez lui le panier de provisions sur la table. Le Capellanét l'avait déposé là sans attendre, obéissant probablement à un appel impérieux de son père, toujours de mauvaise humeur. Après avoir déjeuné, Jaime examina de nouveau les deux trous creusés dans le mur par les balles. Maintenant qu'il n'était plus surexcité par l'ivresse du danger et qu'il appréciait froidement les choses, il sentait monter en lui une colère plus violente qu'au moment où, la nuit précédente, il s'était précipité vers la porte. Que l'on eût visé quelques millimètres plus bas... et il serait tombé sur le seuil dans l'obscurité, comme une bête frappée par le chasseur.

--Mordieu! s'écria-t-il, quand je pense qu'un homme de mon rang pouvait mourir ainsi, victime d'un guet-apens organisé par ces rustres!

Sa colère lui inspira alors une ardente soif de vengeance. Il éprouva le besoin de provoquer à son tour, de se montrer arrogant, et d'apparaître, calme et menaçant, au milieu de ses ennemis.

Il décrocha son fusil, en vérifia la charge, et prit le chemin qu'il avait suivi la veille, dans l'après-midi. Comme il passait près de Can Mallorquí, les aboiements du chien firent courir à la porte Margalida et sa mère. Les hommes étaient dans un champ lointain que cultivait Pép. En pleurnichant, la mère saisit les mains de Febrer et balbutia d'une voix entrecoupée par l'émotion:

--Ah! don Jaime!... soyez bien prudent, sortez peu, et tenez-vous sur vos gardes.

Margalida, muette, les yeux démesurément ouverts, contemplait Febrer avec une admiration mêlée d'inquiétude. Dans l'in-

génuité de son âme, elle semblait se recueillir humblement, faute de mots pour exprimer ses pensées.

Jaime poursuivit sa route. Plusieurs fois, il se retourna et vit, debout à l'entrée de la métairie, Margalida qui le suivait des yeux avec une anxiété visible...

Tout en marchant, il ruminait des projets d'attaque. Il était résolu à l'action immédiate. A peine verrait-il le Ferrer apparaître sur le seuil de sa masure, il tirerait sur lui ses deux coups de fusil. Il viderait ses différends en plein jour, lui, et il serait plus heureux. Ses deux balles n'iraient point s'enfoncer dans un mur.

En arrivant à la forge, il la trouva fermée. Personne! Le forgeron avait disparu, ainsi que la vieille dont l'oeil unique lui avait lancé des regards foudroyants.

Febrer s'assit comme la veille au pied d'un arbre, le fusil tout prêt, se dissimulant derrière le tronc, pour le cas où cette solitude cacherait quelque piège.

Un assez long temps s'écoula. Les palombes, que ne troublait plus le ronflement de la forge, voltigeaient dans la clairière. Un chat se promenait lentement sur le toit qui menaçait ruine, en rampant pour tâcher d'attraper les moineaux qui sautillaient. Febrer, indifférent à tout, ne songeant qu'à la vengeance, restait là patiemment, espérant toujours que le vérro allait brusquement apparaître. A force d'attendre inutilement sans bouger, il se calma.

Que faisait-il là, en pleine montagne, loin de sa maison, tandis que le crépuscule descendait? pourquoi se tenait-il prêt à châtier un ennemi sur la culpabilité duquel il n'avait, après tout, que de

vagues indices? Peut-être que le forgeron était chez lui et qu'il s'était enfermé en le voyant arriver... En ce cas, il était bien inutile de l'attendre. Il pouvait aussi être parti au loin, avec la vieille, et il ne reviendrait qu'à la nuit close. Allons, mieux valait rentrer tout de suite à la tour. Il y passa tranquillement la soirée. Quand il eut dîné et que le Capellanét fut reparti, emportant la triste certitude d'avoir à réintégrer le séminaire, Febrer ferma sa porte et plaça, tout contre, la table et les chaises, car il craignait d'être surpris dans son sommeil. Il éteignit la lumière et se mit à fumer dans l'obscurité. Son fusil était posé à côté de lui, son revolver n'avait pas quitté sa ceinture. Au bout de quelque temps, il regarda sa montre à la lueur de son cigare. Dix heures!... Au loin, un aboiement se fit entendre; il crut reconnaître la voix du chien de Can Mallorquí. Peut-être le vigilant animal éventait-il la présence de quelque intrus rôdant aux environs de la tour... Alors c'est que l'ennemi était proche. Peut-être allait-il s'avancer en rampant sous les branchages, à couvert dans les fourrés de tamaris. Il saisit ses armes et se tint prêt à descendre par la fenêtre, au premier cri, à la première secousse, pour surprendre l'ennemi par derrière.

Les minutes s'écoulèrent. Rien! Febrer voulut regarder l'heure, mais sa tête tomba sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent. Une ombre épaisse, une nuit profonde se fit en sa pensée où toute conscience disparut.

Jaime ne se réveilla que le matin quand un rayon de soleil, filtrant à travers une fente, vint donner droit dans ses yeux.

Il se leva presque joyeux et, en défaisant la barricade de meubles qui obstruait sa porte, il se sentit presque honteux de cette précaution qu'il regardait comme de la couardise.

Pour se distraire, il alla passer la matinée en mer. En compagnie de Ventolera, il pêcha à l'abri des roches du Vedra jusqu'au milieu de l'après-midi.

En revenant à la côte, il aperçut le Capellanét courant vers la plage et agitant en l'air quelque chose de blanc.

Avant qu'il eût sauté à terre et tandis que la barque enfonçait sa proue dans le gravier, le garçon lui avait déjà crié, avec l'impatience de celui qui apporte une grande nouvelle:

--Une lettre, don Jaime!

Le Capellanét prodiguait les explications.

Le piéton avait apporté la lettre dans la matinée. Cette lettre faisait partie du courrier de Palma, que le vapeur avait débarqué la veille à Iviça. Si le señor voulait y répondre, il devait le faire sans tarder, car le bateau repartait pour Majorque dès le lendemain. En chemin, Jaime ouvrit le pli et ses yeux cherchèrent tout de suite la signature: Pablo Valls!

Dès les premières lignes, Febrer retrouva le bon Valls tout entier, avec son exubérance tapageuse, avec son caractère à la fois agressif et sympathique.

Jaime croyait voir sur le papier le grand nez crochu, les favoris gris, les prunelles couleur d'huile, tachetées de tabac, enfin, le large feutre bosselé qu'il mettait de travers.

Le début de la lettre était terrible: «Cher sans-vergogne»... et les premiers paragraphes étaient du même style.

Il mit la lettre dans sa poche, mû par ce sentiment qui nous pousse à nous réserver un plaisir pour mieux le savourer. Il mon-

ta à la tour, après avoir congédié Pép.

Assis auprès de la fenêtre, il commença de lire attentivement.

Les premières phrases n'étaient qu'un débordement de fureur comique, d'insultes affectueuses, d'indignation, à cause des oublis dont Jaime s'était rendu coupable.

Pablo Valls donnait libre cours à sa verve, avec une amusante incohérence, comme un bavard longtemps condamné au silence, qui a souffert le martyre de ne pouvoir parler à son aise.

Il reprochait à Febrer son origine et son orgueil qui l'avaient poussé à fuir sans prendre congé de ses amis: «Ah! tu es bien de la race des inquisiteurs! Tes ancêtres ont brûlé les miens, ne l'oublie pas. Mais il faut que les bons se distinguent des méchants. Moi, le réprouvé, le chueta, l'hérétique abhorré, j'ai répondu à vos mauvais procédés envers mes pères et à ton manque de confiance envers moi-même en m'occupant de tes affaires. Tu dois d'ailleurs en avoir été informé par notre ami Toni Clapès qui l'a écrit plusieurs fois et dont le négoce ne cesse de prospérer, quoiqu'il ait éprouvé, ces temps derniers, quelques contrariétés. Les douaniers ont saisi deux de ses barques, chargées de tabac.

«Mais ne divaguons pas. Ayons de l'ordre, de la précision et de la clarté. Du coté de ta chipie de tante, la _Papesse Jeanne_, ne conserve nulle espérance. Cette vénérable dévote ne se souvient de toi que pour flétrir ta conduite indigne, ta _fin misérable_--comme elle se plaît à dire--et pour glorifier la justice de Dieu, qui châtie ceux qui ont suivi les mauvaises voies et oublié les saintes traditions de la famille.

«De toutes façons, rejeton d'inquisiteur, ta sainte tante ne t'aidera jamais en quoi que ce soit. On se raconte sous le manteau, à Palma, que renfonçant définitivement aux pompes de ce monde et même à la «Rose d'or» si longtemps convoitée, et que le pontife tarde trop à lui envoyer, elle fera don de tous ses biens aux quelques moines et prêtres qui composent sa petite cour, après quoi elle ira finir ses jours comme dame pensionnaire, dans un couvent.

«Tu n'as donc rien à espérer d'elle. Or, ici, j'entre en scène, comprends-tu bien, petit père Garau? Moi, le réprouvé, le chueta, je vais remplacer auprès de toi la Providence.»

Et le style se faisait soudain concis, d'une netteté toute commerciale.

Il était d'abord question des biens que possédait encore Jaime avant de quitter Majorque. Longuement ils étaient énumérés, évalués, ainsi que les charges, hypothèques, etc.

Venait ensuite l'interminable liste des créanciers, suivie d'un état détaillé des intérêts et engagements réciproques, le tout formant une sorte d'écheveau terriblement embrouillé, dans les fils duquel s'égarait la mémoire de Febrer, mais que Valls démêlait avec cette maëstria, cette sûre adresse propres aux enfants d'Israël, quand il s'agit d'affaires, si confuses soient-elles.

Si le capitaine Valls était resté six mois sans écrire à son ami, il n'avait pas laissé passer un jour sans s'occuper à mettre de l'ordre dans ses finances. Il avait bataillé avec les plus féroces usuriers de l'île, insultant les uns, gagnant les autres d'astuce, se servant, tantôt de la persuasion, tantôt des menaces, avançant de l'argent pour apaiser les créanciers les plus pressants. En défini-

tive, après cette terrible bataille, Valls avait reconstitué, pour le dernier des Febrer, une petite fortune libre de toute charge, mais considérablement amoindrie.

Il restait à peine quinze mille douros, mais cela ne valait-il pas mieux que la vie qu'il menait auparavant, dans son palais de grand seigneur, sans avoir de quoi manger, harcelé par les exigences des créanciers?

«Il est temps que tu reviennes parmi nous. Que fais-tu là-bas? Vas-tu passer tout le reste de ton existence, transformé en Robinson dans ta tour du Pirate?

«Allons, fais ta malle et arrive; la vie n'est pas coûteuse à Majorque, et comme rien ne t'empêchera de solliciter un emploi de l'État--avec ton nom et tes relations, tu l'obtiendras facilement,--tu pourras vivre ici, très convenablement. Guidé et conseillé par moi, tu pourrais même faire du commerce. Si tu désires voyager, je me charge de te trouver un poste en Algérie, en Angleterre ou ailleurs.

«Tu sais que j'ai de dévoués amis dans tous les pays du monde. Hâte-toi donc de revenir, sympathique rejeton d'inquisiteur... je ne t'en dis pas davantage.»

Plusieurs fois, au cours de la journée, Febrer relut cette missive. Ces nouvelles l'avaient un peu ému, éveillant brusquement les souvenirs de sa vie passée, que son existence actuelle avait quelque peu effacés: les cafés du Borne!... ses amis du cercle!... Dire qu'il allait retrouver tout cela! Le sort en était jeté. Il s'éloignerait sans tarder, bien résolu à mettre à profit le retour du vapeur qui avait apporté sa lettre et qui repartait le matin suivant.

Soudain, comme pour le retenir, le souvenir de Margalida surgit dans sa mémoire.

Il revoyait la jeune fille au teint de camélia, son corps aux adorables rondeurs et ses grands yeux baissés, dont le doux regard timide semblait vouloir dissimuler, comme un péché, la sombre ardeur des larges pupilles.

Il allait la quitter à tout jamais. Il ne la reverrait plus! Elle deviendrait la compagne, la chose, d'un de ces rustres barbares, qui flétrirait la beauté de cette jolie fleur en la faisant travailler aux champs. Elle serait bientôt pareille à une bête de somme, son teint se hâlerait, son échine, si souple, se courberait vers la terre, ses mains mignonnes se durciraient, calleuses...

Il s'arracha à ces regrets pénibles en songeant, hélas! que Margalida ne l'aimait pas, ne pouvait l'aimer! A ses pressantes déclarations d'amour elle n'avait répondu que par un déconcertant mutisme et par de mystérieuses larmes. A quoi bon poursuivre une impossible conquête?

La joie des nouvelles récentes inclinait Febrer vers le scepticisme. Bah! personne ne meurt d'amour! Certes, il devrait faire un grand effort pour quitter cette île; le lendemain, en perdant de vue la blancheur africaine des murs de Can Mallorquí, il éprouverait certainement une amère tristesse. Mais, peut-être, lorsqu'il vivrait loin de ces gens grossiers et qu'il reprendrait son ancienne vie, Margalida ne lui apparaîtrait plus que comme une pâle image, et il serait le premier à rire de son intempestive passion pour cette petite paysanne, fille d'un fermier de sa famille.

Il ne tergiversa donc plus. La soirée suivante, il la vivrait devant la table d'un café de Palma de Majorque, sous l'éclat des

globes électriques, en voyant passer de fringants équipages. Il n'habiterait plus son palais. L'antique demeure des Febrer était à jamais perdue pour lui, par suite de l'arrangement qu'avait conclu en son nom l'ami Valls. Mais il aurait une petite maison, claire et propre, sur le «Terre-Plein» ou dans tout autre quartier dominant la mer. Et, comme jadis, la fidèle Mado Antonia l'entourerait de ses soins maternels. Nul ennui, nulle honte ne l'attendaient là-bas. Il serait même délivré de la présence de don Benito Valls et de sa fille, qu'il avait quittés de si incivile façon!

A la nuit tombante, le Capellanét apporta le dîner. Tandis que Febrer mangeait avec l'appétit que donne la joie, le jeune homme fureta dans la pièce, tâchant de découvrir la fameuse lettre qui avait si fort excité sa curiosité. Son esprit fut déçu, mais la gaieté de don Jaime finit quand même par le gagner, et, sans savoir pourquoi, il se mit, lui aussi, à rire, se croyant obligé de faire comme le señor.

Febrer le plaisanta sur son prochain retour au séminaire; il lui annonça qu'il comptait lui faire un cadeau magnifique, mille fois plus précieux que le couteau lui-même. Et en disant cela, il regardait son fusil accroché au mur.

Quand Pepét fut parti, Jaime ferma sa porte et, à la lueur de la bougie, s'amusa à faire l'inventaire des objets qui remplissaient sa chambre. Dans un antique coffre de bois, grossièrement sculpté au couteau, étaient rangés, soigneusement plies par Margalida, au milieu d'herbes odorantes, les habits de ville qu'il portait lors de son arrivée dans l'île. Il s'en revêtirait le lendemain matin. Il pensa, non sans effroi, au supplice que lui feraient endurer les bottines et surtout le faux col, après ces longs mois de vie libre en pleine campagne; mais il voulait quitter l'île tel qu'il y avait dé-

barqué. Il comptait donner tout le reste à Pép, sauf son fusil qui était pour le Capellanét. Il riait d'avance de la mine que ferait le petit séminariste devant un tel cadeau, qui lui paraîtrait, sans doute arriver un peu tard... Mais bah! l'arme lui servirait pour chasser, quand il serait curé dans un des districts de l'île.

De nouveau, Febrer tira de sa poche la lettre de Valls, et se plut à la relire lentement, comme s'il y trouvait chaque fois des nouvelles qu'il n'avait pas remarquées. Ce bon Pablo! comme ses conseils tombaient bien! Il arrachait son ami à Iviça au moment le plus opportun, quand celui-ci était en guerre ouverte avec tous ces rustres. Avec son esprit d'à propos, Valls le sauvait du danger.

Quelques heures auparavant, alors que la lettre n'était pas encore entre ses mains, sa vie lui apparaissait absurde et ridicule. Maintenant il se sentait un tout autre homme. Il souriait de pitié et rougissait de lui-même, quand il songeait à cette espèce de fou qui, la veille, le fusil en bandoulière, avait pris le chemin de la montagne pour aller provoquer un ancien forçat et lui proposer un duel à la mode des barbares, dans la solitude du bois. Comme si on ne pouvait vivre qu'à la façon de ces insulaires, en tuant pour ne pas périr! Comme si la civilisation n'existait pas au delà de l'écharpe azurée qui entourait ce petit coin de terre!... Cette nuit était la dernière de sa vie de sauvage. Le lendemain, tout ce qui lui était arrivé dans l'île ne serait plus pour lui qu'une série d'incidents curieux, dont le récit amuserait sans doute ses amis du Borne...

Soudain un cri résonna. Moins éclatant que ceux de l'avant-veille, il semblait plus lointain, mais Jaime eut l'impression qu'il avait été poussé tout près, par quelqu'un, caché parmi les tamaris. C'était le même genre de hurlement, mais sourd et rauque,

comme si le provocateur, craignant qu'il ne se fît entendre de trop loin, mettait ses mains autour de sa bouche pour le lancer, avec ce porte-voix naturel, uniquement dans la direction de la tour.

Le premier moment de surprise passé, Febrer rit en silence et haussa les épaules. Il n'avait pas l'intention de bouger. Que lui importaient ces coutumes primitives, ces défis de rustres?

Pour distraire son attention, il relut dans la lettre de Valls les noms de ces créanciers, dont plusieurs lui rappelaient de vaines colères ou des scènes grotesques.

Les hurlements, stridents et rauques, continuèrent de résonner à de longs intervalles. Chaque fois, Febrer frémissait de colère et d'impatience. Mordieu! allait-il passer une nuit blanche à cause de cette sérénade menaçante?

Il réfléchit que peut-être l'ennemi, caché dans les broussailles, voyait la lumière qui filtrait à travers les fentes de la porte, et que c'était pour cela qu'il persistait dans ses provocations. Il éteignit la bougie et s'étendit sur son lit. Il éprouva une sensation de bien-être, à se trouver dans l'obscurité, le dos mollement enfoncé dans sa paillasse. Ah! il pouvait s'égosiller pendant des heures jusqu'à perdre la voix, cet animal! Jaime ne bougerait point.

Il s'endormit presque, bercé par ces cris de menace. Il avait barricadé la porte comme la veille. Tant que les cris se feraient entendre, il était sûr de ne courir aucun danger.

Tout à coup, il tressaillit violemment et se dressa sur son lit, s'arrachant à cet assoupissement qui précède le sommeil. Les hurlements avaient cessé. Ce qui l'avait éveillé, c'était le mysté-

rieux silence, plus inquiétant, plus redoutable que les vociférations hostiles.

Il avança la tête et crut percevoir parmi les rumeurs confuses de la nuit un léger craquement, comme si un chat montait l'escalier de la tour, en grimpant prudemment, avec de longues pauses.

Jaime chercha son revolver, le saisit et attendit. L'arme tremblait dans sa main. Il commençait à éprouver la colère de l'homme énergique qui devine la présence d'un ennemi, rôdant à sa porte.

La lente ascension s'arrêta à peu près au milieu de l'escalier; puis après un long silence, quelqu'un parla a voix basse de façon à n'être entendu que de Jaime. C'était bien la voix du Ferrer. Il la reconnaissait. Le vérro l'invitait à sortir, le traitant de lâche, et vomissant des injures contre les Majorquins et leur île abhorrée.

Cédant à un élan irréfléchi, Jaime se leva brusquement. La paillasse craqua sous le poids de ses genoux. Une fois debout dans l'obscurité, son revolver à la main, il se jugea ridicule et se remit à mépriser son agresseur.

Pourquoi attacher de l'importance aux cyniques paroles de ce repris de justice? Mieux valait se recoucher.

Un moment s'écoula sans que le Ferrer redonnât signe de vie, comme si, ayant entendu les craquements du lit, il croyait que Jaime se disposait à sortir. Mais comme aucun bruit ne se faisait entendre dans la tour, la voix injurieuse s'éleva de nouveau, bien distincte dans le calme environnant:

--Lâche! lâche! Sors donc, fils de p...!

Poussé à bout par un tel outrage, Jaime trembla de colère. Sa pauvre mère, si pure, si pâle, si faible, elle qui avait la douceur d'une sainte, il fallait que son image fût évoquée devant lui, salie par la plus ignoble des injures, que vomissait la bouche de ce misérable forçat!...

D'instinct, il se dirigea vers la porte, mais se heurta, dès les premiers pas, à la table et aux chaises qu'il avait entassées là.

--Non, pas la porte!...

Un rectangle de lueur bleue, indécise, se dessina sur le mur.

Jaime venait d'ouvrir silencieusement la fenêtre.

Il sauta sur l'appui, laissa pendre ses jambes dans le vide et lentement commença de descendre, tâtant du pied pour s'accrocher aux saillies, tout en évitant de faire choir de petites pierres, ce qui eût dénoncé sa tactique.

En touchant terre, il tira le revolver de sa ceinture, et baissé, presque à genoux, s'appuyant d'une main au sol, il contourna la base de la tour. Ses pieds se prirent dans les racines de mélèze que le vent avait insensiblement déterrées et qui s'agrippaient au sable comme de noires couleuvres enlacées. Chaque fois qu'il trébuchait ou se sentait accroché, ce qui l'obligeait à tirer violemment sur la racine pour se dégager, chaque fois qu'un caillou roulait sous ses pas ou que les feuilles froissées faisaient entendre leur bruit de soie, il s'arrêtait, haletant, la respiration coupée. S'il pouvait tomber à l'improviste sur ce misérable en train de lancer à mi-voix, près de la porte, ses mortelles injures!

Sans cesser de se traîner, de ramper comme un reptile, il parvint à apercevoir les premières marches, puis l'escalier entier, en-

fin la porte, toute noire au milieu de la tour, que blanchissait la lueur des étoiles.

Personne!... l'ennemi avait disparu.

La surprise fit redresser Jaime, qui se mit à examiner avec inquiétude la sombre et mouvante tache formée par les buissons qui s'étendaient sur la pente droite du promontoire.

Cet examen fut de courte durée.

Une lueur rouge, qui sillonna l'air, suivie d'une légère fumée et d'une forte détonation, partit des tamaris, à très peu de distance de Jaime. Celui-ci crut recevoir une pierre dans la poitrine, une pierre chaude que le coup de feu avait fait sauter jusqu'à lui...

«Ce n'est rien», pensa-t-il.

Mais, au même instant, et sans savoir comment, il se trouva étendu sur le dos, parmi les fougères.

«Ce n'est rien», s'affirma-t-il encore, mentalement.

Et se retournant instinctivement, il se mit à plat ventre, s'appuya sur la main gauche et tendit son bras droit armé du revolver. Il se sentait plein de vigueur et ne voulait pas se croire sérieusement blessé; cependant son corps, saisi d'une soudaine torpeur, semblait ne plus obéir à sa volonté. Il avait la pénible impression d'être rivé au sol.

Bientôt il vit les arbustes se mouvoir lentement, comme s'ils étaient remués par un animal prudent et avisé. C'est là qu'était caché l'ennemi. Celui-ci, n'entendant plus rien bouger, avança d'abord la tête hors de son abri, puis le buste, enfin retira ses jambes du fouillis des branches.

Avec la rapidité de vision d'un moribond, vision en laquelle se concentrent les fugitifs souvenirs de la vie entière, Jaime pensa à sa jeunesse, alors qu'il s'exerçait au tir au pistolet dans son jardin de Palma, étendu sur le sol et feignant d'être blessé, dans une illusoire rencontre avec de féroces ennemis acharnés à sa perte. Pour la première fois, cette capricieuse fantaisie d'adolescent allait lui être utile.

Il distingua nettement une masse noire: c'était le Ferrer, immobile juste en face du point de mire de son revolver. Il le vit s'avancer cauteleusement, un couteau à la main, sans doute pour l'achever. Alors, bien que ses yeux s'obscurcissent de plus en plus, que tout lui apparût maintenant enveloppé de brouillard, il pressa la détente, une, deux, trois fois, et crut que l'arme ne fonctionnait pas, car le bruit des détonations ne parvenait pas à ses oreilles; désespéré, il se disait que son meurtrier allait fondre sur lui, maintenant sans défense.

Il ne le voyait plus. Un nuage opaque s'interposa entre ses regards affaiblis et les objets environnants, ses oreilles se mirent à bourdonner.

Au moment où il croyait sentir son ennemi près de lui, le nuage se dissipa, il revit la lumière bleue de la nuit et il aperçut, étendu à quelques pas de lui, le corps d'un homme qui s'agitait convulsivement, grattant la terre des ongles, jetant des cris rauques, secoué par le hoquet de la mort.

Jaime ne parvenait point à comprendre ce prodige. Voyons, était-ce lui, vraiment, qui avait tiré?

Il voulut se lever, mais ses mains en s'appuyant au sol, s'enfoncèrent dans une flaque bourbeuse et tiède. Il tâta sa poitrine

et la sentit mouillée par un liquide épais et chaud qui coulait en petits filets continus. Il essaya de plier les jambes pour se mettre à genoux... ses jambes demeurèrent inertes. Alors, seulement, il se rendit compte de la gravité de son état.

De nouveau, sa vue devint trouble. La tour lui apparut double, puis triple, enfin elle se changea en une suite de remparts fortifiés, s'étendant tout au long de la côte et allant se perdre dans la mer.

Sa gorge et ses lèvres furent envahies par une saveur âcre. Il lui semblait qu'il buvait un liquide chaud et fort, mais que, par un caprice de son organisme bouleversé, il l'avalait _à l'envers_, comme si ce breuvage réconfortant arrivait à sa bouche en venant du plus profond de ses entrailles. La masse noire qui, à quelques mètres de lui, se convulsait et râlait, lui parut grandir et prendre des proportions gigantesques. C'était maintenant une bête apocalyptique, un monstre nocturne qui, en se soulevant, semblait atteindre les étoiles.

L'aboi furieux d'un chien et un bruit de voix dissipèrent bientôt toute cette fantasmagorie enfantée par la solitude et la fièvre. Des lumières surgirent du sentier:

--Don Jaime! Don Jaime!

Quelle était cette voix de femme? Où donc l'avait-il entendue?

Il aperçut des ombres qui s'agitaient, et se baissaient vers lui, tenant à la main comme des étoiles rouges. Il distingua deux paysans, un grand et un petit. Ce dernier brandissait au-dessus du monstre, qui soubresautait toujours, l'éclair d'une arme blanche; mais son bras était retenu par le grand...

Puis il ne vit plus rien. Il eut l'impression que deux mains à la peau fine et tiède, lui prenaient doucement la tête... Une voix, tremblante et mouillée de larmes, la voix qui avait prononcé son nom tout à l'heure, résonna de nouveau à son oreille, avec un frémissement qui lui sembla se communiquer à tout son corps.

--Don Jaime! don Jaime!

Sur sa bouche, un frôlement tiède et soyeux se fit sentir. Puis, peu à peu, le contact fut plus appuyé et se changea bientôt en un baiser ardent, frénétique, sauvage, tout imprégné de passion, de douleur et de rage...

Avant de perdre la notion de ce qui l'entourait, le blessé sourit faiblement en reconnaissant, penchés sur son visage, deux grands yeux humides, ivres d'amour et de souffrance, les yeux de Margalida.

IV

Lorsque Febrer se retrouva dans une chambre de Can Mallorquí, couché dans un lit en bois--peut-être le lit de Margalida--il comprit ce qui s'était passé.

Il avait pu, avec l'aide de Pép et de son fils, qui le soutenaient chacun d'un côté, se traîner jusqu'à la ferme, tandis que deux petites mains douces maintenaient sa tête vacillante. Vaguement, il se remémorait tout cela; c'étaient des impressions presque irréelles, tenant du rêve, semblables à la confuse mémoire que l'on conserve des faits de la veille, après un jour d'ébriété.

Il se souvenait que son front, pris d'une mortelle faiblesse, avait dû chercher un appui sur l'épaule de Pép, qu'il avait senti ses forces l'abandonner comme si sa vie s'échappait de lui avec l'écoulement chaud et visqueux qui le chatouillait tout le long du dos et de la poitrine. Il se souvenait que, derrière lui, il avait entendu des gémissements désespérés, des paroles entrecoupées implorant l'assistance de toutes les puissances célestes. Et lui, malgré sa croissante faiblesse, malgré ses tempes qui battaient, malgré le bourdonnement qui annonçait l'évanouissement proche... il concentrait toute son énergie pour empêcher ses jambes de fléchir; péniblement, il avançait, pas à pas, avec la crainte de tomber pour toujours sur le chemin. Combien interminable lui avait paru la descente à Can Mallorquí!

Il avait éprouvé un inimaginable bien-être, quand, à la lueur apaisante de la lampe, on l'avait couché dans le lit aux draps frais. Ah! ne plus jamais quitter cette couche molle! Demeurer étendu ainsi jusqu'à la fin de ses jours!...

Du sang... Du sang partout! sur la veste et la chemise, tombées, comme des éponges imbibées, au pied du lit; sur les draps blancs, dans le seau d'eau où Pép trempait un linge pour laver le buste du blessé. A chaque vêtement de dessous qu'on arrachait à Jaime, une pluie fine de sang jaillissait autour de la place où il étaient collés, et des frissons parcouraient tout son corps.

Les femmes ne cessaient de se lamenter. La mère de Margalida, oubliant toute prudence, joignait les mains, levait les yeux au ciel avec une expression de folle terreur.

Febrer, à qui le repos avait rendu toute sa sérénité, s'étonnait de ces exclamations. Il se sentait bien; pourquoi les femmes

s'alarmaient-elles ainsi? Margalida, silencieuse, les yeux encore agrandis par la frayeur, vaquait aux soins nécessaires, cherchant du linge, ouvrant des coffres sans bruit, mais avec les mouvements fébriles qu'inspire le danger.

Pép, les sourcils froncés, son brun visage, couvert d'une pâleur livide, s'occupait du blessé tout en donnant des ordres brefs: «De la charpie! Beaucoup de charpie! Silence! A quoi bon tant de cris et de lamentations! Toi, femme, soutiens la tête du señor et aide-moi à le tourner sur le coté, pour que je puisse laver le dos comme la poitrine.»

Dans sa jeunesse, le pacifique Pép avait vu des drames plus tragiques, et il s'entendait à panser les blessures.

Ayant enlevé, avec un fin linge mouillé, le sang coagulé, il avait mis à découvert deux trous dont était percé le buste de Jaime: l'un dans la poitrine, l'autre dans le dos.

--Bon! La balle a traversé le corps, murmura-t-il, il sera donc inutile de l'extraire.

De ses grosses mains de campagnard, auxquelles il s'efforçait de donner une délicatesse féminine, il introduisait des tampons de charpie dans ces trous sanglants, bordés de chair déchirée, d'où le sang continuait à couler.

Margalida, les yeux baissés, pour ne pas rencontrer le regard de Jaime, s'approcha de son père et le pria de s'écarter en disant:

--Laissez-moi faire, père; je crois que je m'y prendrai mieux.

Et le blessé crut sentir sur sa chair, mise à vif et toute vibrante encore de la cruelle déchirure, une impression de fraîcheur déli-

cieuse et calmante, dès que, de ses doigts blancs, tout menus, la jeune fille eut délicatement pansé les plaies.

L'optimisme, qui l'avait soutenu lorsque ses jambes s'étaient dérobées sous lui et qu'il était tombé au pied de la tour, reparut alors. Certainement, ce ne serait pas grave... tout au plus une blessure le contraignant à garder le lit deux ou trois jours. D'ailleurs, il se sentait mieux déjà. Il voulut rassurer Pép et les siens, mais, dès qu'il essaya de prononcer un mot, il se sentit horriblement las et faible. Le paysan l'arrêta d'un geste.

--Chut, don Jaime, il faut rester immobile. Le médecin va venir. Pepét est monté sur notre meilleur cheval pour aller le chercher à San José.

Et voyant que son malade continuait à sourire, les yeux grands ouverts, Pép se mit à bavarder pour le distraire et l'empêcher de parler.

--J'étais endormi d'un sommeil lourd et profond, disait-il, quand les cris de ma femme, qui me tirait violemment par le bras, m'éveillèrent en sursaut. Les enfants couraient à la porte, en manifestant aussi une grande frayeur. Hors de la ferme, là-bas, vers la tour éclataient des coups de feu. On attaquait de nouveau le señor. Pepét, en entendant les dernières détonations, sembla se réjouir. «Je reconnais le bruit du revolver de don Jaime, s'écria-t-il, il se défend!»

J'allumai la lanterne dont je me sers pour aller dans la campagne, quand il n'y a pas de lune; ma femme prit la lampe et nous gravîmes tous le raidillon de la tour sans penser au danger que nous pouvions courir. Nous nous heurtâmes tout d'abord au Ferrer moribond dont la tête trouée laissait couler un flot de sang. Il

gémissait et se tordait comme un démon. Maintenant il a cessé de souffrir. Que Dieu l'accueille en sa miséricorde! Devant cette agonie, Pepét, rageur et malin comme un singe, sortit de sa ceinture un couteau et voulait achever le mourant. Il a fallu le battre pour l'en empêcher. Mais d'où ce garçon a-t-il sorti cette arme magnifique? Les enfants sont de véritables diables.... Enfin nous vous avons aperçu, étendu à plat ventre auprès de l'escalier de la tour. Ah! don Jaime, quelle horrible peur nous avons eue, tous! Nous vous avons cru mort... Voyez-vous, c'est dans ces moments-là que l'on se rend compte de l'affection qui nous attache aux personnes!

Et le brave homme accompagnait ces paroles d'un bon regard de chien, regard humble et tendre qui semblait caresser le blessé, tandis que les deux femmes, se tenant timidement près du lit, avaient l'air de vouloir lui rendre la santé, en le contemplant avec une tendresse mêlée d'inquiétude. Les yeux de Jaime se fermèrent pendant qu'on le regardait ainsi, et doucement, il tomba dans un assoupissement profond, sans rêves, sans délire, molle torpeur, voisine de l'anéantissement, comme si sa pensée s'était endormie avant son corps.

Quand il rouvrit les yeux, la lumière qui éclairait la pièce n'était plus rouge. Il vit la lampe suspendue, toujours à la même place, mais la mèche éteinte était noire. Une lueur livide pénétrait par l'étroite fenêtre de la pièce: c'était le petit jour. Jaime éprouva une cruelle sensation de froid. Quelqu'un soulevait les couvertures. Des mains agiles tâtaient les bandes qui recouvraient ses blessures. La chair, insensible à la douleur, quelques heures auparavant, se contractait et frissonnait maintenant au plus léger contact. Il éprouvait l'impérieux besoin de se plaindre.

De son regard voilé, il suivait les mains qui le suppliciaient. Il vit des manches noires, puis levant les yeux, aperçut, une cravate, un col de chemise bien différents de ceux dont usaient les paysans et, sur tout cela, un visage avec une moustache blanche, visage qu'il avait rencontré souvent par les chemins, mais sur lequel sa mémoire troublée ne pouvait mettre un nom. Peu à peu, cependant, il se souvint. Ce devait être le médecin de San José qu'il avait si souvent aperçu sur son cheval: vieux praticien philosophe, chaussé d'espadrilles, ne différant des paysans que par son faux col et sa cravate.

Quand l'homme à la blanche moustache eut disparu et qu'il ne sentit plus ces mains qui le martyrisaient, il retomba dans une torpeur apaisante. Il ferma les yeux, mais son ouïe s'affina dans ce grand silence et ces demi-ténèbres. On parlait à voix basse hors de la chambre, dans la cuisine contiguë et il put saisir quelques phrases de la conversation. Une voix inconnue, celle du médecin, résonnait faiblement: il se félicitait de ce que la balle ne fût pas restée dans le corps. Elle avait seulement traversé le poumon. Ce fut alors un choeur d'exclamations épouvantées, d'hélas! contenus, puis la même voix se fit entendre:

--Oui, le poumon! mais il ne faut pas perdre la tête pour cela. Le poumon se cicatrise facilement. Seulement la pneumonie traumatique est à redouter.

Tout en écoutant ce diagnostic, le blessé persistait dans son optimisme. «Ce n'est rien», pensait-il, et il se replongeait insensiblement dans son assoupissement profond.

A partir de ce moment, Febrer perdit la notion du temps et de la réalité. Il vivait, c'était certain, mais d'une vie d'ombre et d'in-

conscience, traversée de courts intervalles de lucidité. Par moments, il ouvrait les yeux, mais ses paupières ne pouvaient longtemps se tenir relevées et, lentement, venaient abriter de nouveau ses prunelles contre la lumière du jour.

Comme il s'éveillait ainsi, une fois, ses yeux rencontrèrent ceux du Capellanét. Le jeune homme le croyant en meilleure santé, se mit à lui parler tout bas, afin de ne pas s'attirer la colère du père qui exigeait un silence absolu:

--On a enterré le Ferrer. Le bravache est en train de pourrir dans la terre. Ah! qu'elles ont bien porté, vos balles, don Jaime!... Quelle sûreté de tir! Vous lui avez fracassé la tête!

Le juge était venu de la ville, avec sa canne à glands, ainsi que l'officier de gendarmerie et deux messieurs porteurs de papiers et d'encriers, escortés de tricornes et de fusils. Ces personnages omnipotents, après s'être reposés à Can Mallorquí, étaient montés jusqu'à la tour, inspectant tout, regardant, mesurant, parcourant le terrain et forçant le Capellanét à s'étendre à la place où l'on avait trouvé le corps de don Jaime et à se placer dans la même posture. Avec l'assentiment du juge, des voisins compatissants avaient emporté le corps du Ferrer jusqu'au cimetière de San José. Et le cortège imposant des autorités était alors redescendu à la ferme, afin d'interroger le blessé. Mais il fut impossible de lui arracher une parole. Le señor dormait et, quand on l'eut réveillé, il regarda tout ce monde avec des yeux vagues, inconscients, que tout aussitôt il referma.

--Vraiment, vous ne vous souvenez de rien de tout cela, don Jaime? Ces messieurs, ont alors déclaré qu'ils reprendraient leur interrogatoire quand vous seriez guéri. Il n'y a rien à craindre.

Tous les honnêtes gens et tous ceux de la justice sont pour nous en cette affaire. Chacun a dit la vérité. Le vérro s'était rendu à deux reprises, la nuit, devant la tour pour provoquer le señor majorquin, et le señor s'était défendu. Certainement, don Jaime n'a rien à craindre. Je l'affirme, moi qui suis au courant des choses de justice. Cas de légitime défense, don Jaime... Dans toute l'île, on ne parle que de l'événement. Il paraît qu'au casino et dans les cafés de la ville, tout le monde vous donne raison. On a même envoyé le récit de cette affaire à Palma, pour qu'il soit inséré dans les journaux. A cette heure-ci, vos amis de Majorque sont au courant de tout. Le procès sera vite jugé. Le seul que l'on ait arrêté et conduit à la prison d'Iviça, c'est le Cantó, à cause de ses menaces et de ses mensonges. Il essayait de faire croire que c'était lui qui était allé vous défier, il faisait l'éloge du vérro qu'il représentait comme une innocente victime. Mais il sera remis en liberté d'un moment à l'autre, dès que les juges seront las de ses mensonges et de ses fourberies.

Parfois, c'était la figure ridée de la femme de Pép qu'apercevait Jaime, en rouvrant les yeux. Elle était là, à côté du lit, se précipitant, dès qu'elle rencontrait le regard vitreux du malade, vers une petite table surchargée de tasses et de fioles. Sa tendresse pour Jaime se manifestait par un incessant désir de lui faire ingurgiter tous les liquides ordonnés par le médecin.

Quand c'était le doux visage de Margalida qu'apercevait Jaime à son réveil, il éprouvait aussitôt une sensation de bien-être qui l'aidait à demeurer plus longtemps lucide. Elle paraissait implorer miséricorde, avec ses pupilles humides sous les paupières cernées de bleu, qui faisaient deux taches sombres dans la pâleur délicate de son teint. Hésitante, elle s'approchait du lit, mais

nulle rougeur ne venait animer ses joues, comme si, en ces circonstances, sa grande timidité passée se fût évanouie. Doucement, elle arrangeait les oreillers, rajustait les couvertures qu'avaient rejetées en tous sens les mouvements fébriles du malade. Elle lui donnait à boire et soutenait sa tête avec des gestes maternels.

Un jour le blessé saisit au passage une de ses mains, et longuement y appuya sa bouche. Margalida n'osa pas retirer sa main, mais elle détourna la tête, comme si elle voulait cacher les larmes qui gonflaient ses paupières. Puis, elle se mit à gémir douloureusement et Jaime crut l'entendre exprimer ses remords: «C'est ma faute! C'est à cause de moi!»

Mais l'effort qu'il venait de faire l'avait affaibli. Un nuage obscurcit sa vue. Il tomba dans un sommeil lourd, peuplé d'incohérentes hallucinations, de cauchemars qui lui arrachaient des cris d'angoisse. C'était le délire. Parfois, il s'éveillait pendant quelques instants, assez pour constater qu'il était étendu sur sa couche, que des bras puissants avaient saisi les siens et le maintenaient dans ses draps, d'où il s'efforçait de s'échapper.

Au cours de ces fugaces réveils, pareils à la rapide vision lumineuse d'un soupirail dans la noirceur d'un tunnel, il reconnaissait, penchés autour de lui, les visages amis de toute la famille de Can Mallorquí. Souvent aussi, c'était la bonne figure du médecin et, enfin, un jour il crut même apercevoir les favoris grisonnants et les yeux couleur d'huile de son ami Pablo Valls.

Parfois, tandis qu'il demeurait ainsi plongé vivant dans l'irréel, des phrases qui semblaient venir de très loin, parvenaient à son oreille: Pneumonie traumatique! Délire!...

Son cerveau, déséquilibré par la fièvre, semblait tourner, tourner, et ce mouvement éveillait en sa mémoire une image confuse, qui, jadis, avait bien souvent occupé sa pensée.

Il voyait une immense roue, énorme comme la sphère terrestre, dont la partie supérieure se perdait dans les nuages, tandis que l'inférieure s'enfonçait en d'infinis abîmes. La jante de cette roue était faite de chair humaine, de millions et de millions de créatures soudées les unes aux autres, qui agitaient leurs membres restés libres pour se convaincre de leur individualité, tandis que leurs corps demeuraient irrévocablement unis aux corps voisins. L'attention du malade était attirée par les rayons de la roue dont les formes et la matière étaient différentes. Les uns étaient faits avec des épées aux lames sanglantes, couvertes de guirlandes de laurier, symbole d'héroïsme; d'autres étaient formés de sceptres d'or, de bâtons de justice; d'autres étaient composés de rouleaux d'or, d'autres de crosses d'évêque ornées de pierres précieuses, symbole de divine autorité, depuis que les hommes sa réunirent en troupeau pour bêler, craintifs, en levant leurs yeux vers le ciel...

Le moyeu de la roue était un crâne, poli comme l'ivoire, brillant et immobile, dont la bouche et les orbites vides semblaient railler en silence cet inutile mouvement...

La roue tournait, tournait sans cesse, et les millions d'êtres entraînés par elle, criaient, gesticulaient, enthousiasmés par la vitesse.

Jaime avait à peine le temps de les apercevoir au sommet, que déjà ils étaient précipités en bas, la tête en avant; mais eux, dans leur illusion, croyaient avancer en droite ligne et, à chaque tour,

saluaient l'apparition d'espaces nouveaux, admiraient mille choses inconnues jusque-là. L'endroit où ils avaient passé quelques instants auparavant leur paraissait merveilleux. Ignorant l'immobilité de l'axe autour duquel ils tournaient, ils étaient persuadés qu'ils allaient vers un but déterminé: «Comme nous courons! Où nous arrêterons-nous?» Et Febrer plaignait leur ingénuité, en les voyant se féliciter d'aller si vite, alors qu'ils se retrouvaient toujours à la même place.

Soudain, il se sentit lui-même poussé par une force irrésistible. Le gigantesque crâne lui disait avec un rire moqueur:

«Et toi aussi!... A quoi bon te révolter contre ton destin!...»

A son tour, il se trouvait entraîné par la roue, confondu avec toute cette humanité crédule et puérile, sans avoir, comme elle, le réconfort de l'illusion. Ses compagnons de voyage l'insultaient, le jugeant fou, puisqu'il doutait de ce qui était visible pour eux.

Bientôt la roue éclatait, peuplant l'immensité des flammes de l'explosion. Puis c'étaient des cris d'épouvante poussés par des millions d'êtres, précipités dans l'insondable mystère de l'éternité.

Et Jaime se sentait tomber, tomber, tomber durant des années, des siècles, jusqu'à ce que son dos vînt tout à coup s'étendre et se reposer mollement sur sa couche. Il ouvrit alors les yeux.

Margalida était là, le contemplant à la lueur de la lampe, avec une inexprimable expression de terreur. La pauvre enfant soupirait avec angoisse et lui saisissait les bras de ses petites mains tremblantes:

--Don Jaime! vous parliez d'une roue et d'une tête de mort; quel affreux rêve faisiez-vous donc?

Au contact des mains douces, Febrer se calmait et reprenait possession de lui-même. Quelle joie d'être ainsi dorloté par la jeune fille qui s'occupait de lui comme d'un petit enfant. Il sentit le souffle tiède de son haleine tout près de ses lèvres, qui frémirent sous la caresse, légère comme un frôlement d'aile.

--Dormez, don Jaime, disait-elle. Il faut dormir.

Toute respectueuse qu'elle fût, sa voix avait un ton de tendre intimité. Jaime n'était plus le même à ses yeux, maintenant que le malheur les avait rapprochés.

Cela ne dura qu'un moment; le délire de la fièvre entraîna de nouveau Jaime dans des mondes chimériques; mais enfin, après des heures d'angoisse, il lui sembla qu'une main venait de très loin, surgissant de l'ombre, une main de chair, une main de vivant. Il la tira vers lui, et peu à peu dans la brume, se dessina la tache pâle d'un visage humain... Plus il tirait vers lui cette main, plus les traits d'abord vagues du visage se précisaient; il croyait reconnaître Pablo Valls, penché sur lui, et remuant les lèvres, comme pour murmurer des paroles affectueuses qu'il ne parvenait pas à entendre. Encore lui!... Toujours le capitaine lui apparaissait dans ses accès de délire.

Le malade retomba une fois de plus dans l'inconscience après cette rapide vision. Maintenant, c'était un assoupissement paisible. L'horrible soif qui l'avait torturé jusque-là, commença d'être moins ardente. Dans son délire lui étaient apparus de clairs ruisseaux, des fleuves immenses dont ses jambes paralysées ne pouvaient s'approcher; maintenant il contemplait une ca-

taracte écumante, et ses jambes n'étaient plus engourdies; il pouvait enfin cheminer vers elle; il la voyait à chaque pas grandir et sentait sur son visage la caresse de la fraîcheur humide.

Malgré le bruit de l'eau tombant en cascade, il entendait des gens parler à voix basse. L'un d'eux reparlait de la pneumonie traumatique. «Plus rien à craindre, disait-il. Le mal est conjuré!» Et une autre voix ajoutait joyeusement: «Bravo! notre homme est sauvé!» Le malade reconnut cette voix, «Toujours Pablo Valls qui reparaissait dans son délire!»

Cependant Jaime continuait à marcher vers la cataracte. Il finit par se mettre juste au-dessous du torrent qui se précipitait avec fracas et frissonna voluptueusement en le sentant s'abattre sur son dos. Une exquise sensation de fraîcheur parcourut tout son corps. Il lui sembla que ses membres se dilataient, que sa poitrine s'élargissait et que l'oppression dont il souffrait tant peu auparavant, avait disparu. Il sentit aussi que le brouillard épais qui obscurcissait son cerveau, se dissipait. Il délirait encore, mais ses visions n'étaient plus que des rêves paisibles, où son corps s'étirait avec délice, où sa pensée s'ouvrait à un riant optimisme. Maintenant Jaime contemplait les teintes irisées de l'eau écumante, le ciel couleur de rose, et, dans une région fantastique où s'exhalaient de suaves parfums et résonnait une musique lointaine, une apparition mystérieuse et souriante, la santé, qui venait à lui...

La chute incessante de l'eau, qui se courbait en s'élançant du haut du rocher, lui rappela des songes antérieurs. De nouveau il évoqua la roue immense, image de l'humanité, qui tournait toujours sans jamais changer de place et repassait invariablement par les mêmes points.

Ranimé par la sensation de fraîcheur qu'il éprouvait, et persuadé que désormais il pouvait mieux se rendre compte des choses, il regarda plus attentivement cette roue qui recommençait devant lui son éternelle révolution, et se mit à douter de ce qu'il avait cru jusque-là.

«Etait-il vrai qu'elle ne changeait point de place? Ne se serait-il pas trompé, et ces millions d'êtres qui lançaient des cris de joie dans leur prison roulante, n'avaient-ils pas raison de s'imaginer qu'ils avançaient à chaque tour? Il serait cruel que la vie se déroulât pendant des milliers de siècles dans une agitation illusoire. A quoi bon alors la création? L'humanité n'avait-elle d'autre destinée et d'autre fin que de s'abuser elle-même? Quelle dérision!»

Soudain la roue disparut. Jaime vit passer devant lui un globe immense, bleuâtre, où se dessinaient des mers et des continents. C'était la Terre. Elle tournait aussi sur elle-même avec une monotonie désespérante, mais ce mouvement le plus visible était peu important. Celui qui avait vraiment de l'importance, c'était le mouvement de translation par lequel le globe terrestre était entraîné, comme d'ailleurs le soleil et le choeur des autres planètes, à travers l'infini, dans un éternel voyage, sans jamais passer par les mêmes lieux.

Ce n'était pas la roue fatale, la roue maudite, pensa Jaime, qui était l'image de la vie, c'était la Terre. De même que sur la terre se répétaient les jours et les saisons, de même dans l'histoire de l'humanité se répétaient les grandeurs et les ruines, mais il y avait une autre ressemblance bien plus significative; le mouvement qui entraînait la Terre à travers l'infini, figurait le progrès qui emportait l'humanité en avant... toujours en avant. La théorie

qui proclamait l'éternelle recommencement des choses, était fausse.

Non, les morts ne pouvaient commander. Le monde dans sa course en avant, allait trop vite pour qu'ils réussissent à l'arrêter. Ils avaient beau se cramponner à sa surface, s'y maintenir même pendant des siècles; il arrivait un moment où ils devaient lâcher prise et tombaient dans le néant. Et le monde des vivants poursuivait sa carrière sans passer deux fois par le même point.

Jaime ne songea pas à se révolter dans une protestation suprême, au nom de ses anciennes idées. Maintenant il maudissait le symbole de la roue, il croyait que des écailles tombaient de ses yeux, que pour lui se renouvelait le miracle de saint Paul sur le chemin de Damas. Il contemplait une lumière nouvelle. Oui, l'homme était libre et pouvait échapper à l'emprise des morts, organiser sa vie selon ses désirs et rompre les liens de servitude qui l'enchaînaient à ces despotes invisibles.

Il cessa alors de rêver et se replongea dans le néant, avec la joie profonde et muette du travailleur qui se repose après une journée d'utile labeur. Quand après de longues heures il rouvrit les yeux, il rencontra ceux de Pablo Valls, fixés sur lui. Son ami lui tenait les deux mains et le regardait tendrement.

Jaime ne pouvait plus douter; ce qu'il voyait était bien une réalité. Il sentit cette odeur de tabac anglais, légèrement parfumée d'opium, qui semblait toujours flotter autour de Pablo...

Le capitaine se mit à rire, découvrant ses dents jaunies par le tabac.

--Ah! mon vieux! s'exclama-t-il, ça va, hein?... Partie, la maudite fièvre?... Allons, tout danger est conjuré. Les blessures sont en bonne voie de guérison. Tu dois sentir à l'intérieur une démangeaison de tous les diables! comme si l'on t'avait fourré des guêpes sous tes pansements... Ce n'est rien; c'est la poussée de la chair neuve qui produit cette cuisson.

Jaime se rendit compte de l'exactitude de ces paroles. Il éprouvait à l'endroit de ses blessures une rigidité qui tirait les chairs.

Valls devina une prière dans le regard curieux de son ami.

--Ne parle pas, ne te fatigue pas, lui dit-il, tu veux savoir depuis quand je suis ici? Il y a bien près de deux semaines. J'ai appris ton aventure par les journaux de Palma et j'ai accouru, sans perdre une minute. Ton ami le chueta sera toujours le même. Ah! quels mauvais moments tu nous as fait passer! Une pneumonie, mon cher! Tu ouvrais les yeux et tu ne me reconnaissais pas. Enfin, tout cela n'est plus. Nous t'avons bien soigné, va! Regarde qui est ici.

Et il s'effaçait un peu, pour que son ami pût apercevoir Margalida, cachée derrière lui.

Elle était redevenue timide, depuis que le señor pouvait la regarder avec des yeux que ne troublait plus la fièvre.

--Ah! Fleur-d'Amandier...

Le regard tendre de Jaime la fit rougir. Elle eut peur que le malade se souvînt de ce qu'elle avait fait dans les moments critiques, alors qu'elle le croyait perdu.

--Maintenant, fais-moi le plaisir de te tenir tranquille--ajouta Valls--je resterai ici, jusqu'à ce que nous puissions repartir ensemble pour Palma. Je suis au courant de tout... et, tu me connais! j'arrangerai tout, tu me comprends, n'est-ce pas?

Le chueta clignait de l'oeil et riait malicieusement, sachant qu'il s'entendait à deviner les désirs de ses amis. L'excellent capitaine! Depuis son arrivée à Can Mallorquí, tout le monde était à ses ordres. Chacun l'admirait, et son humeur toujours joviale lui gagnait tous les coeurs.

Margalida devenait toute rouge, en écoutant ses incessantes allusions, accompagnées de clignements d'yeux significatifs. Elle l'aimait pour le dévouement et la tendresse qu'il témoignait à son ami. Durant une nuit d'angoisse, elle l'avait vu pleurer comme un enfant, parce qu'on croyait venue la dernière heure.

Le Capellanét adorait ce Majorquin, depuis qu'il l'avait vu rire aux larmes en apprenant que Pép voulait faire de lui un curé.

Quant au fermier et à sa femme, ils lui obéissaient comme des chiens soumis.

Pendant plusieurs après-midi, Pablo et Jaime parlèrent du passé.

Valls était l'homme des rapides décisions.

--Tu sais que rien ne m'arrête quand il s'agit d'un ami. En débarquant a Iviça, j'ai vu le juge. Tout se terminera pour le mieux. Tu étais dans ton droit; tous les témoins le reconnaissent: cas de légitime défense; quelques formalités ennuyeuses, mais rien à craindre. Quant à ta santé, la question est résolue également. Qu'y a-t-il encore? Ah, oui, autre chose! mais je m'en charge!

Et, narquois, il riait bruyamment, en serrant les mains de Febrer, qui, de son côté, ne voulut pas lui en demander davantage, par crainte d'une déception.

Un jour, comme Margalida entrait dans la chambre, Valls la prit par le bras et l'amena près du lit.

--Regarde-la! cria-t-il avec une gravité bouffonne. C'est bien là celle que tu aimes? On ne te l'a pas changée? Non? Alors, donne-lui la main, grand niais! Qu'est-ce que tu as à la regarder avec des yeux stupéfaits?

Les deux mains de Febrer étreignirent celles de la jeune fille. Ainsi, c'était donc vrai?... Il chercha le regard de la bien-aimée, mais elle baissait obstinément ses paupières ambrées, tandis que l'émotion pâlissait ses joues et faisait palpiter ses narines.

--Maintenant, embrassez-vous! dit Valls en poussant doucement la jeune fille vers son ami.

Mais Margalida, comme si elle se sentait en danger, prompte, se dégagea et s'enfuit.

--Je comprends, murmura le capitaine, vous aimez mieux vous embrasser quand je ne serai plus là.

Il approuvait ce mariage qu'il jugeait beaucoup plus raisonnable que l'union projetée de Febrer et de sa nièce. Margalida était une maîtresse femme, et le capitaine avait la prétention de s'y connaître.

--J'ai arrangé ton avenir, petit inquisiteur. Tu sais bien que ton ami le juif arrive toujours à ses fins. Il te reste, à Majorque, de quoi vivre modestement... Ne hoche pas la tête... Je sais que tu

désires travailler, maintenant surtout que tu es amoureux et que tu veux fonder une famille... tu travailleras donc. A nous deux, nous monterons une affaire, tu verras. Si tu préfères quitter Majorque, je te procurerai une occupation à l'étranger.

Sur la famille de Can Mallorquí, le capitaine exerçait l'autorité d'un maître. Pép et sa femme n'osaient lui désobéir. Comment discuter avec un señor qui s'entendait si bien à tout! Puisque don Pablo Valls désirait que s'accomplît le mariage de Margalida avec don Jaime et donnait sa parole que l'atlóta ne serait pas malheureuse, ils accordaient leur consentement.

C'était un grand chagrin pour les deux vieux de la voir quitter l'île. Mais ils aimaient mieux se résigner à cette triste séparation que de conserver auprès d'eux, comme gendre, leur ancien maître, envers qui ils professaient un respect incompatible avec de tels liens de famille.

Quant au Capellanét, peu s'en fallait qu'il ne s'agenouillât devant Valls.

--Et l'on ose dire, à Palma, que les chuetas sont méchants!... On voit bien que ce sont des Majorquins qui parlent ainsi.... Que ces gens-là sont donc orgueilleux et injustes!... Le capitaine est un saint. Grâce à lui, je ne retournerai pas au séminaire... je serai agriculteur, et Can Mallorquí m'appartiendra.

Dès que Margalida sera mariée, j'irai choisir une fiancée dans le bourg et j'aurai, toujours avec moi dans ma ceinture, deux vaillants compagnons. La race des vérros ne doit pas s'éteindre dans notre île... Je sens dans mes veines le sang héroïque du grand-père.

Par une matinée ensoleillée, Febrer, appuyé sur Valls et sur Margalida, s'avança d'un pas de convalescent jusque sous le porche de la ferme. Assis dans un fauteuil, il contemplait avidement le tranquille paysage qui s'offrait à sa vue:

Au faîte du promontoire, là-bas, se dressait la tour du Pirate. Ah! comme il avait rêvé et souffert entre ses murs! comme il l'aimait, en songeant que là, seul et oublié du monde, il avait nourri cette passion qui allait remplir le reste de sa vie, jusque alors vide et inutile!

Faible encore, il aspirait avec joie l'air tiède de cette matinée lumineuse, où passaient des coups de vent venus du large.

Margalida, après avoir contemplé Jaime avec des yeux pleins d'amour, où persistait un peu de timidité, rentra pour préparer le déjeuner.

Longtemps, les deux hommes gardèrent le silence. Valls qui avait tiré sa pipe de sa poche et l'avait bourrée de tabac anglais, lançait d'odorantes bouffées. Febrer, les yeux fixés sur le paysage, embrassant d'un regard ébloui le ciel, les montagnes, la campagne et la mer, se mit à murmurer une sorte de monologue. La vie était belle! il l'affirmait avec la conviction d'un homme qui a échappé inespérément à la mort. L'homme pouvait se mouvoir librement, comme l'oiseau et l'insecte au sein de la nature. Il y avait en elle place pour tous. Pourquoi s'immobiliser en supportant les chaînes que d'autres avaient forgées pour ceux qui devaient venir après eux, disposant ainsi à l'avance de leur destinée?...

Valls sourit en regardant son ami d'un air narquois. Plusieurs fois il l'avait entendu, pendant ses accès de délire, parler des

morts, en agitant ses bras, comme s'il se battait avec eux, et tâchant de les chasser au milieu de ses angoisses et de ses terreurs. Il écouta les explications que lui donna Jaime, et quand il sut combien le respect aveugle du passé et l'humble soumission à l'influence des morts avaient pesé sur la vie de son ami, jusqu'à le forcer à se confiner dans une île écartée, il resta silencieux et absorbé.

--Crois-tu que les morts commandent? demanda tout à coup Jaime.

Le capitaine haussa les épaules. Pour lui, il n'y avait dans le monde rien d'absolu. Peut-être l'empire des morts était-il ébranlé et déjà en décadence. Autrefois ils commandaient en despotes, c'était incontestable. Maintenant il était possible que leur autorité ne s'exerçât que dans certains pays, et que dans d'autres ils eussent perdu tout espoir de la rétablir. A Majorque, ils gouvernaient encore tyranniquement, il le disait, lui, le chueta. Ailleurs il n'en était peut-être pas ainsi.

Febrer ressentait une profonde irritation en se rappelant ses erreurs et ses angoisses passées. Oh! les morts! l'humanité ne serait pas heureuse, tant qu'on n'en aurait pas fini avec eux.

--Pablo, tuons les morts!

Le capitaine jeta sur son ami un coup d'oeil inquiet, mais en voyant la sérénité de son regard, il se rassura et dit en riant:

--Je ne demande pas mieux, qu'on les tue!

Puis il reprit son sérieux, se renversa dans son fauteuil en lançant une bouffée de fumée et ajouta:

--Tu as raison, tuons les morts! Foulons aux pieds les préjugés, et ne consultons que nous-mêmes.

Jaime regarda derrière lui comme pour chercher à l'intérieur de la maison la douce figure de Margalida; puis il résuma toutes ses angoisses passées et toutes les vérités nouvelles qu'il avait découvertes, en répétant énergiquement:

--Tuons les morts!

La voix de Pablo le tira de ses réflexions:

--Alors aujourd'hui, tu pourrais épouser ma nièce sans remords ni crainte?

Febrer hésita avant de répondre...

Oui, il pourrait l'épouser s'il n'y avait pour l'arrêter que les scrupules qui autrefois l'avaient tant fait souffrir. Mais il manquerait quelque chose pour que cette union fût possible, quelque chose de plus fort que la volonté des hommes et de plus puissant qu'eux, quelque chose qui ne pouvait s'acheter et qui régnait sur le monde, quelque chose qu'apportait avec elle l'humble Margalida, sans le savoir...

Les angoisses de Febrer étaient terminées. Pour lui commençait une nouvelle existence.

Non, les morts ne commandent pas.

Qui commande, c'est la vie, et par-dessus la vie, l'Amour.

FIN

E. GREVIN--IMPRIMERIE DE LAGNY

End of Project Gutenberg's Les morts commandent, by Vicente Blasco Ibáñez

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/39835. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.